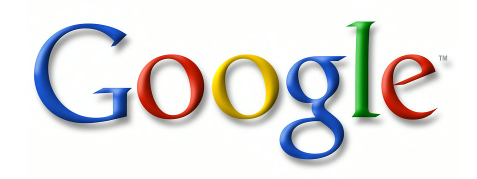
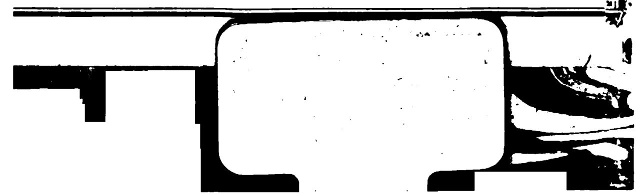



LIBERTÉ
ET
PATRIE





1931

740 **Crosset de La Haumerie**. Les secrets les plus cachés de la philosophie des anciens, découverts et expliqués à la suite d'une histoire des plus curieuses. *Paris, d'Houry,* 1762, in-12 de 16+333 pp., veau ancien, dos orné. (25 et E. 394) 200 fr.

fr. frs.

L'auteur de ce livre hermétique des plus intéressants serait un sieur de Colonne qui y raconte les opérations faites par un suisse appelé Diesbach, auxquelles il se trouva mêlé, et dont quelques-unes eurent lieu sous les yeux du duc de Richelieu. — Il expose clairement toute la doctrine spagyrique sans faire le moindre mytère des arcanes que les vieux alchimistes ont plus cachés que dévoilés.

1936

142 CROSSET DE LA HAUMERIE. Les Secrets les plus cachés de la philosophie des anciens, découverts et expliqués. A la suite d'une histoire des plus curieuses. *Paris, d'Houry,* 1722, in-12, veau moucheté, dos orné, tr. rouges. (*Rel. anc.*). (97) 30 fr. frs.

E. Olivier

1936.

Acheté sous l'espoir d'y trouver un portrait de ce Dietrich.

Son nom n'y figure pas (v. p. 48) et du fait d'où les catalogues ont ce signé.

Aucun détachement ne se trouve de la Généalogie Dietrich, publiée par le Frère de [illegible] de A. F. Th. Dubois.

LES SECRETS

LES PLUS CACHÉS

Diesbach ?

L. Figuier, L'alchimie et les alchimistes, p. 297, à un Schmorl de Dierzbach, auq. Lascaris donna de sa poudre, en Pologne, vers 1700 ou peu après.



Paroisse Mercerie-Villamont
de l'Eglise Nationale Evangélique Réformée

Lausanne

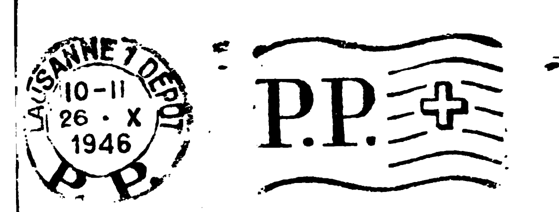
188 27240

Fami
Dr.

Peti

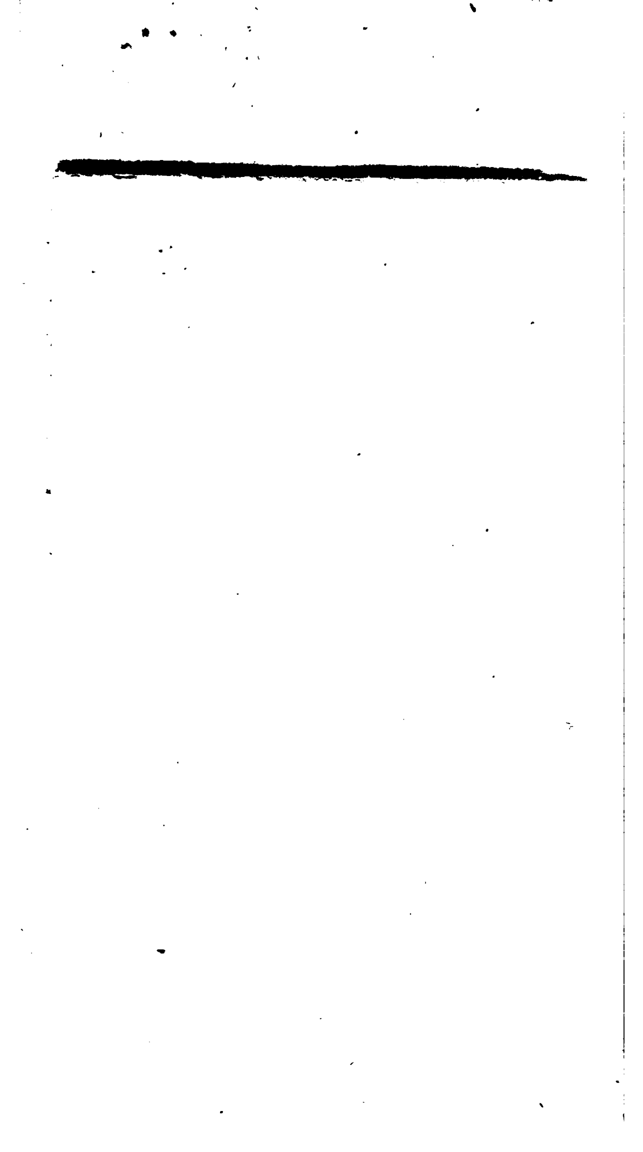
LES SECRETS

LES PLUS CACHÉS



.Ch.Olivier,

ont,s/Lausanne



LES SECRETS
LES PLUS CACHÉS
DE LA
PHILOSOPHIE
DES ANCIENS,
DÉCOUVERTS ET EXPLIQUÉS,

A la ſuite d'une HISTOIRE des plus curieuſes.

Par M. CROSSET DE LA HAUMERIE.



A PARIS,
Chez D'HOURY fils, rue de la Harpe, devant la rue S. Severin, au St Eſprit.

MDCCXXII.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

PRÉFACE.

COMME je n'ai eu d'autre motif que d'obliger le Public, en lui faisant part des Curiosités que contient ce petit Ouvrage; je ne me suis pas attaché trop scrupuleusement à le remplir de ces beaux termes dont la Langue Françoise est ornée aujourd'hui, ni à former ces brillantes phrases, qui donnent à la verité plus de grace à un discours, mais qui n'augmentent rien à l'essence du

ſujet que l'on traite. J'eſpere cependant que quoiqu'il ne s'y rencontre pas ce pompeux arrangement de mots, le Lecteur ne ſe repentira pas d'avoir donné quelques heures d'attention à une Hiſtoire qui renferme tant & de ſi ſurprénantes opérations, telles que je ſuis certain qu'aucun Philoſophe ancien ni moderne n'en a écrit de ſemblables, & qui ne ſeroient jamais venues à la connoiſſance de perſonne, ſi je n'avois pris le ſoin d'en faire un recueil d'autant plus curieux, qu'il eſt très-exact, dans le tems même que ce

Philoſophe les faiſoit, afin de ſoulager ma mémoire, & ne rien laiſſer échaper de toutes les choſes merveilleuſes que je rapporte, qu'il a quaſi toutes faites en ma préſence: la vérité y eſt toute entiere, ſans y avoir rien ajouté.

A l'égard des Traités qui ſuivent, je ne me ſerois pas déterminé à les mettre ſous la preſſe, ſi quelques uns de mes amis ne s'étoient ſervi de l'aſcendant qu'ils ont ſur moi, pour m'y obliger. Je ſouhaitte que les Curieux & les initiés dans les principes y trouvent quelque choſe qui leur faſſe plaiſir; & que

ceux qui ne regardent la lecture que comme un amusement ; ne s'imaginent pas d'avoir perdu leur tems que de l'avoir employé à les lire. Quoiqu'il en soit, j'ose me flater que les uns & les autres se sentiront excités à s'aprocher de la Nature plus près qu'ils n'ont fait, se voyant convaincus par des raisonnemens incontestables que c'est par les méditations que l'on fait sur ce grand spectacle, qu'on acquiert les vraies lumieres, & que lui seul en mérite une perpétuelle avec d'autant plus de raison, que nous ne pouvons l'étudier sans en

reconnoître l'Auteur : de-ſorte que les réflexions que cet étude occaſionnera de faire ſur toutes ſes admirables productions, conduiront inſenſiblement à donner les louanges qui ſont dûes à cet incomparable Ouvrier ; & après avoir rendu ce qui eſt dû à cette Intelligence par laquelle cette grande machine eſt muée & déterminée, on s'attachera avec plaiſir à en conſidérer l'intérieur. C'eſt l'unique vûe que j'ai eue en les donnant au Public.

J'ai diviſé ce Livre en Traités, & je les ai mis dans le même ordre que la Na-

ture obſerve dans ſes opérations périodiques.

Je commence par faire connoître comment ſe produiſent les ſémences métalliques dans les entrailles de la terre ; les moyens dont la Nature ſe ſert pour former les métaux, & les différens accidens qui les empêchent de parvenir au point de perfection où ils ſont tous deſtinés.

Je donne enſuite une voie facile pour extraire les eſſences des trois régnes, végétal, animal & minéral, dont on pourra ſe ſervir dans les diverſes maladies dont on n'eſt que trop ſou-

vent attaqué; se soulager & même se procurer la santé, ce que ceux même qui n'ont jamais manipulé, trouveront très-aisé par les régles que j'enseigne.

Je montre le peu & même le mauvais effet que peuvent produire les remedes qui ne sont pas entierement dégagés de leur térestréité, comme sont ceux que l'on vend assez ordinairement. Ce n'est pas que j'ignore qu'il y a plusieurs Artistes fort habiles, & qui ne sont que trop capables de leur faire acquérir les qualités qui leur sont nécessaires pour agir efficacement;

mais le peu de profit qu'ils y feroient les retient, & les empêche de les pousser jusqu'au degré où il faudroit qu'ils fussent pour guérir promptement les malades.

Je fais voir la nécessité indispensable qu'il y a de tirer la véritable & pure essence de l'or & de l'argent pour en faire le grand œuvre ; & je donne les moyens d'y réussir en suivant les paroles des anciens Philosophes.

Je fais connoître quelles sont les vraies matieres dont on se doit servir pour travailler à cet œuvre, qu'ils ont tous appelé *divin*, par le développement que je fais

des termes obſcurs, énigmes & paraboles dont les Anciens ont uſé pour ne pas trop découvrir les arcanes de cette Science : cela aidera en même tems à faire revenir des fauſſes préventions où on ſe ſera laiſſé aller en liſant leurs écrits, par le mauvais ſens qu'on leur aura donné, ou à ſe confirmer dans les bonnes idées qu'on s'en ſera formé.

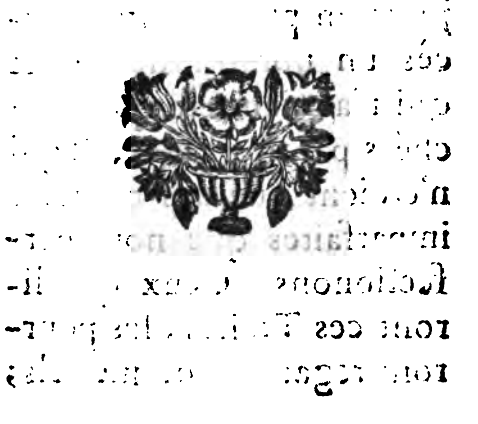
Je découvre ce qu'ils ont entendu par les différens vaiſſeaux dont ils parlent.

J'explique ces divers feux qu'ils nomment naturels, innaturels & contre nature, dont ils ont fait tant & de ſi longs chapitres.

Je prouve enfin qu'on ne doit point sortir du genre métallique, & qu'il faut nécessairement suivre la Nature dans toutes les opérations que l'on se propose; qu'on ne peut faire telle chose que ce soit, sans en avoir une de son espece; que ceux qui parlent autrement ou qui n'en veulent pas convenir, sont des ignorans ou des gens mal intentionnés; que de rien on ne produit rien, & qu'il faut pour faire un sujet avoir une matiere. S'il nous est indispensable d'avoir une matiere pour travailler, nous avons besoin d'un ob-

jet pour méditer : c'est donc un objet de méditation que je présente aux Curieux, qui les conduira plutôt dans la véritable route, que l'attention qu'ils donneront à ces misérables Chymiastres, qui n'ont nulle science que de tromper tous ceux qui sont assez simples pour s'y arrêter. Nous mettons tous les jours en pratique avec succès un nombre de choses qui n'avoient été qu'ébauchées par nos Peres, & qui n'étoient que des matieres imparfaites que nous perfectionons. Ceux qui liront ces Traités, les pourront regarder comme tels ;

mais s'ils les lisent avec application, ils pourront avec les lumieres qu'ils auront d'ailleurs acquises par l'étude & la lecture des anciens & habils Philosophes, parvenir au but où plusieurs tendent, & où peu atteignent: *Multi vocati, pauci electi.*



AVIS.

AMI Lecteur, les Chapitres étant distingués dans cet Ouvrage, l'Auteur même dans sa Préface ayant fait une espece de récapitulation de ce qu'ils contiennent en particulier; je me suis crû dispensé de mettre une Table à la tête de ce Livre, qui n'auroit été, par les raisons que je viens d'en donner, d'aucune utilité. D'ailleurs, plusieurs habiles gens à qui je l'ai fait examiner avant que de le faire imprimer, m'ont assuré qu'il étoit trop sçavant & trop curieux pour ne pas engager le

Lecteur à te lire de suite, sans aller chercher dans une Table des Chapitres qui pourroient plaire plus que d'autres, puisqu'ils sont tous, selon leur sentiment, d'une égale force; & qu'il est si intéressant, qu'on ne pourra commencer de le lire, sans être puissamment excité d'en voir la fin, n'étant point de la nature de ceux qu'on ne fait que parcourir & qu'on ne lit que par piéces.

LES



LES SECRETS LES PLUS CACHÉS DE LA PHILOSOPHIE DES ANCIENS,

DÉCOUVERTS ET EXPLIQUÉS;

A la suite d'une HISTOIRE *des plus curieuses.*



UAND j'ai écrit les Traités que l'on verra dans la suite de ce Livre, je n'avois nulle intention de les mettre au jour, n'y ayant travaillé que pour ma propre satisfaction; étant d'ailleurs d'un génie à ne pouvoir

demeurer oisif. Mais l'Histoire par où je le commence, & que j'ai crû ne devoir pas refuser aux Curieux, m'a insensiblement engagé à changer de sentiment ; desorte qu'ayant évité avec soin de publier aucun Ouvrage, encore moins deChymie que autre, pour ne point passer pour souffleur & chercheur de Pierre Philosophale, qui sont les termes dont se sert ordinairement le vulgaire, par une bizarrerie que je ne comprens pas moi-même ; je les mets à la suite d'une Histoire, qui sans doute fera croire à la plupart de ceux qui la liront, & même aux amateurs de l'Art chymique, que je suis privé du bon sens : en effet les opérations que je rapporte sont si extraordinaires, que j'avoue de bonne foi que si j'avois trouvé parmi le nombre presqu'infini de Livres que j'ai lus sur cette Science

quelque chose de semblable, j'aurois cru que l'Auteur auroit voulu m'en imposer, & qu'il n'auroit eu en écrivant que la seule vanité d'écrire, comme plusieurs ont. Mais enfin je ne puis douter, puisque j'ai vû de mes propres yeux la plupart de ces choses : elles paroîtront de pures imaginations & des contes faits à plaisir, on en croira ce que l'on voudra, on en rira si l'on veut ; les choses n'en seront ni moins effectives, ni moins véritables.

On pourra assez connoître par mes écrits que je me suis beaucoup attaché à cette partie de Philosophie que l'on appelle Physique ; mais j'ai toujours eu préférablement une forte inclination pour la Chymie, persuadé que j'étois que la pratique de cet Art est seule propre à découvrir les plus beaux Secrets de la

Nature : & on ne peut disconvenir qu'un Physicien qui l'ignore, ne soit fort inférieur à un Philosophe Chymiste. Je dis *Chymiste*, pour le distinguer de ces souffleurs ignorans, qui n'ont d'autre science que celle de mentir & de tromper ceux qui ont la facilité de les écouter : c'est ce qui a si fort décrié cet Art.

Etant un jour chez un de mes amis, j'y trouvai par hazard un Etranger qu'on disoit fort sçavant dans la Chymie, & qui étant soupçonné de posséder la Pierre, avoit déja souffert diverses persécutions, & étoit obligé de prendre beaucoup de précaution pour éviter les piéges que plusieurs Particuliers avec lesquels il avoit été en relation, lui tendoient : mais comme je sçavois qu'il y avoit tant de ces trompeurs, malgré l'exacte recherche qu'en avoit fait faire le

ſage Magiſtrat qui exerçoit pour lors, par le choix qu'en avoit fait le plus grand Roi du monde; & l'eſtime de tous les honnêtes gens, la Charge de Lieutenant Général de Police, qu'on ne lui a fait quitter depuis pour d'autant mieux diſtinguer ſon rare mérite, que pour le mettre à la tête des Conſeils de la Regence, & le faire Garde des Sceaux de France; comme je ſçavois, dis-je, qu'il y avoit tant de ces trompeurs qui ſe diſent ſçavans, & qui affectent, comme faiſoit cet Etranger, de certaines circonſpections pour mieux couvrir leur ignorance, je voulus m'inſtruire de pluſieurs faits qu'on avançoit ſur ſon ſujet: les ayant trouvés conformes à ce qu'on m'en avoit dit, je cherchai l'occaſion de faire connoiſſance avec lui; cela ne me fut pas fort difficile, puiſque je le rencontrois ſouvent,

chez mon ami. Ce fut donc par le moyen de cet ami que nous eûmes quelques conversations ensemble. Il trouva que je raisonnois assez juste sur les principes de cette Science ; desorte que quelque tems après, lui ayant donné à lire un cahier des Traités qui sont à la suite de cette Histoire, il me dit qu'apparemment j'avois fait la bénite Pierre : comme j'avois intention de le faire parler, je lui répondis que j'y avois travaillé plusieurs fois, mais que le chagrin de n'y avoir pas réussi, la dureté du tems, & quelques affaires que j'avois eues successivement, lesquelles m'avoient entiérement occupé, m'avoient dégoûté de la poursuite d'une recherche qui, à en juger par ce qui m'étoit déja arrivé, étoit au-dessus de ma capacité, & qui peut être n'étoit qu'une chimere qui avoit passé

dans l'esprit de quelques visionnaires, qui ayant écrit sur de simples conjectures appuyées de raisons apparentes, avoient donné occasion par leurs écrits de faire perdre beaucoup de tems & dépenser de gros biens à ceux qui courent après ce phantôme, qui promet tant de richesses & nous flate d'une si longue vie. Il me semble (dit-il) par ce discours, que loin de l'avoir faite, vous doutez encore de la réalité de ce divin Art. J'aurois assez dequoi m'en convaincre, lui dis-je, suivant les raisons qu'en apportent tous les Philosophes ; mais combien de raisonnemens paroissent très-justes, & dont les conséquences semblent ne pas permettre de douter de la verité, qui quand on en vient à l'experience, se trouvent faux ? Toutes les Sectes de diverses Ecoles de Philosophie ne sont-elles pas fondées sur de

belles raisons spéculatives ? Néanmoins on n'est jamais assuré de la verité ; on dispute tous les jours pour la trouver, & chacun fait ses efforts pour persuader qu'elle est de son côté. Il y a bien de la différence entre parler & démontrer : Il faut donc, répliqua cet Etranger, vous démontrer ? C'est pourquoi faites ensorte d'avoir un creuset, du vif-argent, & un peu de charbon dans un fourneau ou dans un bon réchaut. Le trouvant dans une disposition telle que je le souhaitois, je le conduisis dans ma chambre, où il y avoit encore des restes de quelques opérations qui y avoient été faites : après lui avoir fait trouver tout ce qu'il m'avoit demandé, il me fit peser une once de mercure ; mais s'en étant coulé dans la balance, une demi once de plus, je voulus la retirer : il me dit que

puiſque cela étoit ainſi, je n'avois qu'à verſer juſqu'à deux onces; mais malgré toute ma précaution, il s'en trouva cinq dragmes de plus que les deux onces: & comme il vit que je travaillois à les ôter, & que cela employoit du tems, il me dit de laiſſer dans la balance ce qui y étoit, parceque cela ne finiroit pas. Je mis donc, ſuivant ſon ordre, le creuſet avec cette quantité de mercure, dans un vieux fourneau qui s'étoit trouvé dans cette chambre: enſuite il me donna le poids d'un peu plus que demi-grain de poudre rouge, telle que les Philoſophes la décrivent, qu'il me fit envelopper dans un morceau de cire proportionné à la quantité de poudre. Quand il jugea que le mercure étoit chaud, il me fit jetter cette petite boule dedans. Enfin, après deux heures de bon

feu, je retirai le creuset, dans lequel, au lieu de vif-argent, il se trouva la même quantité d'or, ou à peu près, lequel soutenoit toutes les épreuves que l'on fait à l'or le plus pur; & en calculant le poids de la poudre & celui du mercure, je jugeai qu'un grain pesant de cette poudre en devoit transmuer environ quatre mille en or. Je remarquai aussi que dans cette fixation de vif-argent, & dans toutes les autres que nous avons faites depuis, le mercure n'a jamais fait ce bruit ou détonnement que le Gentilhomme Guyennois, je veux dire *Zachaire*, & quelques autres Philosophes ont dit qu'il faisoit en se fixant; mais qu'aussitôt que la poudre s'est mêlée avec lui, il demeure très-paisiblement dans le feu, & comme dans son élement. Il faut observer que la fixation qu'il a plu-

ſieurs fois faite en ma préſence, du mercure en argent, ſe faiſoit en un quart-d'heure, & que la poudre dont il ſe ſervoit pour cette fixation étoit blanche; mais que pour celle de l'or, il falloit au moins deux heures, & que le feu fût très-fort: ce qui n'étoit pas néceſſaire pour l'argent. Je lui demandai la raiſon de cette différence: Vous devez comprendre, me dit-il, que pour forcer le mercure à mettre au-dehors toute ſa teinture, & pour lui faire acquerir la fixité de l'or, il faut néceſſairement un feu & plus grand & plus long; & au contraire pour le fixer en argent, il ne faut ſimplement que l'épaiſſir: il n'eſt donc pas néceſſaire de lui donner un feu ni ſi grand ni ſi violent; il faut ſeulement l'échaufer un peu fort. En effet, les fixations de mercure en argent, comme je l'ai vû plu-

sieurs fois, se faisoient avec plus de facilité & plus promptement que la presure ne fait épaissir le lait en un tems très-chaud. Je remarquai enfin que l'argent qui provenoit de la fixation du mercure, étoit plus pondereux que l'argent ordinaire, & que l'eau-forte n'y faisoit aucune impression, ou du-moins fort peu ; mais elle n'y faisoit rien du tout, quand il y avoit un peu plus de poudre qu'il n'en étoit besoin. C'étoit donc une vraie lune fixe, & telle que je ne crois pas qu'on en puisse faire autrement. Je veux bien dire ceci, pour détromper ceux qui se laissent aller aux fausses recettes que ces misérables souffleurs leur apportent tous les jours pour les engager dans de grosses dépenses, n'ayant pour vûe que de tirer, ou la nourriture pendant les opérations qu'ils font durer le plus

long-tems qu'ils peuvent, ausquelles ils font arriver quelque accident sans qu'on s'en apperçoive, afin de recommencer. assurant que sans cet accident, ils étoient sûrs de la réussite ; & pour y exciter davantage, ils jurent & font des sermens que ceux desquels ils ont eu cette recette, l'ont fait vingt fois devant eux, qu'ils n'avoient autre bien pour vivre, & toutes leurs familles. Ils font un nombre infini d'histoires sur leurs dépenses, toutes aussi fausses les unes que les autres ; & enfin tâchent de persuader qu'ils l'ont fait aussi eux mêmes plusieurs fois. Et comme ils sçavent bien que l'on connoît leur mauvais état, tant par le grenier sans meubles où ils sont logés, que par les guenilles dont ils sont couverts, n'ayant pas même la plûpart de chemises ; ce que j'ai vû dans plusieurs

d'eux; car j'ai été attrapé comme les autres: quoique cela ne me sois pas arrivé tant de fois qu'à de certaines personnes que je connois, je n'ai pas laissé que de l'être. Ils disent qu'ils ont été volés: s'ils sortent de l'Hôpital, comme j'en ai connu quantité qui y avoient été enfermés quelques années, ils disent qu'ils viennent de la Bastille, qu'on leur a ôté le peu de poudre qui leur restoit, ou qu'ils l'ont jettée adroitement dans le tems qu'on les a pris; qu'ils n'en sont sortis que par les sollicitations d'un gros Seigneur, qui leur a fait promettre de lui donner leur secret, ce qui les chagrine fort, souhaitant qu'il n'y ait que vous qui l'ayez: & mille autres contes aussi faux qu'ils sont, si on est assez simple pour leur prêter son attention. Et outre la nourriture que l'on ne peut éviter de leur

donner, puisqu'ils font entendre qu'on ne doit que très-peu quitter l'opération, à cause du feu qui doit être gradué; ils augmentent le prix des drogues qu'ils vont acheter: & quand ils s'aperçoivent que l'on est un peu instruit des prix, comme en ayant déja acheté, ils disent que celles qu'ils ont achetées sont bien différentes de celles dont vous vous serviez, & qu'ils ne sont pas étonnés si l'on manque souvent dans de certaines opérations; que cela ne provient que du ménage que l'on fait sur l'achat de ces drogues. Je me suis beaucoup étendu sur ce sujet, y étant excité par l'exemple d'un très-grand nombre de personnes que j'ai vû réduites dans une extrême misere, ayant été auparavant dans l'opulence; & cela, pour s'être laissé obséder par ces malheureux. Revenons à notre Philoso-

phe. On peut juger qu'après cette premiere confidence, il me fit esperer de plus belles choses; & que je lui marquai toute l'estime que je faisois de son rare sçavoir, & combien son amitié me seroit prétieuse. Il avoit aussi de son côté des raisons assez fortes pour souhaiter la mienne : car dans les divers accidens qui lui étoient arrivés, il avoit quasi tout perdu; de sorte qu'il avoit besoin d'un ami fidel, & d'un lieu secret & sûr pour pouvoir faire de nouvelle poudre, de laquelle il n'avoit sauvé qu'une très-petite quantité: il lui étoit donc nécessaire de rencontrer dans cet ami une personne qui chérissant cet Art, sçût estimer ce qu'il sçavoit faire. Comme il crût avoir trouvé en ma personne tout ce qu'il cherchoit, il se détermina à faire une étroite liaison avec moi; & pour me donner des mar-

ques de sa confiance, il s'ouvrit encore davantage, & prit plaisir à me faire voir les prodiges de son art, & à me faire connoître qu'il possedoit non seulement la science de tous les Philosophes qui en ont écrit, mais qu'il en sçavoit encore beaucoup plus qu'eux : car dans le grand nombre de Livres tant imprimés que manuscrits que j'ai lûs, je n'ai rien trouvé de semblable, ni même qui en approchât ; de sorte que l'on peut dire que c'est un homme merveilleux & un phénix dans le monde. J'oserois même dire que c'est l'Elie Artiste que Paracelse dit devoir venir revéler les plus grands secrets de cette Science occulte, si je ne l'avois toujours trouvé trop réservé à mon égard, n'ayant jamais pû obtenir qu'il m'enseignât à opérer quelqu'une des merveilles dont il m'a fait seule-

ment voir les effets. Je me flatois qu'à force de le voir travailler, j'en pourrois tirer quelque lumiere ; les curieux, comme j'ai toujours été, souhaitant ardamment d'apprendre de nouvelles choses, & encore des choses aussi prodigieuses que celles que cet habile homme faisoit : mais dans le tems qu'il paroissoit un peu disposé à satisfaire à mes desirs, il m'arriva un accident des plus terribles, qui me mit à l'extrêmité, & me retint environ six mois au lit ; & comme un malheur ne va pas ordinairement seul, celui ci fut suivi de plusieurs autres des plus sensibles ; ce qui rompit tous nos projets, & m'ôta l'esperance de voir des choses encore beaucoup au-dessus de celles qu'il m'avoit déja montrées, comme il me l'avoit promis, & telles que je les ai toujours regardées comme

ſurnaturelles. Vous jugerez aiſément de l'excès du chagrin que cela me donna, qui joint aux autres qui m'arrivoient tous les jours, ne contribua pas peu au retardement de ma guériſon : je vous avoue que cela donna lieu à nombre de réfléxions que je fis ſur l'incertitude des choſes du monde. Je croyois déja poſſéder toutes les merveilles non ſeulement que je lui avois vû faire, mais encore celles que je lui entendois dire ; me flatant qu'en le pratiquant auſſi long tems que j'eſperois faire, je m'inſtruirois peu à peu dans les diverſes fois qu'il opéreroit en ma préſence, ſans même qu'il s'en apperçût, de toutes les choſes qu'il faiſoit, ou du moins d'une bonne partie ; d'autant plus que nos converſations n'étoient que ſur ſes œuvres: Mais les accidens dont je viens de parler ſi-

rent qu'il prit son parti, & qu'après avoir demeuré encore quelque tems à Paris, pendant lequel il venoit me voir assez fréquemment, il partit sans me dire adieu, & n'en ai eu depuis aucune nouvelle.

Il ne me reste plus que le plaisir de repasser souvent dans ma mémoire les choses extraordinaires que j'ai la plupart faites de mes mains, celles qu'il a faites lui-même, & celles qu'il m'avoit promis de faire, & que je ne rapporterai que comme il me les a dites. Je sçai bien que si ce Livre se trouve entre les mains de gens qui ne sont point initiés dans cet Art, ils le regarderont comme un amas de contes ridicules. Je suis persuadé aussi que ceux qui ont le plus travaillé sur des matieres métalliques, auront peine à me croire; puisque, comme je l'ai déja dit, la plupart de ces

opérations ne se trouvent dans aucun Auteur : c'est pourquoi tous croiront que je les ai inventées, & que ce ne sont que de petits jeux d'esprit pour amuser le Lecteur. J'avoue que j'ai crû moi-même, lorsque ce Philosophe me disoit qu'on pouvoit faire quelqu'une des choses dont je vais faire le récit, que c'étoit des réveries : ainsi j'excuse ceux qui ne le croiront pas, puisque les ayant faites & vû faire plusieurs fois, il y a des momens où je croisois encore m'être trompé moi-même. Je pourrois nommer d'autres personnes qui ont vû une partie de ces choses aussi-bien que moi, qui en ont été & sont encore autant étonnés; mais cela ne serviroit à rien. Quoiqu'on en croye, elles ne sont pas moins véritables. Je les mettrai comme je les ai vûes, laissant la liberté à un chacun d'en penser

ce qu'il voudra ; & aux plus habiles d'en profiter, s'ils le peuvent.

Je dirai premierement, pour faciliter aux Curieux la conquête de la Toison d'or à laquelle ils aspirent, que ce Philosophe me disoit que les seules matieres essentielles à cet Art, sont l'or, l'argent & le vif-argent, étant les uniques substances qui entrent dans la composition de la Pierre Philosophique, comme on le verra plus clairement dans la suite; en quoi il est d'accord avec tous les vrais Philosophes.

Secondement, que tout ce dont on peut se servir pour rendre ces matieres propres à ce grand ouvrage, en doit être séparé avec soin ; à moins que ces matieres ne soient la Pierre même, dont on peut se servir pour abréger le tems & la peine.

Troisiémement il convenoit

que là Pierre Philosophale n'est que la quintessence seminale de l'or & de l'argent qu'on tire de l'or & de l'argent commun, les dissolvant & réduisant en leur premiere matiere d'argent-vif, par le moyen de l'argent-vif philosophique, qui est l'argent-vif commun préparé par un art admirable.

Quatriémement il me répétoit ce que tous les Philosophes disent, que c'est une folie de chercher cette essence séminale hors du régne métallique, & même de la chercher en d'autres métaux que dans l'or & dans l'argent ; car ni le plomb, ni l'étain, ni le cuivre, ni le fer ne possédent pas cette essence pure & fixe que les Philosophes appellent leur *soufre* : c'est pourquoi c'est en vain qu'on veut trouver une chose où elle n'est pas.

Cinquiémement, que ceux qui

croient la pouvoir composer par l'assemblage de certaines matieres, ou l'extraire de l'esprit universel ou du sel central, ou de tous les deux, ou de quelqu'autre matiere telle que ce soit, sont encore plus fous, n'y ayant que la nature seule qui puisse composer les semences ; & tout ce que l'homme peut faire, c'est de les prendre où elles sont.

Et enfin il ajoûtoit comme une remarque très-importante, que celui qui veut tirer la sémence de l'or ou de l'argent ; ou d'autre métal tel que ce puisse être, doit se proposer de la tirer toute entiere, & non pas une partie, sans quoi il ne réussira pas à la rendre végétable & multiplicative ; c'est-à-dire que ceux qui prétendront tirer par quelque menstrue ou par quelque liqueur subtile, les teintures de l'or & de l'argent pour en teindre

dre les autres métaux avec profit, ou se trompent, ou veulent tromper les autres : car les teintures ne sont pas la véritable sémence de l'or, mais seulement une partie de tout le corps extrêmement subtilisé, & non pas la veritable essence séminale, laquelle ne se peut absolument extraire que par la résolution totale de tout le corps en sa premiere matiere d'argent-vif. Et c'est pour lors que par une longue digestion & circulation, la nature sépare l'essence subtile du corps grossier, qui est la véritable sémence végétable, multiplicative, teingente, de teinture fixe, aurifique où argentifique, que les Philosophes Chymistes appellent leur *soufre* ou leur *arsénic*.

Mais pour satisfaire à la promesse que j'ai faite de rapporter ce que j'ai vû faire à ce Philoso-

phe, qui instruira peut-être le Lecteur plus que tous ces raisonnemens ; je dirai qu'ayant résolu de travailler daus cette chambre, où j'ai dit qu'il avoit fait cette fixation de mercure, il commença par apporter chez moi un matin quatre livres de mercure commun pour en faire un mercure Philosophique. Il ne me le dit pas, car il avoit pour maxime de ne jamais dire ce qu'il vouloit faire ; mais l'effet m'instruisit bien-tôt de son intention. Il mit donc ces quatre livres de mercure dans un creuset tout neuf, & il y glissa un peu de certain sel blanc & transparent ; & après l'avoir laissé environ un quart d'heure sur un feu plutôt foible que médiocre, il retirá le creuset, & versa doucement les quatre livres de mercure dans le même creuset où peu de jours auparavant j'avois fait

la projection avec lui, lequel, disoit-il en plaisantant, avoit de grandes vertus. Le mercure n'étant plus dans le creuset où il avoit été sur le feu, il me le donna à considérer pour voir ce que je dirois. Je remarquai dans son fond une assez grande quantité de matiere noire & fort ressemblante à la suie de cheminée, laquelle étoit entremêlée de particules métalliques semblables au plomb, à l'étain & au fer. Après quelques momens de réfléxion, je lui dis que je croyois que c'étoit une purification philosophique de mercure : car je voyois bien que ces salletés étoient sorties de la substance interne du vif-argent, & que si cela étoit comme je le pensois, rien n'étoit plus merveilleux. Il me dit que j'avois accusé juste ; & que bien des gens, & particulierement certaines personnes qu'il me

nomma, & qui passent pour de très-habiles gens, n'en avoient pas compris le mérite comme moi; & qu'en effet c'étoit un des plus beaux abregés que les Modernes eussent inventés pour purifier le mercure, & de vulgaire en très-peu de tems le rendre philosophique, & propre non seulement à la dissolution de tous les métaux, mais encore à beaucoup d'autres curiosités métalliques. Pendant cette conversation, les quatre livres de mercure refroidissoient dans le creuset, & à mesure je le voyois épaissir: enfin il se coagula entierement, & devint une masse dure, ou le paroissoit être: mais étant pressé par les doigts, il se défaisoit comme du beurre ou comme une pâte métallique. Le mercure en cet état mis sur le feu, se liquifioit comme la cire: il soutenoit un petit feu sans fu-

mer & ſans crier ; mais ſi on l'avoit preſſé à grand feu, il s'en ſeroit envolé : hors du feu, il reprenoit ſa conſiſtance, & paroiſſoit quaſi auſſi blanc que l'argent.

J'admirois avec raiſon comment ce Philoſophe pouvoit en un quart-d'heure faire ce que tant de Chymiſtes anciens & modernes n'ont pû faire en nombre d'années par une infinité de ſublimations, ablutions, diſſolutions, diſtillations, & autres diverſes manieres qu'ils ont inventées pour faire cette purification philoſophique de mercure tant recherchée par les Artiſtes ; & je ne pouvois ſortir d'étonnement, de voir comment le vif-argent rejettoit toutes ſes ordures & particules hétérogênes internes par un peu de poudre, de la même maniere qu'un homme ſe purge & évacue tou-

tes ses mauvaises humeurs par l'émetique ou par quelqu'autre médecine. Il me disoit qu'il y avoit plusieurs autres manieres de faire cette purification de mercure, les unes meilleures & moins longues & pénibles que les autres, y ayant plusieurs moyens pour parvenir à une même fin : mais, comme je l'ai déja dit, ceci étoit un abrégé qui se faisoit avec quelque chose qui approchoit de la nature de la véritable Pierre Philosophique. Il aimoit mieux se servir de ce mercure ainsi coagulé pour faire ses projections, parce qu'il étoit déja purifié & à demi congelé, & qu'il lui épargnoit aussi un peu de sa Pierre, de laquelle, comme j'ai dit, il n'avoit pas beaucoup.

Mais pour faire la résolution de l'or & de l'argent en mercure, il ne se servoit pas de cet argent-vif coagulé, mais d'un autre

tout-à-fait coulant & volatil ; car il disoit qu'il étoit trop épais & à demi fixe au feu, qu'ainsi il n'étoit pas propre à la résolution. Cependant il faisoit un mercure tout aussi coulant que le mercure commun, lequel étant mis à la plus grande ardeur du feu, rougissoit comme un métal fondu : mais quelque feu qu'on lui donnât, il ne s'en alloit point ; au contraire il résistoit constament aux flammes les plus vives.

La raison pour laquelle il lui falloit un mercure fluide & volatil pour résoudre les métaux en mercure coulant & volatil, est évidente ; & le bon sens fait assez connoître que cet autre mercure épaissi & à demi fixe ne pourroit nullement résoudre en liqueur coulante & volatile, un corps qui par sa nature est très-épais & très-fixe.

Voilà ce que j'ai vû de plus

curieux ſur le mercure vulgaire, & les manieres différentes dont il uſoit pour le rendre pur & ſubtil, & propre à la réſolution des corps.

Il ne mettoit pas moins de ſoin à préparer l'or & l'argent vulgaires pour les rendre philoſophiques, c'eſt-à-dire pour les rendre propres à être facilement réduits en mercure coulant ; & voici la maniere dont il opéroit : Il faiſoit fondre l'or ou l'argent, & étant en bonne fonte, il projettoit ſur l'or un peu de poudre rougeâtre, & ſur l'argent une poudre blanche : les métaux végétoient au milieu du feu en forme d'arbriſſeaux, particuliérement lorſqu'étant prés de ſe coaguler par la diminution du feu, ils ſe congeloient peu à peu ayant ôté le feu entiérement : ce qu'il y mettoit alors me paroiſſoit une ſubſtance mercurielle.

Mais l'argent s'élevoit bien plus haut que l'or, lequel ne produisoit dans sa superficie qu'une maniere de mousse de couleur entre le verd & le noir. Ces métaux en cet état étoient cassans, mais ils conservoient toujours leur couleur d'or ou d'argent, suivant ce qu'ils étoient.

Par ce moyen les métaux, de vulgaires étoient rendus Philosophiques, & de morts qu'ils étoient devenoient vifs, puisqu'ils végétoient ; & leurs corps étant ainsi plus ouverts, donnoient une entrée plus facile au mercure Philosophique, pour les réduire en sa propre nature de mercure coulant & volatil.

Il appelloit cela *réincruder les corps*, c'est-à-dire les rétrograder de leur extrême fixité.

Il jettoit ces métaux ainsi préparés & réincrudés en grenaille grossiere, & les mettoit ensuite

dans son mercure Philosophique fluide; & le tout étant mis à digérer à la chaleur du sable en trois ou quatre jours, il se réduisoit en argent-vif coulant avec la même facilité qu'un gros morceau de glace se dissout dans de l'eau un peu tiéde.

J'oubliois de faire observer qu'il faisoit trois opérations différentes : car il mettoit la grenaille d'or dissoudre seule, & celle d'argent de même, & il mettoit encore l'une & l'autre dissoudre ensemble. Ce qui me surprenoit davantage, c'est que pour faire dissoudre la grenaille d'argent, ou bien la grenaille moitié or moitié argent, il ne mettoit que parties égales de mercure, c'est-à-dire huit onces de grenailles avec huit onces de mercure ; mais pour dissoudre l'or seul, il mettoit le double de mercure.

Les métaux étant dissouts, il prenoit ce mercure, & le mettoit dans une cornue pour le faire distiller, & en une heure ou deux passoit ou distilloit une livre ou deux de ce triple mercure, sans qu'il restât au fond de la cornue, qu'une dragme ou deux au plus de matiere, qui étoit plûtôt des impuretés adhérantes, que quelque chose de leur véritable substance.

Il a fait plusieurs fois en ma présence ce mélange de la grenaille avec le mercure qu'il mettoit ensuite en distillation, laquelle se faisoit plus facilement que celle du mercure vulgaire. J'attribuois cela à ce que les corps du Soleil & de la Lune étant ouverts, leur chaleur intrinséque étant passée de la puissance à l'acte, elle agissoit aussi sur le mercure commun auquel elle se communiquoit ; & d'ail-

leurs le mercure que j'appelle *commun*, n'étoit pas le mercure ordinaire : je l'appelle *commun* par rapport aux autres plus préparés ; car il étoit dépouillé d'une partie de ses impuretés grossieres, ce qui le rendoit beaucoup plus léger, & par conséquent plus volatil que le mercure commun qui se vend chez les Apoticaires. C'est de ce triple mercure, c'est-à-dire de ce mercure composé d'égales parties d'or & d'argent, auquel il ajoutoit le même poids de mercure Philosophique, qu'il composoit sa Pierre, de la maniere que nous dirons dans peu.

Mais je ne puis m'empêcher auparavant de remarquer qu'il semble que cette maniere d'opérer est toute différente de celle de la plûpart, & pour mieux dire, de tous les Philosophes, qui ont écrit qu'il ne faut pas mêler l'or

avec l'argent ; mais qu'il faut le mercure & l'or pour faire la Pierre au rouge, & le mercure & l'argent pour faire la Pierre au blanc. Pour notre Philosophe, il en usoit tout autrement, car après la réincrudation de ces deux corps, comme j'ai dit ci-devant, il les fondoit ensemble ; & les ayant jettés en grenaille, il les mettoit en égale quantité de mercure ; & après leur dissolution, les ayant distillés, il en résultoit son triple mercure dont il se servoit pour faire la Pierre, comme on le va voir.

Il mit ce mercure dans un petit matras de verre au feu de lampe : il s'embarassoit peu que le vaisseau fût trop grand ou trop petit, & même il vouloit qu'il restât plutôt sept ou huit parties de vuide, que moins. Il ne bouchoit ses vaisseaux qu'avec un bouchon de liége, sans autre

façon ; & dans toutes ses différentes opérations, il avoit une facilité que je n'avois jamais vûe dans aucun Artiste : car il prenoit un creuset au milieu du feu le plus ardent, sans précaution & sans jamais le manquer : il manioit tous les vaisseaux de quelques matieres qu'ils fussent, avec une adresse incompréhensible. Enfin rien ne l'embarassoit, de telle maniere qu'il travaillât. Il ne s'attachoit pas non plus trop scrupuleusement aux dégrés du feu, pourvû qu'il fût lent & petit.

Ce fut le 25 Avril de l'année 1717, qu'il mit plusieurs vaisseaux dans le four à lampe. Ces vaisseaux, comme j'ai fait remarquer, n'étoient bouchés que de liége, même assez négligemment : mais pour le four, il étoit bien fermé, hors très peu de jour pour empêcher que la lam-

pe ne s'éteignît. La chaleur étoit un peu forte au commencement ; & ce qui paroîtra ſurprenant, puiſque cela eſt contre le ſentiment de tous les Anciens, eſt qu'il la diminua dans la ſuite.

Après quinze jours ou trois ſemaines de ce premier feu qu'il appelloit *digérant*, on vit paroître dans la ſuperficie de ce mercure quelques gouttes qui reſſembloient à une huile très-jaune, & brillante comme les étoiles en une belle nuit d'Eté : ces gouttes parurent & diſparurent pluſieurs fois.

Enfin le 28 May ſuivant, qui étoit le commencement de la cinquiéme ſemaine, tout le mercure ſe réduiſit en forme d'huile diaphane, jaune & éclatante comme un ſoleil : elle devint ſi tranſparente en peu de jours, qu'on pouvoit aiſément voir le

fond du vaisseau; & il paroissoit, comme il se voit quelquefois au fond de l'eau un autre soleil un peu plus opaque: on ne peut pas décrire la beauté & la splendeur de cette liqueur de mercure solaire & lunaire, car il en avoit mis, comme j'ai dit, de trois sortes en digestion, c'est-à-dire, d'or, d'argent, & d'or & d'argent ensemble. Je dirai seulement que l'on y voyoit l'éclat de ces deux luminaires dans toute leur force, & qu'il faut l'avoir vû pour le croire. Je ne sortois pas d'admiration, d'autant plus qu'aucun Philosophe n'a parlé de pareille chose. Je n'ai vû que le seul Philalette parmi le nombre de Philosophes que j'ai lus, qui en ait dit quelque chose, encore bien légérement, dans son *Introitus apertus*, chap. 21 de la combustion des fleurs. Au commencement du véritable ouvrage Philosophique

losophique (dit-il) une certaine rougeur qui paroît au-dedans du vaisseau, est fort remarquable; elle montre que le ciel & la terre se sont parfaitement conjoints, & qu'ils ont conçu le feu de nature: c'est pourquoi vous verrez toute la concavité du vaisseau teinte de couleur d'or; mais cette couleur ne durera pas, & elle produira en peu de jours la verdeur. En effet, tout le vaisseau paroissoit être un or liquide diaphane, & luisant de même que celui au blanc paroissoit en argent. Il est assurément difficile de comprendre comment des corps aussi compactes & inaltérables que sont l'or & l'argent, & le mercure même, peuvent devenir transparens en si peu de tems, & encore par la seule chaleur d'une simple lampe. Il faut donc convenir que ce miracle est causé par la vertu du

feu interne que contiennent l'or & l'argent, lequel étant délivré de ses liens, & mis en liberté par la dissolution en mercure, ces trois feux avoient fermenté ensemble; & se subtilisant & raréfiant de plus en plus, produisoient cette liqueur lumineuse & cette huile incombustible.

Le 15 Juin, qui est environ trois semaines après, ou un peu moins, cette huile d'or commença à s'épaissir un peu, & perdre quelque chose de sa transparenrence : elle devint d'un jaune pâle, & commença à tirer sur la couleur jaune verdâtre, & peu à peu acquit la couleur de ce verd que nous appellons *tourville*, c'est-à-dire d'un verd clair : mais cette verdeur se chargea peu à peu; desorte que vers le 30 du même mois, elle commença à devenir au milieu d'un verd foncé, & semblable à la plus belle &

plus éclatante émeraude.

Il est à remarquer que dans cet espace qui est de deux mois & plus, le mercure ne fit jamais aucun mouvement que celui de changer de couleur, je veux dire que rien ne sublima ni s'éleva en haut; & que les vaisseaux étant parfaitement clairs, on pouvoit voir fort aisément tout ce qui se passoit au-dedans.

Ce fut dans ce tems, ou peu après, qu'il m'arriva le malheur dont j'ai parlé, & dans la suite une avanture à notre Philosophe, qui l'obligea, comme j'ai dit, à partir de Paris sans me dire adieu.

Quand il vit qu'il m'étoit arrivé un si fâcheux accident, il éteignit la lampe & retira les vaisseaux: il me promit cependant qu'après ma guérison il continueroit l'ouvrage; que les matieres ne s'altéreroient en

nulle maniere, qu'elles ne perdroient rien de leur qualité; qu'elles avoient déja acquis un dégré de perfection, & qu'il n'avoit plus besoin que d'un peu de tems pour les mettre dans le dernier point d'état parfait. Il tâcha de me consoler par ces promesses, & de me tranquiliser un peu l'esprit; mais si je n'avois appellé à mon secours toute ma raison, je n'aurois assurément pas pû résister à deux si violents assauts.

Comme nous nous voyions tous les jours régulierement, pendant que nos matras étoient en digestion, il satisfaisoit agréablement ma curiosité par de nouveaux prodiges, & me disoit qu'avec le tems il m'en feroit encore voir d'autres qui me surprendroient toujours de plus en plus. Il faut avouer que toutes ces choses me firent sentir sa per-

re d'autant plus vivement, que je m'étois flaté de pouvoir parvenir à ce haut degré de Science, où je croi que personne n'est encore parvenu que lui, en l'étudiant de mon mieux, & en tâchant de gagner entierement sa confiance par le long commerce que je contois avoir avec luy. Mais ayant fait réfléxion qu'il n'y a rien de certain dans ce monde, & que tout n'est que fumée; je pris le parti de me résigner aux ordres immuables de celui qui seul peut tout, & qui détruit en un moment les projets que les hommes ont été des tems très-longs à former. Voilà comme notre œuvre fut interrompu; & je n'espere pas qu'il se finisse jamais, n'ayant pû entendre parler de lui depuis qu'il est sorti de Paris. Je vais continuer à informer le Lecteur des autres merveilles que j'ai vû faire à ce

Philosophe, & de celles qu'il me promettoit faire voir, mais que je déclare de bonne foi n'avoir pas vûes, & que je ne rapporte que sur ce qu'il m'en a dit.

Je sçai que plusieurs personnes qui ont eu sa connoissance aussi-bien que moi, ont fait tout ce qui leur étoit possible pour tirer quelques lumieres, ou plutôt pour l'engager à faire des opérations en leur présence, afin de découvrir quelques-uns de ses Secrets : mais n'y ayant pû parvenir, tel moyen qu'elles ayent employé à cet effet, étant homme fort réservé & toujours en garde contre tout le monde ; ils ont fait de puissans efforts pour le décrier : & quelques-uns que je veux bien épargner en ne les nommant pas, n'ayant pû ou n'ayant osé entreprendre de s'en vanger par eux-mêmes, occasionnerent le chagrin qui lui fut

fait, & dont il s'est tiré par le moyen d'une autre personne qui avoit plus de crédit qu'eux.

Si les mauvais discours faits par ceux dont je viens de parler, alloient aux oreilles de quelques-uns de ceux qui liront ce Livre, si ce sont gens de bon sens & qui ayent pratiqué le monde, ils ne leur feront nulles impressions; persuadés que les gens de cette sorte doivent être plus circonspects que d'autres: que comme l'homme est rempli d'amour propre, & que c'est le seul interêt qui le guide, il éleve ceux dont il espere ou dont il reçoit actuellement quelque bien; & décrie ceux de qui il n'en a pû obtenir, quoique souvent ces derniers méritassent plutôt des louanges que les autres. Je ne prétens pas le dire sans défauts, n'y ayant nul homme, suivant le Psalmiste, qui n'en ait: il n'y a

que le plus ou le moins. Bien loin de cela, je veux bien convenir avec ceux qui l'ont connu, qu'il n'avoit point du tout les manieres d'un homme de naissance, quoiqu'il portât le nom d'une illustre famille d'un des Cantons, que je crois qu'il avoit emprunté pour se mieux déguiser; imitant en cela les anciens Philosophes, qui en usoient ainsi pour éviter d'être connus. Il est encore vrai qu'il préféroit les gens du plus bas état à beaucoup de personnes distinguées, qui auroient été ravies de posséder un si sçavant homme; il falloit bien qu'il eût des raisons pour cela: peut être craignoit-il que ces personnes de plus haut état ne le gênassent; & comme il n'étoit pas d'humeur à déclarer ses Secrets, & qu'il sçavoit fort bien que l'interêt plutôt que l'amitié le faisoit rechercher par ceux-ci, il

Il pouvoit craindre d'être violenté, comme il m'a dit qu'il lui étoit arrivé nombre de fois ; ou qu'on ne lui jouât quelques mauvais tours, comme nous voyons dans plusieurs histoires être arrivés à quelques-uns des Anciens. Il n'avoit point d'ailleurs oublié le mauvais parti qu'on lui avoit fait à Mantoue, lorsqu'il en voulut sortir pour venir à Paris : ce qui lui étoit arrivé quelques années après qu'il s'y fut établi, étoit profondément gravé dans son cœur. En falloit-il davantage pour l'obliger d'en user de la sorte ? On l'accusoit encore d'un ménage sordide ; & on disoit que s'il avoit possédé ce divin œuvre, il n'auroit pas eu ce défaut. A mon égard, je n'ai eu nulle occasion de l'en accuser ; & puis la vérité est que je ne m'attachois qu'à ce qui regardoit sa science, toutes ses autres

qualités bonnes ou mauvaises m'étant indifférentes. Le plus grand mal qu'il a fait, & la seule chose, selon moi, qui a pû donner lieu aux plaintes que l'on a faites contre lui; c'est que comme ceux qui le cherchoient avec empressement, ne lui donnoient point de repos pour qu'il leur donnât quelqu'un de ses Secrets, ne pouvant s'en défaire autrement, il leur promettoit de leur en donner dans de certains tems qui n'arrivoient jamais. Quelques-uns même, selon ce que l'on m'a dit, lui faisoient des présens à cette intention: il les recevoit, & il leur faisoit les mêmes promesses; mais il les a tous traités de la même maniere, ne leur ayant rien enseigné ni aux uns ni aux autres. C'est donc seulement l'envie & le désespoir de n'avoir pû rien obtenir de lui, qui fait parler ces sortes de gens

qui le déchirent cruellement.

Comme mon dessein, en écrivant cette histoire, n'a été que de faire part aux Curieux des effets surprenans de sa science ; je n'entreprens point de le défendre contre ses envieux, ni de le faire passer pour un homme parfait quant aux mœurs : étant très-persuadé que le plus parfait de tous les hommes ne laisse pas que d'avoir beaucoup de défauts.

Si les Philosophes ont regardé comme les uniques biens de la vie les richesses & la santé, dont l'un s'obtient par la composition de la médecine universelle, & l'autre par la transmutation des bas métaux en or ou en argent ; j'oserois les accuser d'avoir eu trop d'amour propre, ou d'avoir été trop bornés : car il y en a, selon moi, un autre qui n'est pas moins grand, qui est celui de pouvoir communiquer & faire

part de ses biens à ses amis, & soulager les pauvres dans leurs besoins & maladies ; ce qui ne doit pas être une petite satisfaction pour les personnes bien nées. Pour ce qui est de la tranquilité de l'esprit que la possession de ces grands biens semble devoir donner ; je la regarde comme une chose assez équivoque, suivant ce que j'en ai lu dans la vie de plusieurs Philosophes : car toute leur vie n'étoit qu'une étude continuelle à se conduire de maniere qu'on ne les soupçonnât pas de posséder cette science. Nous remarquons même qu'ils n'habitoient, pour ainsi dire, aucun lieu, n'osant demeurer trop long-tems dans un même endroit, de crainte d'être découverts.

Pour notre Philosophe, il pensoit tout autrement : car quoiqu'il semble qu'ayant obtenu les

deux grands points dont je viens de parler, qui sont les richesses & la santé, on doit s'arrêter & ne pas chercher davantage; il paroissoit cependant que c'étoit ce dont il faisoit le moins de cas: car il disoit qu'un Philosophe qui ne sçavoit faire que la Pierre, n'étoit qu'un ignorant. Il estimoit donc plus, pour ainsi dire, de certaines choses que je crois devoir appeller des *gentillesses de l'Art*. Il en faisoit de diverses sortes, & même en quelque maniere de nature differente, les unes plus considérables que les autres, la plûpart utiles; mais toutes très curieuses.

En voici une de celles qu'il appelloit *simples curiosités*, qui n'ont aucunes utilités, & qu'il faisoit dans la projection; laquelle paroîtra surprenante.

Il mettoit dans un creuset une bonne quantité de mercure

commun, comme une demie-livre : quand le mercure étoit chaud ; il mettoit une portion convenable de ses deux poudres transmutatives blanche & rouge, c'est-à-dire qu'il mettoit ces deux différentes poudres en même tems ; & augmentant le feu de plus en plus, autant de tems qu'il le jugeoit à propos, il retiroit le creuset du feu, & le laissoit refroidir, après quoi il en tiroit une maniere d'œuf dur, où se trouvoit une boulle d'or qui sembloit être un jaune au milieu de l'argent qui formoit le blanc ; & ce qui causoit encore une autre surprise, c'est qu'en donnant un coup de marteau sur cet œuf, le jaune se détachoit du blanc, de maniere que l'on avoit l'or pur d'une part, & l'argent pur de l'autre, sans aucun mélange de l'un avec l'autre.

Je croyois, avant que d'avoir

vû cette opération, qu'il n'étoit pas possible de la faire à moins d'avoir fixé auparavant le mercure en or; & qu'après l'avoir laissé coaguler en diminuant le feu, on mettoit ensuite d'autre mercure pour le fixer au blanc. Mais non: tout se faisoit dans le même tems. Quoiqu'il prît beaucoup de précaution pour se cacher quand il faisoit cette opération, qu'il a plusieurs fois faite en ma présence, & qu'il fît son possible pour que je ne visse pas ce qu'il faisoit, afin apparemment de me rendre la chose plus surprenante; je n'ai pas laissé que de remarquer quasi toutes les fois qu'il l'a faite, qu'il y ajoûtoit une troisiéme poudre, qui servoit sans doute à faire cette séparation, & à empêcher les deux différentes matieres de se joindre. Ce qui me confirmoit encore cela, c'est qu'en faisant

fondre la terre d'une miniere où il y avoit diverses métaux, & même tous les métaux ensemble, il y jettoit une poudre qui me paroissoit la même qu'il mettoit quand il faisoit son œuf d'or & d'argent, dont je viens de parler ; & on trouvoit, après qu'on avoit retiré du feu le creuset, & laissé refroidir ; on trouvoit, dis-je, tous ces métaux séparés par couche, l'or au fond comme le plus pesant, l'argent audessus, le cuivre ensuite, après le plomb, l'étain sur le plomb, & enfin le fer, qui se détachoient facilement les uns des autres, & étoient tous très-épurés. Il n'y a point d'Orfévre ni d'Afineur qui ne voulût posséder un tel secret.

Passons à quelque chose de plus curieux & de plus essentiel, qui en faisant plaisir à la vûe, peut encore prouver que les métaux ont en eux une véritable sé-

mence & un vrai esprit végétable, aussi-bien que les plantes; lequel agit de la même maniere quand il est mis en liberté, & qui étant dégagé des liens de la corporéité trop épaisse & trop dure, peut agir & faire paroître sa vertu. Le nom de *miniere* que notre Philosophe donnoit à cette chose, le fait assez connoître.

Il prenoit un bouteille ronde de cristal le plus blanc que faire se pouvoit, de la hauteur d'un pied ou environ, & large à proportion, portant à peu près quatre pouces de diametre, & très-forte. Comme il n'en trouvoit pas aisément chez les Fayanciers, il prenoit la peine d'aller à la Manufacture de Chaillot commander ces sortes de bouteilles, qu'il nommoit assez ordinairement *flacons*, & plusieurs autres vaisseaux de diverses manieres, dont il avoit besoin.

Dans le fond de cette bouteille ou flacon, il mettoit une maniere de terre minerale qui approchoit beaucoup du *lapis lazuli*, du soufre commun préparé, & d'autre soufre mêlé de mercure : il versoit par-dessus deux sortes de mercure, d'or & d'argent, qui étoit le même triple mercure dont il se servoit pour faire la Pierre, & un autre mercure philosophique préparé à cet effet. Quelque chose que j'aye faite pour sçavoir si ce mercure philosophique étoit le même que celui dont-il se servoit pour dissoudre les métaux, il ne m'a pas été possible d'y réussir ; & quoiqne je lui aye demandé plusieurs fois & de différentes manieres, il me répondoit toujours que non, & que celui qu'il mettoit dans ce flacon étoit animé, de maniere qu'il étoit spécifique pour la végétation. Il jet-

toit dessus du triple mercure environ une once & demie ou deux onces, car il ne pesoit presque jamais rien ; & autant de son mercure philosophique dont je viens de parler. Il faisoit fondre au feu le soufre qu'il avoit premierement mis dans la bouteille, qui se mêlant avec les mercures, composoit une pâte noire : il ajoutoit peu à peu & de tems à autre une petite portion de mercure végétable, qui en tombant sur cette pâte noire, paroissoit fermenter, s'enfler, & se durcir comme fait la pâte ordinaire chez les Boulangers, quand on y a mis le levain ; de maniere que insensiblement cela formoit une éminence qui ressembloit assez à une coline, & il appelloit ceci le *ferment végétatif* : sur ce ferment il versoit dix ou douze livres ou plus, suivant que le flacon étoit plus ou moins grand,

de mercure commun animé d'un peu de son mercure végétable qu'il y mêloit. Il versoit, comme j'ai dit, ce mercure peu à peu & en divers jours ; & ce qu'il faut remarquer, est que le mercure en tombant & coulant tant-soit-peu de côté & d'autre, faisoit le même effet que l'eau qui en coulant d'une goutiere dans les grands froids, se glace en long goulis. Quand il voyoit sa bouteille presque pleine de cette pâte, il remplissoit le vuide d'un certain menstrue fort clair qu'il avoit préparé auparavant, & qu'il mêloit pour lors avec de l'eau-de-vie : il mettoit ensuite tout ce composé sur un fourneau au feu de lampe, & au bout de huit ou dix jours, tout ce mercure qui avoit jusque-là conservé, ou pour mieux dire, repris sa blancheur, prenoit une couleur d'or qui augmentoit tous les

jours de plus en plus en éclat, & en huit ou dix mois de tems le tout devenoit or parfait. Lorsqu'il étoit parfaitement mûr, les parties les plus fixes se détachoient du premier ferment : car il faut remarquer que ce n'étoit que le mercure commun qui se changeoit en or ; & à mesure que ces parties se détachoient, il retiroit adroitement cet or par le gouleau du flacon, avec des pincettes faites exprès, afin de ne point gâter le ferment. Quand il avoit retiré tout ce qui s'étoit détaché, & qu'il ne se détachoit plus rien, il reversoit sur le ferment de nouveau mercure vulgaire comme auparavant ; & en faisant les mêmes opérations que ci-dessus, y ayant mis cette fois autant de mercure que la premiere fois, il retiroit aussi la même quantité d'or. Je lui en ai vû composer plusieurs de cette

sorte, de différentes grandeurs: il en a même donné quelques-unes à des Curieux de sa connoissance qui les ont encore. Il m'a assuré en avoir fait une en Suéde pour une grande Princesse qui vit encore, qu'il a composée de maniere qu'elle en retire tous les trois mois dix livres d'or: il n'y a pas de revenu plus net que celui-là. Certainement il n'y a rien de si beau ni de si brillant que cette tige d'or, avec ses diverses figures & feuillages éclatans; car il sembloit que la nature, pour relever l'Art, se fût fait un plaisir de former tant de différens accidens. Il y avoit à de certains endroits de cette masse qui dans sa maturité paroissoit une montagne; on y voyoit, dis-je, des espèces de bois où il sembloit qu'il y eût des sentiers: il y avoit quelquefois sur les bords de ces bois des cavités entrecoupées

comme par des racines d'arbres, ſemblables à celles que l'on voit autour de certaines montagnes, leſquelles ont été faites par des ravines. On y voyoit un nombre preſqu'infini de différentes tiges, ſur quelques-unes deſquelles il y avoit des manieres de fleurs & de fruits, & d'autres des branches ſeulement, & enfin d'autres rampoient.

Mais quoique celle de laquelle je viens de parler, fût très-curieuſe, il en fit une quelques jours après beaucoup plus belle, mais à la verité moins utile. Elle étoit d'une figure approchante de l'autre, & compoſée des mêmes matieres. La difference conſiſtoit ſeulement en ce que les branches de celle-ci étoient partie d'or, partie d'argent; de maniere que d'une tige d'or ſortoit une branche d'argent très-pur & très-blanc, & de cette bran-

che même sortoit une autre branche d'or très-pur & très-luisant; & de même, d'un tronc d'argent sortoit une branche d'or, & de cette branche d'or sortoit une autre branche d'argent; & d'autres troncs d'or sortoient seulement des branches d'argent, comme d'autres troncs d'argent sortoient seulement des branches d'or. Il n'y avoit rien de si beau à voir que ce mélange éclatant de blanc & de jaune; & au bout de la plupart de ces branches, on voyoit comme de grosses perles d'or ou d'argent qui sembloient être les fruits de ces arbres. Il faisoit cela à l'imitation des Jardiniers curieux, qui sur un même tronc entent diverses sortes de fruits: mais il faut convenir que cette espece de miniere, car il la nommoit ainsi, est encore beaucoup plus merveilleuse. Car les différentes

ſortes de fruits que l'on ente ſur le même arbre ne ſe mêlent point, au contraire les branches en ſont diſtinctes & ſéparées les unes des autres, chacune portant le fruit de ſon eſpece : mais ici les mercures d'or & d'argent qui ſervent de ferment & de ſémence, pour faire cette végétation, ſe mêlent comme l'eau ſe mêle avec l'eau, & cependant chacun produit l'arbre & les branches de ſa nature, ſans ſe mélanger & diſtinctement l'un de l'autre : car l'arbre qui ſe terminoit en branche d'or, portoit une maniere de perle d'or ; & celui qui ſe terminoit en branche d'argent, portoit une perle d'argent.

J'ai bien connu que tout l'artifice de cette compoſition conſiſtoit à tirer ſéparément le mercure d'or, auſſi-bien qu'à tirer ſéparement le mercure d'argent :

il les mettoit ensuite dans la bouteille sans les distiller ensemble, & par la même matiere qui empêchoit que l'or & l'argent ne se joignissent dans le creuset, lorsqu'il faisoit la projection double pour avoir dans le même tems le blanc & le jaune séparé, comme dans un œuf dur, ainsi que je l'ai ci-devant dit ; par la même matiere, dis-je, il faisoit que ces deux sémences quoique liquides, ne pouvoient jamais se mêler essentiellement ensemble, de maniere que chacun produisoit en végétant l'arbre de sa nature ; desorte que quand d'un tronc d'or il paroissoit sortir une branche d'argent, c'est qu'une portion du mercure d'argent s'étoit trouvée près de celui d'or, & ainsi de l'autre. J'ai déja dit que toute la masse de ces minieres étoit blanche : elle ne pouvoit être autrement, puisqu'il ne ver-

soit sur le ferment qui étoit au fond du vaisseau, que du mercure commun, dont la couleur superficielle n'est autre que blanche; mais au bout de huit ou dix jours de digestion, elle prenoit la couleur d'or ou d'argent qui se perfectionnoit dans la suite, comme on vient de le voir.

Il disoit qu'il auroit pû dans le même vaisseau faire végéter tous les six métaux distincts; mais comme cela nous auroit donné beaucoup de peine & employé trop de tems, & que d'ailleurs je tendois à quelque chose de plus essentiel & de plus util, je lui dis que j'étois content de ce que j'avois vû de cette nature, que je ne doutois pas de la possibilité, puisqu'il l'avoit fait des deux premiers métaux dans un même vaisseau, que j'étois persuadé qu'il le feroit bien des six: ainsi nous en demeurâmes

là. Passons présentement à la multiplication & végétation des grains de bled métalliques.

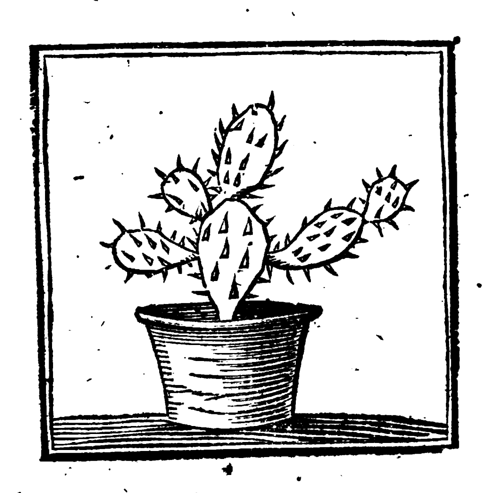
La multiplication & végétation des grains de bled métalliques, qu'il nommoit ainsi parce qu'en effet il n'y avoit rien à quoi on pût mieux les comparer pour leur forme, étoit une de ses curiosités semblable aux minieres. Voici la maniere dont il s'y prenoit.

Il mettoit une certaine quantité de mercure dans un menstrue, qui étoit une liqueur préparée à sa maniere, & en peu de jours ce mercure se divisoit par luy-même, par la vertu du menstrue, en petites parties qui peu à peu s'enfloient & alongeoient: en un mot ils prenoient d'eux-mêmes la figure de grains de bled bien formés, tous de grandeur à peu près égale. Ils étoient néanmoins un peu plus gros & un

peu plus longs que les grains de bled dont nous mangeons le pain, de quelques lignes : ils étoient tous quasi à demi vuides par dedans, à peu près comme un grain d'orge qui auroit bouilli dans l'eau pour faire de la tisanne. Les grains étant ainsi formés, il mettoit encore d'autre mercure dans le vaisseau où ils étoient & où ils avoient crû : le nouveau mercure prenoit la même figure par la seule vertu du menstrue, & l'on pouvoit en continuant toujours, faire une multiplication à l'infini, en les arrosant avec la même liqueur. Car comme le bled commun a besoin de l'humidité de la pluie pour croître & multiplier, & que la terre soit disposée afin qu'il germe, notre bled métallique n'auroit ni cru ni multiplié, s'il n'eût été arrosé d'une liqueur convenable, & qu'il n'eût été mis dans une ma-

trice propre à cet effet. C'étoit aussi à l'imitation de la nature desc hoses communes, que notre Laboureur métallique agissoit : comme les grains n'étoient que la sémence primitive, il les mettoit dans un vaisseau de cristal, dans lequel par la vertu du menstrue, & par un douce chaleur semblable à celle du Soleil, les grains qui étoient séparés commençoient peu à peu à s'attacher & se joindre les uns aux autres, & à végéter de maniere l'un sur l'autre, qu'ils formoient une espece d'épi, mais cependant sans tige & sans paille. Je ne puis mieux comparer cette végétation qu'à ces arbrisseaux qu'on appelle *Figuiers d'Inde*, dont les feuilles sont très-épaisses & sans tiges : car il sort de terre premierement une feuille, de cette feuille sort une autre feuille, & quelquefois deux, & ainsi des

autres ; à peu près comme on le voit dans la Figure ci-dessous représentée. D'autres fois ils ve-



noient comme un bouquet, & entassés comme les écorces d'une pomme-de-pin lorsqu'elle s'ouvre, & dont nous tirons les pignons. Il en venoit aussi comme ces petits artichaux lorsqu'ils ne sont pas encore ouverts, & que les feuilles sont bien serrées les

unes contre les autres, pareils proprement à ceux que nous mangeons à la poivrade. Et enfin quelquefois parmi plusieurs & différentes végétations d'argent qui formoient une maniere de parterre, & où il sembloit que la nature se jouât à faire naître d'infinies sortes de fleurs & fruits métalliques blancs, s'élevoit un ou deux de ces épis d'or qui faisoient une agréable diversité, & qui brilloient extraordinairement, & de telle sorte, qu'on avoit de la peine à les regarder long-tems sans changer souvent le coup d'œil: on eût aisément passé le jour & la nuit dans la contemplation d'une telle merveille; & de cette maniere ce Philosophe, à l'imitation d'un habile Jardinier, se jouoit des métaux, les faisant végéter en plusieurs & différentes façons, suivant sa volonté & le plus aisément

ment du monde, en mettant en liberté leur ame végétative, & leur faiſant prendre toutes ſortes de formes dans l'argent-vif, qui étoit la terre humide & préparée dans laquelle il les ſemoit & entoit. Voici une autre curioſité, autant rare qu'étonnante.

Il compoſoit un mercure d'argent & un autre d'or : celui d'argent conſervoit ſa couleur blanche, & celui d'or conſervoit ſa couleur naturelle ; c'eſt-à-dire jaune ; car quoiqu'il les mît tous deux enſemble dans un même vaiſſeau, ils ne ſe mêloient nullement, quelques efforts qu'on fît en les remuant & battant beaucoup pour ce faire. Ils ſe réduiſoient bien en perles, comme on ſçait que le mercure commun ſe reduit ordinairement quand on l'agite fort ; mais la perle jaune ne ſe mêloit point avec la blanche : au contraire elles rou-

loient séparément dans le vaisseau, comme si elles eussent été effectivement des perles dures, quoiqu'au tacte elles ne résistoient pas plus que le mercure commun.

Il prétendoit prouver par les trois dernieres expériences, tant de la miniere d'or & d'argent, de la végétation des épis d'or & d'argent, que par cette derniere des deux mercures; que les sémences ne se mêlent point: mais parcequ'il ne vouloit pas répondre à plusieurs objections que je lui faisois sur ce sujet, comme je l'aurois souhaité, & que d'ailleurs je ne sçai pas les véritables ressorts par lesquels il faisoit ces prodiges, quoique j'aye lieu de soupçonner par plusieurs raisons que la même matiere séparative dont j'ai parlé il y a quelque tems, produisoit tous ces effets; je ne m'attacherai pas à cher-

cher les raisons des effets, que je ne sçache les véritables causes.

Mais ce qu'avec raison il estimoit davantage, & qu'on peut appeller le plus merveilleux, est le suivant.

Il distilloit plusieurs fois le triple mercure, avec l'addition de quelque matiere qu'il mettoit en petite quantité ; il en résultoit un mercure transparent comme du cristal, & si subtil, que si on ne l'avoit pas bouché avec une diligence extrême, il se seroit évaporé aussi promptement que l'esprit-de-vin : cependant ce mercure étoit beaucoup plus pesant que le mercure commun, & même plus que le philosophique. Il appelloit ce mercure *cristallin, mercure exuberé.*

De cette merveille, il en enfantoit une autre plus grande. Il faisoit dissoudre dans une quantité de ce mercure exuberé, une

suffisante quantité de sa Pierre Philosophique, mais il falloit qu'elle fût aussi exuberée, c'est-à-dire qu'un poids pût transmuer au-moins dix mille fois autant de mercure en argent : dans une semblable quantité de ce même mercure, il faisoit dissoudre de la même maniere de sa Pierre rouge exaltée comme celle d'argent.

Quand ces matieres étoient ainsi préparées, il trempoit une lamine de cuivre un peu mince dans le mercure où étoit la dissolution de la pierre blanche ; la partie de la lamine qui avoit été touchée de cette matiere, devenoit argent pur : & faisant la même chose d'une lamine d'argent dans la liqueur où étoit la dissolution de la pierre rouge, elle devenoit or.

Il est à remarquer que ces lamines, dans cet état & avant que

d'être fondues, conservoient le poids de cuivre & de l'argent qu'elles avoient auparavant, & n'acqueroient le vrai poids du métal dans lequel elles avoient été transmuées, qu'après la fusion.

Mais si on faisoit rougir un cloud au feu, ou quelqu'autre morceau de fer, & qu'encore rouge on l'eût trempé dans l'une de ces matieres; non seulement la partie trempée se feroit transmuée en or ou en argent, suivant celle dans laquelle elle eût été mouillée, mais encore si on avoit projetté une partie du cloud ou mercure de fer pour lors argent sur un peu de cuivre, il auroit transmué le cuivre en argent; & la même chose en or, s'il avoit été trempé dans la liqueur d'or: car le fer étant fort poreux & spongieux, il s'imbibe d'une si grande quantité de la li-

queur, que non seulement il en a assez pour soi, mais encore qu'il en peut donner aux autres.

Enfin il prétendoit qu'en laissant digérer des cristaux purs & nets dans la liqueur où il y auroit de sa poudre blanche, après quelques semaines de digestion, il assuroit que les cristaux acqueroient la dureté & la splendeur encore plus grande que les diamans naturels; & qu'en digérant de semblables cristaux dans la liqueur où il mettroit de sa poudre rouge, ils acquereroient la couleur du rubis, & l'éclat & dureté du diamant; ce qui compose le véritable escarboucle, & enfin avec les couleurs des autres métaux, toutes les autres Pierres précieuses.

J'avoue avec sincerité que c'est sur sa seule parole que j'avance les effets de ce mercure, n'en ayant fait aucune opération en

ma présence ; mais après en avoir vû tant d'autres si merveilleuses, j'ai lieu d'ajouter foi à tout ce qu'il me disoit, car la plûpart me paroissoient autant impossibles que celles-ci, avant qu'il me les eût fait voir. D'ailleurs j'ai vû dans les vaisseaux dont j'ai parlé, quand il voulut faire chez moi le grand œuvre ; j'ai vû, dis-je, le mercure du Soleil & de la Lune réduits en huile transparente, prenant diverses couleurs semblables à ces Pierres dont je viens de parler. A l'égard de la lame de cuivre qu'il disoit se transmuer en or étant trempée dans son mercure exuberé, une personne de distinction m'a assuré avoir vû entre les mains d'un de ses amis, une lamine moitié argent moitié or, que ce Philosophe lui avoit donnée ; & qu'en ayant fait faire les épreuves par gens du métier, on

l'avoit trouvée du meilleur or & du meilleur argent.

Je ne finirois pas, si je voulois écrire toutes les opérations qu'il me dit pouvoir faire avec son mercure, dont je suis très-persuadé que personne n'a jamais entendu parler. Ceux qui liront ce Livre conviendront, telle quantité de Philosophes qu'ils ayent lûs, qu'il n'y en a eu aucun qui ait parlé de telles choses, quoiqu'ils ayent tous réussi dans le grand œuvre. Au reste, il n'y a pas tout-à fait à s'étonner de ce qu'il m'assuroit pouvoir faire la Pierre en si peu de tems, puisque nous voyons même par les Ecrits des Anciens, que les uns ont été plus, les autres moins de tems à parfaire leur poudre; car les uns ont été trois ans, les autres deux, les autres un, & d'autres seulement neuf mois: pourquoi donc regarder comme im-

possible qu'un esprit plus subtil ait trouvé une abbréviation ? Ce n'est donc pas cela qui me surprenoit ; mais je conviens que n'ayant jamais ni lu ni entendu parler des opérations qu'il a faites en ma présence, ni de celles que j'ai rapportées, que je n'ai point vûes, & qu'il dit être autant faciles que celles dont j'ai été témoin ; je conviens, dis-je, que c'est cela qui m'étonnoit.

Je passe présentement aux Traités que j'avois faits pour ma seule satisfaction, que je me suis enfin déterminé à donner au Public, contre mon premier sentiment : ceux qui auront l'esprit développé de la matiere, en pourront tirer de grands avantages. Je commencerai par les sémences métalliques, étant la base sur laquelle doit fonder celui qui veut travailler au grand œuvre ; & il est certain que sans

cette connoissance il ne faut pas espérer d'y réussir, à moins que l'on n'ait quelqu'un qui le fasse faire; ce qui est très-rare, tous les Sçavans en cet art étant fort réservés sur ce point. Car quoique nous prenions pour l'œuvre deux matieres que la nature a déja déterminées, plus l'une que l'autre, qu'elle a menée le plus près de la perfection qu'elle a pû, nous devons travailler sur ces matieres, quoique déterminées; de la même maniere que la nature a commencé de travailler pour parvenir à les mettre au dégré où nous les recevons d'elle, afin de les pousser par notre art, en l'imitant toujours, à un plus haut dégré de perfection, après cependant les avoir rétrogradés. Il n'y a pas un Philosophe qui ne répette plusieurs fois la même chose, ou nettement ou énigmatiquement;

cependant nous voyons tous les jours nombre de personnes dont plusieurs passent pour gens éclairés, qui s'éloignent infiniment de ce principe : il y en a même quelques-uns par qui j'ai entendu soutenir avec obstination, que prenant les matieres telles que les Philosophes nous le disent, nous ne réussirons jamais ; étant, disent-ils, contre le bon sens, que nous puissions aller plus loin que la nature. Ce n'est point aussi pour ces sortes de personnes, qui quand ils ont formé un sentiment, n'en démordent jamais, s'imaginant par ce moyen soutenir le caractere de beaux esprits ; ce n'est point, dis-je, pour ces sortes de personnes que j'écris : & d'ailleurs, comme j'ai déclaré, ce n'est nullement l'envie de passer pour bel esprit, qui me fait mettre cet Ouvrage au jour.

PREMIER TRAITÉ.

Des sémences métalliques.

IL n'y a personne, pour peu éclairé qu'il soit, qui ne sçache que la véritable sémence de la chose n'est ni la graine ni le sperme, mais la matiere essentielle & constitutive d'un tel être; c'est-à-dire un certain mélange de l'élément subtil en certaines proportions précises, qui font qu'une chose est telle & qu'elle a certaines proprietés: que cette essence séminale est enveloppée d'autres élémens grossiers qui la retiennent, afin que par sa subtilité elle ne s'évapore. On n'a qu'à voir la maniere dont les Chymistes séparent l'essence des végétaux & des animaux de ces élémens grossiers, qui loin d'avoir aucune proprieté de son essence, diminuent sa

force & son action, comme l'eau commune mêlée avec le vin en diminue les propriétés, quoique le vin soit engendré d'eau, que l'essence qui est dans le sep de la vigne a digérée & échangée en sa nature. On n'ignore point aussi que l'essence séminale n'est pas seulement dans la graine du végétal ni dans le sperme de l'animal, mais dans toutes les parties de l'arbre, & dans tous les membres & particulierement dans le sang de chaque animal ; quoique dans le sperme & dans la graine l'essence soit plus épurée des élémens grossiers, ni quoique tout le sperme ni toute la graine ne soient pas sémence, mais seulement la moindre partie d'iceux. Et enfin il n'y a point de doute que dans les animaux morts & dans les plantes séches il y a cette sémence séminale, puisqu'on la tire & on la

grande quantité (ce qui fait la diversité des corps métalliques) il n'y a pas de doute que l'essence séminale de l'or ou de l'argent étant extraite du corps grossier qui la contient par l'art du Philosophe, ne puisse en peu de tems transmuer en sa propre nature aurifique ou argentifique, l'argent-vif & tous les corps qui sont formés d'argent-vif; n'y ayant que cette seule humidité que la semence de l'or & de l'argent puisse transmuer, parce qu'elle est la seule qui soit en puissance prochaine or & argent, l'or & l'argent n'étant qu'un argent-vif très-pur, cuit & digéré par la nature dans les cavernes minérales, par une lente chaleur du centre causée par le mouvement des astres & par un très long-tems.

Mais parce que peu de gens connoissent la nature interne des

des métaux,& qu'encore un plus grand nombre ignore la nature des sémences, ils ne s'imaginent pas que ces sémences ayent la puissance de transmuer en sa propre essence le mercure universel de la terre, ou même des autres élémens : ces choses leur paroissent surnaturelles & impossibles.

Ce qui est de très-certain, c'est que la transmutation en or ou en argent que les sémences de l'un de ces deux métaux font de l'argent-vif, est encore plus facile à être faite, que celle que les sémences des végétaux font de l'humidité générale de la terre qui se change en un nombre presqu'infini de différentes plantes, qui ont tant de fibres & d'organes divers, & tant de parties dissemblables, de tronc, de feuilles, de fleurs, de fruits & de graines ; cette transmutation, dis-je,

est plus facile, d'autant que toutes les parties des métaux sont toutes semblables, & que pour changer le vif-argent en vrai argent par la semence de l'argent, il n'est pas plus difficile que d'épaissir le lait en fromage par la presure, qui est un lait plus digéré. Il n'y a pas aussi plus de difficulté à le changer en or par la sémence de l'or, laquelle ayant en soi la teinture aurifique, elle fait que par un feu un peu plus long, le vif-argent, quoique blanc à l'extérieur, mais qui est rouge au-dedans, comme il est assez visible en le précipitant, pousse au-dehors sa teinture, & qu'étant de sa nature presqu'aussi pesant que l'or, par sa restriction & coagulation au feu devient même plus pesant & plus brillant que l'or commun.

Mais, comme j'ai dit, ces choses surpassant l'esprit de la plû-

part de ceux qui ne font que des réfléxions superficielles, & qui n'ayant aucune connoissance de cette partie de la Philosophie, & voulant se faire passer pour d'habiles gens, s'attachent à former des argumens contre une science dont ils ignorent les principes & encore plus la pratique; un de leurs plus forts argumens contre la doctrine des sémences multiplicatives des métaux, est que les métaux étant froids, ne peuvent faire agir ni mettre au-dehors une semence qui ne peut produire sans être excitée par une chaleur naturelle qu'ils disent qu'ils n'ont point; & que quand même ils l'auroient dans l'état où ils se trouvent dans les mines, elle seroit détruite par la fusion que l'on fait de tous les métaux aussi-tôt qu'ils sont tirés de leur lieu minéral, pour leur ôter & les purger de leur terréïsté grof-

sière. Il est aisé de réfuter cet argument qui tombe de lui-même : car si l'essence & par conséquent la sémence étoit détruite, il faudroit nécessairement que l'or eût changé de nature dans le feu, ce qui est très-faux, puisqu'au contraire on sçait bien qu'il se purifie dans les flammes, & en devient plus parfait : ce qui arrive à cause de la parfaite union de ses parties, que le feu ni aucun élement commun ne peut séparer ni disjoindre : donc il conserve sa quintessence qui est sa sémence, qui est encore plus parfaite & plus fixe que le corps qui la contient. Et nous verrons dans le chapitre suivant qui traite de l'extraction de l'essence des végétaux, que quoique pour l'extraire on les fasse pourrir, cependant la quintessence ne pourrit pas & ne s'altere point ; & qu'ils ne laissent pas

que de donner par la distillation cette essence d'une odeur surprenante, & une eau très-odoriférante, qui n'est qu'un flegme teint d'un peu de cette essence: à plus forte raison la quintessence séminale de l'or peut-elle encore moins souffrir que son corps qui résiste aux flammes; & il est certain que cette essence aurifique doit être & est en effet plus inaltérable que tout ce qu'il y a sur la terre, quoiqu'elle soit plus fusible que la cire, & plus subtile que les rayons du Soleil dont elle est en partie composée, ce qui paroîtra étonnant aux ignorans.

Ils font encore une autre objection aussi foible que la précédente, qu'ils fondent sur la dureté & incorruptibilité du corps. Ils disent que quand même l'or auroit une sémence en soi, elle seroit morte & sans vertu; étant

si étroitement unie & liée dans ce corps, que nous avouons nous-même être impassible au feu qui est l'élément le plus fort & le plus puissant de tous. Je n'ai pas crû devoir m'étendre & faire un long discours pour répondre à cette objection : on trouvera la réponse dans ce même chapitre de l'extraction de l'essence des végétaux, où je dis que tous les corps des graines & autres sémences sont censées mortes, jusqu'à ce qu'elles soient ramollies dans une liqueur & humidité convenable. Rien n'est plus dur qu'une féve, qu'un noyau de pêche, qu'un pignon, & autres semblables ; & rien ne paroît plus mort & moins capable de produire une tige ou un arbre : si l'expérience ne nous le montroit, leur végétation nous paroîtroit impossible : cependant avec quelle facilité & en

combien peu de tems les parties de ces choses, toutes dures qu'elles sont, se dilatent, s'ouvrent-elles, & font-elles paroître leur germe. Il en est de même de l'or. Il est vrai que le feu ne lui nuit pas, & qu'il ne l'altere & ne la corrompt en aucune maniere : cependant ce que le feu ne fait pas, une humidité tiéde & de sa nature le peut faire & le fait en effet ; tout le monde sçait que le vif-argent est de sa nature, & personne n'ignore qu'en frottant l'or avec le vif-argent, il le rompt & divise ses parties : il peut aussi étant préparé, le ramollir de maniere qu'il peut le résoudre en liqueur mercurielle semblable à à lui, & donner lieu à l'Artiste d'en séparer l'essence séminale : Il est vrai que ce n'est pas l'ouvrage d'une heure ni d'un jour, mais cela mérite bien que l'on se donne un peu de patience : ce

qui est de certain, c'est que plusieurs l'ont fait, & que quelques-uns le font encore.

Ils ajoûtent que quand même on auroit l'essence, elle ne végéteroit pas, de même que les essences des plantes extraites par la Chymie, étant répandues sur la terre, ne produisent pas des plantes & des arbres. Je répons ce que je prouve dans le Traité suivant de la maniere d'extraire les sémences de tous les corps; que ces essences avec certaines circonstances peuvent végéter, & qu'il y a une maniere de produire les plantes *sans graines*: mais quand cela seroit impossible dans le genre végétal, la chose n'est pas la même dans le genre minéral.

Il ne s'agit pas ici de former un tronc qui produise branches, feuilles, fleurs & fruits, & qui contienne des graines; il ne s'agit

git que d'avoir la substance très-fixe de l'or, qui soit très-fusible, très-subtile & très-pénétrante, qui s'insinuant & se répandant dans la substance de l'argent-vif courant, ou dans celui qui est contenu dans les métaux, l'arrête & le fixe ; & je l'ai déja dit, c'est de faire sur l'argent-vif ce que la presure fait sur le lait, & il n'est pas plus difficile à un Philosophe hermétique de fixer le vif-argent, qu'à une simple bergere de coaguler le lait pour en faire du fromage.

Toute la difficulté consiste seulement à sçavoir tirer cette quintessence, qui est la presure de l'argent-vif, ce qui est autant facile au vrai Philosophe, qu'à la bergere de tirer le beure jaune du lait blanc, ou de coaguler ce lait en diverses sortes de fromages.

Si la nature ne donnoit pas à

la bergere le lait, elle ne pourroit faire ni beure ni fromage ; de même, si la nature ne nous donnoit pas cette liqueur admirable qu'on nomme *argent-vif*, le Philosophe ne pourroit pas faire de l'or, & sans cette liqueur divine il ne pourroit pas aussi faire la présure. La bergere trouve la présure dans le boyau du veau, laquelle presure n'est que du lait qui a eu une seconde digestion. La presure du vif-argent n'est que l'or digéré par le Philosophe à un plus haut dégré de digestion & de pureté, lequel or a été auparavant argent-vif qui a eu la premiere digestion de l'or, comme le lait n'est que le suc des herbes qui ont eu la premiere digestion dans le ventre de la vache & dans ses mammelles.

L'or est donc un vif-argent digéré par la nature ; digérez-le encore par art, & vous aurez la

présure de l'argent-vif : mais, comme dit Geber & d'autres Philosophes, ce n'est pas un ouvrage pour les têtes dures ni pour les ignorans : & c'est même un grand bien que cela paroisse si difficile, car si tout le monde le pouvoit comprendre & y réussir, tout deviendroit dans la confusion, les ordres de la nature étant tous dérangés.

On peut encore objecter que les métaux ne se produisent pas par des sémences, & que par conséquent ils n'ont pas une sémence multiplicative ; & que quand même on accorderoit que les métaux ont en eux leur quintessence, & que cette substance pût être appellée *essence séminale* ; néanmoins cette essence ne pourroit pas être multiplicative, puisque la nature ne multiplie point & ne produit pas des métaux par des sémences, ainsi

qu'elle fait dans les régnes végétal & animal: de sorte que les Chymistes prétendroient faire plus que la nature, puisqu'ils voudroient rendre multiplicative l'essence séminale de l'or & de l'argent. Cette objection paroîtra très-forte à ceux qui ignorent la nature des choses minérales, & à ceux qui ne font point de réflexion que les sémences des trois régnes sont tout-à-fait différentes: que le régne végétal se multiplie par des graines dont la là plûpart des corps est terrestre, & souvent enveloppés d'un noyau très-dur; que dans le régne animal les sémences sont en formes aqueuses & liquides, que nous nommons ordinairement *sperme*. Or les sémences métalliques sont très-différentes des deux autres; & comme les métaux & autres corps qui ont quelques rapports aux corps

métalliques, se produisent dans les entrailles de la terre, cela est peu familier, n'étant pas à la portée de la vue : ce qui fait que peu de personnes n'ont eu ni la curiosité d'examiner & de connoître comme les sémences se forment, ni encore moins de sçavoir si ces sémences ont une vertu végétative & multiplicative. Je crois donc que je ferai plaisir aux curieux de cet Art de leur en dire quelque chose, d'autant plus que l'intention de ce Livre qui traite de toutes les essences séminales & de leur extraction, le requiert.

Pour entendre bien cette matiere, il faut premierement sçavoir que ce qu'on appelle *influences des astres* ne sont que des vapeurs extrémement subtiles & raréfiées, qui émanent du Soleil & de la Lune, & des autres globes célestes qui se répandent sur la

surface de la terre, après toutefois en avoir été tirées auparavant, mais grossieres, mêlées avec l'esprit universel qui est l'ame du monde & le premier agent de la nature. L'air qui nous environne est rempli de ces influences animées de cette ame universelle qui les meut, & les fait pénétrer avec elles jusque dans le plus profond de la terre. Les vapeurs aëriennes & célestes par leurs mouvemens continuels & naturels, élevent d'autres vapeurs humides & salines du sein de la même terre, avec lesquelles se mêlant & circulant ensemble dans les fibres & pores de ce grand globe, elles s'épaississent peu à peu, & se corporifient en forme d'une matiere gluante & grasse, qui est un des principes prochain & immédiat des corps métalliques.

Je pourrois faire voir que cette

même ſubſtance en circulant, laiſſe dans tous les endroits de ces fibres & pores quelques parcelles de ſoi-mêmes, quoiqu'en diverſes proportions, élémentaires, & que c'eſt le principe de la génération & de l'accroiſſement des plantes ; & même des animaux : mais ce n'eſt pas ici le lieu d'en parler, c'eſt pourquoi je continuerai ce qui regarde ſeulement la génération des métaux.

Cette ſubſtance graſſe dont nous venons de parler, n'eſt donc autre choſe qu'un compoſé des influences céleſtes qui ſe ſont corporifiées avec une portion déterminée des élémens les plus ſubtils, qui étant digérés & cuits par la chaleur centrale excitée par le mouvement continuel des autres globes, qui ſe joint auſſi à ce corps, fait qu'il excéde en chaleur. Or quand

cette graisse est desséchée par la longue digestion dans la miniere, c'est-à-dire l'endroit qu'elle a trouvé disposé à former des métaux, nous l'appellons *soufre minéral*, qui est de diverses sortes, c'est-à-dire plus ou moins pur, grossier ou subtile, inflammable ou fixe, & de diverses couleurs; & comme cette substance sulfureuse est composée dans son origine de particules très-subtiles, parfaitement unies & mêlées ensemble, il en résulte qu'elles ne peuvent pas être facilement séparées par un médiocre artifice; car dans cet état le feu venant à l'enflamer, détruit entierement la nature du composé.

Voilà un des principes prochains qui concourent à la génération des métaux, & ce qu'on nomme *soufre*.

Le second principe encore plus prochain, est cette substan-

ce aqueuse qu'on nomme *argent-vif*, qui se produit en partie de ce premier soufre & de ces premieres influences célestes dont nous venons de parler ; qui circulant sans cesse & se sublimant continuellement sur ce soufre dans un lieu humide, attirant à soi le plus qu'elles peuvent de parties salines, s'épaississent dans la suite, & forment cette liqueur admirable & unique dans son espece, qu'on nomme *mercure* ou *vif-argent*, qui coule sans mouiller.

La raison de sa liquidité vient de l'eau qui la compose ; & ce qui fait que cette liqueur ne mouille pas les mains ni autres choses, c'est que les parties séches & salines sont en proportion si égales avec les humides, & si parfaitement mêlées ensemble, que l'un n'abonde pas plus que l'autre, & l'une ne quitte

point l'autre: & comme la séchereſſe ne ſurmonte pas l'humidité, elle ne l'empêche pas de couler.

L'argent-vif eſt donc formé d'une humidité très-ſubtile, réduite en forme d'air rempli & imprégné des influences céleſtes mêlées en égale proportion avec le ſel le plus ſubtil de l'air & de la terre, & une ſuffiſante quantité de vapeurs du premier ſoufre qui lui donne intérieurement la teinture rouge, qui paroît lorſqu'on le précipite & le calcine au feu; lequel feu ne peut en aucune maniere altérer ſa ſubſtance, qui eſt la ſeule avec l'or qui ſoit incombuſtible: car quoiqu'elle s'enfuie du feu, on la peut aiſément raſſembler, & on n'y trouve aucune altération.

Or il eſt à remarquer que ſi dans les mines où ſe produit le vif-argent, il y a une foible cha-

leur & peu de ce ſoufre minéral dont on vient de parler, le vif-argent reſte dans ſa nature coulante: mais ſi au contraire il ſe rencontre dans ces mines une abondante quantité de ce ſoufre, pour lors il ſe mêle intimement avec lui, & lui ſervant de préſure, ils ſe congélent enſemble, & forment ce qu'on appelle *métal*, qui eſt différent ſelon la quantité de ce ſoufre qui ſe mêle avec lui, & ſelon que ce ſoufre eſt plus ou moins digéré; comme on peut voir dans Geber qui en parle aſſez clairement, de même qu'en d'autres plus modernes Philoſophes qui ont traité des choſes minérales. Mais la preuve la plus certaine eſt que tous les métaux peuvent ſe réduire en argent-vif, en ſéparant d'eux ce ſoufre qui les retient & les empêche de couler; ce qui s'expérimente tous les jours ſur le

plomb & sur le régule d'antimoine, avec de simples sels ressuscitatifs & sans addition d'autre vif-argent, quoiqu'avec l'addition du vif-argent on le puisse faire encore plus facilement.

Mais il ne faut pas croire que cette production ou changement du vif-argent en métal ou en autre minéral, se fasse en un instant; il faut bien des années & souvent bien des siécles : cela ne dépend, comme j'ai dit, que de la quantité de ce soufre, & suivant qu'il est plus ou moins excité par la chaleur interne; car se trouvant puissamment échauffé par cette chaleur, il se meut aussi-bien que le vif-argent, & on voit sensiblement dans les minieres que ces deux substances, c'est-à-dire le soufre & le mercure, s'élevent & voltigent en forme de vapeurs, qui s'épaississant ensuite par l'étroite liaison

qu'ils ont fait ensemble, retombent dans la même terre d'où ils sont sortis; qu'ils s'y cuisent, & deviennent comme une maniere de pâtegrasse : ce qui est causé par la chaleur interne du soufre, qui se mêlant avec le vif-argent, le coagule. On trouve aussi dans la même miniere & dans la même terre divers métaux & minéraux, marcassites, pierres & soufres les uns auprès des autres, de même que l'on voit sur la terre tant de différentes herbes, & même de qualités contraires, être entre-mêlées indistinctement: & parmi ces mêmes métaux il y en a souvent qui ne sont pas mûrs, ce qui donne bien de la peine aux minéralistes, qui sont obligés de séparer avec un long travail, ce qui n'est point encore en état d'avec ce qui y est, comme aussi un métal d'avec un autre.

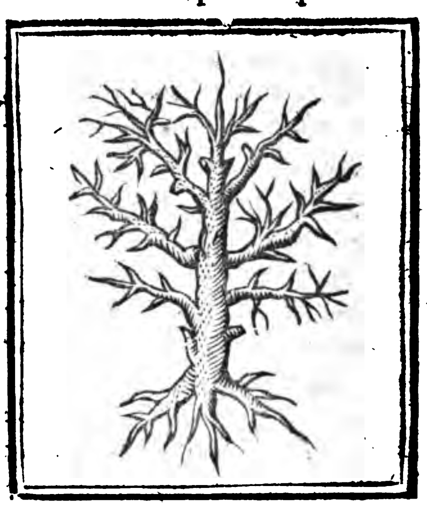
On ne peut donc pas disconvenir que ces métaux, dans le tems qu'ils se cuisent & qu'ils ne sont pas durcis, sont vifs, & qu'ils vivent au moins par une ame végétable : car qu'est-ce que vivre & végéter, sinon jouir d'un mouvement interne, croître par l'addition d'autres parties qu'on assimilie à sa nature, & acquérir une perfection qu'on n'avoit pas auparavant, & à laquelle la nature a prédestiné un tel sujet ? Or les métaux, lorsque l'esprit minéral est encore en mouvement, jouissent de cette vie, croissent, végettent & meurissent ; & quoiqu'ils ne végettent pas absolument comme les plantes, il ne s'ensuit pas pour cela qu'ils ne végettent point : car ni toutes les plantes ne végettent pas de même, ni tous les animaux ne jouissent pas de la même vie : par exemple le corail

& tous les autres coralloïdes ne vivent pas tout-à-fait comme les autres végétaux, ni les huîtres ne naissent & ne vivent pas comme les autres animaux; les hommes & les bêtes vivent & croissent différemment des plantes, aussi les métaux & minéraux vivent & croissent différemment.

Mais parce que les gens peu instruits ne jugent que par les sens, il leur faut faire voir sensiblement que les métaux végetent d'une maniere assez semblable aux arbres.

Je dis donc, & c'est une chose très connue non seulement aux minéralistes, mais encore à tous les autres ouvriers qu'on emploie aux mines, que la plûpart des minieres des métaux ressemblent à un arbre qui seroit entierement couvert de terre; qu'il a de grosses racines, un tronc proportionné aux racines;

que ce tronc est environné de branches de tous côtés comme un véritable arbre, à peu près de la maniere ci-après représentée.



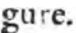
On sçait aussi que le bonheur ou l'habileté des minéralistes consiste à pouvoir trouver le tronc de cet arbre, qui est incomparablement plus abondant & plus riche que les branches, qui se répandent souvent fort loin de ce

tronc; & que comme entre une branche & l'autre il y a quelquefois une grande diſtance dans laquelle il n'y a point de métal, ou ſeulement une petite quantité, comme ce qu'une eſpece de feuille de la branche auroit pû former; il faut que les habiles mineraliſtes ſuivent autant qu'ils le peuvent, la branche, ſans s'écarter, & ne pas ſe rebuter pour un petit interval qui leur paroîtra moins fourni. Il eſt vrai qu'il ſe rencontre aſſez ordinairement des obſtacles invincibles qui ne permettent pas de paſſer outre, comme des rochers très-gros & très-durs, & d'autres fois des eaux ſi abondantes, qu'elles obligent d'abandonner le travail.

Mais ce qui eſt de plus curieux, c'eſt qu'on trouve ſouvent dans ces cavernes minérales des végétations de pluſieurs

métaux, & particulierement d'or & d'argent, qui ont cru en forme de corail : on en voit quelques-unes dans les cabinets des Curieux, & on en verroit encore un plus grand nombre, si la grossiereté brutale des ouvriers qui travaillent aux mines, étoit capable d'y faire plus d'attention, & qu'ils ne les gâtassent, en les brisant avec leurs outils.

Le Pere Kirker Jésuite à Rome, avoit dans son cabinet une pierre de mine d'argent mêlée d'or, dans laquelle ces deux métaux avoient végété de la maniere qu'il paroît dans cette Fi-


gure.



partie en filamens d'argent, partie en filamens d'or, & d'autres mêlés des deux.

On a vû & on voit encore assez souvent en plusieurs lieux, des branches d'or végéter hors de la terre; & j'ai lu dans une relation de l'Empire du Mogol, je crois dans Tavernier, que le Roi d'Ethiopie avoit envoyé à ce Prince un arbrisseau d'or de la hauteur d'un pied, que la nature avoit produit très-pur & très-resplendissant.

Il est du-moins certain que dans les minieres de Hongrie, on trouve nombre de ces végétations, suivant ce que les Préposés à ces mines disent avoir observé: je rapporterai en peu de mots ce qu'ils en ont dit, entr'autres du Pere Kirker, qui l'a inseré dans son Monde soûterrain.

L'on trouve souvent, dit-il,

de ces végétations en forme d'arbrisseaux, de cuivre très-pur, comme sur la terre on trouve des herbes & des fleurs.

Et le Préfet des mines de Skréminits: près d'Heringrand en Hongrie, répond à la demande de ces végétations, que quelquefois on trouve des pierres & des cristaux environnés de filets d'argent très-déliés: il se rencontre aussi d'autres excressences métalliques, mais le plus souvent étant mises à un feu fort violent, elles sont volatiles & s'en vont en fumée; ce qui fait voir que la matiere n'est pas encore cuite: mais cela ne laisse pas aussi que de faire connoître que la substance métallique, pendant qu'elle est encore molle, peut végéter par l'action de l'esprit minéral interne, que l'on peut plus proprement appeller *esprit mercuriel.*

Un autre Préfet de Skrémi-nits écrit la même chose: Dans les mines d'argent, dit-il, on trouve souvent des végétations d'argent très-pur en maniere de filets, qui sortent des pierres métallines; & quelquefois on trouve des branches d'argent pur de la grosseur d'un doigt & plus, mais assez ordinairement de couleur noirâtre & plombine, quoiqu'en les fondant elles se trouvent être d'argent très-pur.

Dans le même Traité on voit encore ce que plusieurs personnes m'ont assuré d'ailleurs, que l'on trouvoit quelquefois dans les bois & dans les vignes qui viennent au-dessus des mines d'or de Tokai, que ce précieux métal avoit végété avec les plantes, & qu'il se rencontre souvent des filamens d'or dans les seps de vignes & dans les autres plantes.

Nous avons dans une des Relations qui nous ont été données par plusieurs Préfets des mines du Pérou, que deux des plus fameuses minieres de ce Pays avoient été trouvées par un semblable hazard. Elle dit qu'un Indien nommé *Cualpa* voulant arracher un petit arbrisseau, pour lui servir de canne & s'aider à monter plus aisément une colline, s'apperçut que les racines de cet arbrisseau étoient toutes d'or, lequel avoit végété avec l'arbre ; & remarqua que tout autour de cet arbre, l'or paroissoit à fleur de terre en forme d'herbes, en assez grande quantité : il découvrit la terre, & en trouva beaucoup plus. Il en fit son profit pour quelque tems, sans en rien dire : mais comme on s'apperçut qu'il augmentoit de jour en jour sa dépense, qu'il devenoit plus déli-

eat sur sa table, plus magnifique dans ses habits, & plus somptueux dans ses équipages ; les Espagnols qui étoient pour lors maîtres de ce Pays, & qui examinoient de près les Indiens, prévenus qu'ils étoient que le Pays étoit abondant en or, en ayant trouvé une si grande quantité quand ils s'emparerent du Méxique, du tems que Montezuma y régnoit, sous la conduite de Fernand Certez ; ayant trouvé, dis-je, de l'or employé en des choses les plus communes, ils soupçonnerent que ce Cualpa avoit trouvé quelque mine : desorte que quelque précaution qu'il prît pour se cacher, sa grosse dépense à laquelle le peu de bien qu'on lui sçavoit n'étoit pas capable de fournir à beaucoup près, le découvrit ; on le suivit, & on s'empara de cette mine, qui s'est trouvée

& se trouve encore très-abondante.

Un chasseur suivant sa proie avec action au haut d'une montagne fort escarpée & qui n'étoit point pratiquée, où l'ardeur de la chasse l'avoit entraîné, eut les yeux frappés d'une lueur causée par les rayons du Soleil qui donnoient dans un endroit de cette montagne : il s'approcha de l'endroit pour sçavoir ce que c'étoit, il vit quelque chose de fort resplendissant, & enfin il s'apperçut qu'une maniere de buisson d'argent avoit soulevé la pierre qui étoit sur la coupe de la montagne, de la même maniere que l'herbe forte souleve la terre lorsqu'elle en veut sortir. Il en fit aussi son profit, mais les grandes richesses découvrirent celui-ci comme le premier : on lui ôta non seulement la mine, mais encore quasi

si tout ce qu'il possedoit.

Et sans aller chercher dans des Pays si éloignés, je rapporterai une chose qui m'est arrivée à moi-même. Comme je faisois travailler chez moi il y a 14 ou 15 ans, une Eguiere d'argent par un habile Compagnon Orfévre, afin qu'étant sous mes yeux, elle fût faite avec plus d'attention, mon dessein étant d'en faire présent à une grande Dame : ayant dans le même tems les massons pour quelques augmentations que je faisois faire dans ma maison, lesquels étoient conduits par un Architecte de cette Ville de Paris, qui a fait quelques ouvrages publics d'assez bon goût, & qui est mort depuis quelques années. Cet Architecte étant venu un jour à son ordinaire voir ses ouvriers, demanda à me parler en particulier : je le fis entrer dans mon cabinet ; il tira un papier

tortillé de sa poche, & me pria de l'ouvrir pour voir ce qu'il contenoit. Je le pris, & le trouvai beaucoup plus pesant que je ne m'y étois attendu: l'ayant ouvert, j'y trouvai une terre verdâtre, semblable quasi en tout à ces sables dont se servent les fondeurs. Je lui demandai ce que c'étoit que cela: il me répondit qu'il n'en savoit rien, mais que faisant actuellement fouiller dans un endroit où il alloit bâtir une maison, il avoit trouvé beaucoup de cette terre; qu'un Particulier qui s'étoit trouvé là par hazard, en avoit pris avec sa permission, & que s'étant enquis de ce Particulier ce qu'il en vouloit faire, il luy avoit répondu naturellement qu'il vouloit la mettre dans un creuset, pour voir ce quelle deviendroit, parce que cette terre lui paroissoit n'être pas une terre à l'ordinaire; que

quoique cet homme lui eût promis de lui en dire des nouvelles, il n'en avoit pas entendu parler depuis; que s'étant souvenu que j'avois chez moi un Compagnon Orphévre, il m'apportoit de cette terre pour la faire examiner par cet homme. Je la donnai en effet au Compagnon, qui la mit dans un creuset sur un petit fourneau: il y en avoit environ ce que pourroit contenir une boëte de montre de femme, comme on les fait aujourd'huy; il en tira un lingot d'argent gros comme un petite noisette, que l'on rendit le lendemain à cet Architecte. Je lui conseillai d'en faire tirer le plus qu'il pourroit, ou bien d'en donner avis au Roy, qu'il en auroit une bonne récompense. Je ne sçai ce qu'il fit; mais quand je luy en demandai des nouvelles quelque temps après, il me dit qu'il avoit fait

combler cet endroit, ne s'étant pas trouvé propre à faire la cave qu'il avoit projetté d'y faire, & qu'il n'avoit pas voulu s'embarrasser de tout cela.

Je serois trop long si je voulois rapporter une infinité de pareilles histoires, dont la plûpart étant connues aux Curieux, ne feroient que les ennuyer. Je dirai donc en un mot qu'il n'est pas plus difficile à comprendre que l'esprit éthérée qui forme & mûrit la substance encore molle du métal, la fasse végeter, comme le corail & autres plantes qui se durcissent & se pétrifient dans la suite : c'est le même esprit qui les meut & les anime ; & quand il ne peut plus se mouvoir, il reste enchaîné & comme étouffé sous le poids de la matiere grossiere qui l'enveloppe & l'empêche de se mouvoir & d'agir.

Mais ce n'est pas assez d'avoir

fait voir que cet esprit minéral qui est dans l'essence métallique, est végétatif: il faut encore montrer qu'il est multiplicatif, comme toutes les autres essences séminales. Je pourrois en apporter plusieurs autres preuves que celles que j'en vais donner ; mais je me contenterai de celles qui suivent, comme les plus sensibles.

Nos Modernes ont reconnu véritable ce que Pline a dit il y a environ dix-sept cens ans, & Strabon depuis, de la petite Isle de l'Elbe, sur les côtes de la Toscane. Ils disent tous deux que la terre minérale de laquelle on a tiré le fer, étant remise dans la mine ou exposée en monceaux à l'air, reproduit de nouveau du fer aussi bon que le premier, & en aussi grande abondance. Cisalpinus confirme élegamment cette vérité, qui est connue de tous les Curieux & de tous les gens du

Pays. L'Isle de l'Elbe, dit-il, est illustre par les mines d'une abondance incroyable de fer qu'on tire encore de notre tems. La cause d'une si grande abondance, continue-t-il, vient de ce que la terre que l'on tire de la mine après en avoir séparé le fer, reproduit avec le tems encore de nouveau fer. Or cela ne peut arriver que par la vertu de la sémence minérale dont cette terre est remplie, qui convertit les vapeurs qui descendent de l'air & la pluie même en sa nature, de même que font les plantes & les arbres.

Agricola prouve tout ce que je viens de dire par un autre exemple semblable de son Pays. Il nous dit que près du Château de Jaga on tire le fer dans certaines Prairies, creusant la terre à la profondeur de six pieds; & de ces mêmes fosses qu'on rem-

plit de la même terre, on en tire dix ans après de nouveau fer, de la même maniere qu'on le fait dans l'Isle d'Elbe.

Plusieurs personnes habitans du Pays m'ont assuré que la pareille chose arrive en plusieurs lieux de Normandie, comme Evreux, Laval, & autres endroits dont j'ai oublié les noms; mais les gens qui m'en parloient étoient fort instruits: & même quand ils furent retournés chez eux, ils m'envoyerent quelques petits sacs de diverses minieres de fer, d'une desquelles entr'autres le fer étoit aussi mol & pliant que le plomb: de maniere qu'en le fondant lorsqu'on l'avoit tiré de la miniere, on étoit obligé d'y infuser cetains ingrédiens pour le durcir, afin qu'il pût servir aux usages ausquels on employe le fer. Ce qui, je crois, est la véritable cause que le fer est si cas-

sant, au contraire de celui de l'Isle de l'Elbe, dont j'ai vû des morceaux, & de quelques autres mines d'Espagne qui est naturellement dur, mais qu'on peut plier & replier plusieurs fois sans qu'il se casse : ce que je dis afin que l'on voye que tout le fer, quoique vrai fer, n'est pas précisément au même dégré. Les mêmes différences se trouvent dans les autres métaux, dans lesquels je comprens l'or & l'argent, dont les couleurs sont plus ou moins parfaites, plus ou moins doux, plus aisés ou plus difficiles à fondre, quoique l'essence au fond soit la même; & ne different qu'en certains accidens.

Mais pour ne pas quitter notre discours de la production des métaux, dont plusieurs avant moi ont traité, on peut voir entr'autres Fallopius, qui rapporte plusieurs exemples des mines qui

reproduisent le fer. Mais je ne puis obmettre ce que dit le sçavant Gerardus, qu'aux mines de fer près d'Amberg en Allemagne, on répand dans la terre de laquelle on a auparavant tiré le fer, des cassures & limures de ce métal, après quoi on amasse cette terre en gros monceaux, ensuite on la laisse exposée aux rayons du Soleil & aux pluies pendant douze ou quinze ans sans y toucher davantage; & à la fin de ce tems on en tire une très-grande quantité de fer, ce qu'on réitere plusieurs fois. Mais ce fer ainsi reproduit est d'une si grande dureté, qu'il ne peut être employé qu'à faire des plaques pour les cheminées, ou pour faire des fourneaux: on en peut faire aussi des canons & des boulets.

Il n'y a point de doute que cette multiplication si abondan-

re de fer provient de ce que le vieux fer qu'on met dans la terre se pourrit & se mêle avec le ferment séminal de la même miniere étant délayé par les pluies; de sorte que l'essence séminale du vieux fer étant dissoute & déliée des liens qui la tenoient enfermée, agit à peu près de même que les autres sémences, attirant à soi comme un aimant, & changeant en sa propre nature l'air, l'eau & le sel de la terre, qui se convertissent en fer par la suite des tems.

Le très-sçavant & curieux M. Boyle confirme tout ce que je viens de dire par plusieurs expériences que l'on voit communément en Angleterre son pays, où les mines d'étain sont abondantes, & où il y en a quantité. Tous les minéralistes que j'ai interrogés, dit-il, sur la maniere dont ils ouvroient les mines,

comment ils en tiroient l'étain, de quelle sorte ils le purifioient, & ce qu'ils faisoient quand la mine ne rendoit plus guéres, ou qu'ils n'en pouvoient plus rien tirer; ils m'ont tous assuré qu'après avoir tiré entierement la mine, si l'on exposoit la terre qui en étoit sortie, à l'air pendant quinze ou vingt ans, on en tiroit encore une grande quantité d'étain, & avec beaucoup de profit. On peut lire le petit Livre que ce sçavant homme a donné au Public, de la régénération des métaux dans leur* propre terre exposée à l'air, on y verra des expériences certaines de cette reproduction; & parlant du plomb, voilà ce qu'il en dit. J'ai demandé à un ami qui avoit obtenu du Roi le privilége de travailler aux mines de plomb, plusieurs choses concernant ces mines: il me disoit entr'autres,

qu'après avoir tiré la premiere fois tout le plomb que contenoient les terres qui avoient été tirées de la mine, la même terre étant assemblée en monceau & exposée à l'air, au bout d'un certain temps elle reproduisoit de nouveau plomb en abondance & avec beaucoup de profit. Et il marque dans le même Livre que généralement tous les Minéralistes assurent que cette reproduction des métaux est plus sensible, plus prompte & plus abondante dans le plomb que dans aucun des autres métaux. Mais une chose assez remarquable, que le même M. Boyle avec sa sincerité ordinaire rapporte, est que cette reproduction de plomb étoit particuliere à de certaines mines, que cela n'arrivoit pas à toutes, suivant les expériences qu'on en avoit plusieurs fois faites ; ce que je croi qu'on peut attribuer

à ce que le ferment séminal peut être plus ou moins abondant en une miniere qu'en une autre ; ou bien que par l'ancienneté de la la mine, il soit ou trop concentré, ou trop cuit, ou bien que cette essence se soit évanouie, ou pour mieux dire évaporée : car nous voyons que la plûpart des graines ne végettent point, si elles ont été trop long-tems gardées ou exposées à l'air, & qu'au contraire elles pourissent dans la terre ayant été sémées. Il est aussi à observer que la nature n'est pas partout la même, tant à l'égard des principes multiplicatifs, que des lieux & des circonstances qui doivent contribuer à cette multiplication. Il est vrai qu'elle doit agir également partout, quand elle trouve les mêmes dispositions ; mais comme ces dispositions ne se trouvent pas toujours, il n'est pas éton-

nant qu'elle fasse dans un lieu ce qu'elle ne fait pas dans l'autre.

Le même Boyle rapporte plusieurs choses semblables sur la végétation de l'or & de l'argent, & soutient que ces mêmes métaux renaissent & se reproduisent comme les autres dans la terre d'où on en a tiré, pourvû que cette terre demeure exposée aux influences, & encore mieux quand elle a été remise dans les mêmes fosses où on l'avoit puisée. Il rapporte encore les paroles du sçavant Gembardus ; qui dit qu'à Cerba, ville de la Westphalie soumise au Comté d'Insburg Waldek, qu'après avoir tiré tout ce que l'on peut d'or des mines, on assemble les terres de ces mines que l'on laisse exposées à l'air, & que tous les quatre ans on travaille un de ces monceaux, dont on tire une bonne quantité d'or, & avec beau-

coup de profit, la nature réparant ainsi le dommage que l'on a fait à ses ouvrages.

Le Docteur Edouard Broyain dit les mêmes choses d'une miniere d'un certain endroit pas fort éloigné de Kaminiek ville forte & considérable en Hongrie. Il parle encore d'autres minieres d'autres endroits, & voilà ses paroles. J'ai donné ailleurs plusieurs exemples certains de ces végétations, & principalement de l'argent, en forme d'arbrisseaux & d'herbes; & un ami fort curieux, qui a beaucoup voyagé & visité les minieres les plus fameuses de Potosi, tant d'or que d'argent, dit dans son Traité que le meilleur argent que l'on apporte de cette Province, est celui que l'on trouve dans la montagne d'Aranzoste, & que l'on luy a assuré que ces mines avoient été autrefois pui-

sées & abandonnées, & remplies de la terre qu'on en avoit tirée, lesquelles donnent à présent l'argent au plus haut titre, que l'on remarque y avoir été reproduit nouvellement, & depuis un certain nombre d'années.

C'est ce que le même Boyle dont j'ai parlé n'aguéres, dit dans son Traité des qualités occultes de l'air, & où il remarque avec beaucoup de discernement que quelques-unes de ces terres n'avoient pas été exposées à l'air, mais enfermées dans leurs leurs grottes minérales. Et il ajoûte ces paroles: ces observations & ces remarques me font douter si l'on doit attribuer cette régénération des métaux au contacte ou à l'action simple de l'air, ou plutôt à une semence ou ferment métallique qui est renfermé dans cette même terre minérale qui fait cette reproduction. Mais

Mais ce grand homme qui sembloit incertain du parti qu'il devoit tenir, ne laisse pas que d'avoir raison de l'un & de l'autre côté, puisqu'il est certain que la matiere aërée contenant les autres trois élemens, comme les autres élemens la contiennent, elle contribue aussi de sa part à cette reproduction, & d'autant plus, que nous avons ci-devant vû que l'origine des métaux vient, & la substance métallique se forme des vapeurs de l'air qui s'épaississent dans le sein de la terre: & comme dans cette terre minérale est répandu une vapeur séminale des métaux, il n'est point étonnant que l'essence séminale change en sa propre nature la vapeur humide de l'air, & l'eau même, ainsi que l'essence séminale de l'absinte ou de la réglisse change en un suc doux ou amer la même eau de pluie & les

mêmes vapeurs de l'air.

Ce qui peut encore prouver davantage la force de l'essence séminale qui quelquefois se trouve plus puissante & plus vigoureuse en certains lieux & en certains sujets qu'en d'autres, c'est ce que nous voyons dans le même Traité de Boyle, qu'un de ses amis curieux lui fit voir un morceau de pierre de mine d'argent, autour duquel il lui fit remarquer quelques végétations qui s'étoient faites, & que les filamens d'argent qu'il voyoit, s'étoient produits quelque tems après que cette pierre eut été en son pouvoir: ce qui semble ne pouvoir provenir d'autre cause, sinon que cette terre pierreuse étoit tellement remplie de sémence métallique, qu'elle avoit, comme un aimant, attiré l'air, & l'avoit changé imperceptiblement & peu à peu en sa nature d'argent.

Je rapparterai en forme de corollaire une chose fort connue dans l'Italie, qui, quoiqu'elle paroisse en quelque maniere différente, puisqu'elle n'est pas du genre métallique, ne laissera pas de rendre encore plus sensible & de mieux faire comprendre ce que je viens de dire.

A quatre ou cinq lieues de Rome, pas loin de Tivoli, il y a une montagne nommée *Poli*, appartenante au Duc de ce nom. Dans cette montagne il y a nombre de pierres, lesquelles quoique dénuées de terre & en apparence fort séches, au Printems lorsque la rosée & les pluies douces les humectent, produisent des champignons d'une grosseur extraordinaire, dont quelques-uns pésent jusqu'à trente livres, & même plus, lesquels sont très-délicats quand ils sont cueillis jeunes. C'est la raison pourquoi

le Duc en fait présent aux Grands de sa Cour, & en envoie à plusieurs endroits, comme étant plus sains & meilleurs que les autres. Mais ce n'est pas seulement en cela que consiste la merveille, c'est que l'on vend & les Curieux achettent de ces pierres, dont la plupart sont de forme quarrée & longues, lesquelles étant mises dans un lieu frais, & couverte de deux doigts de terre, seulement arrosées d'eau tiéde de trois ou quatre jours l'un, elles produisent d'excellens champignons: mais il faut quelquefois les laisser reposer trois ou ou quatre jours, de crainte qu'elles ne s'épuisent, comme cela est arrivé à ceux qui ont toujours continué de les arroser; & afin qu'elles reprennent une nouvelle vigueur des vapeurs de l'air, par lesquelles elles redonnent de la force à leur sémence interne

pour une nouvelle reproduction. On voit aisément que c'est une bizarrerie de la nature, qui fait que ces pierres sont si fort remplies, & pour ainsi dire pétries d'une essence séminale de champignons, qu'elles changent l'humidité de l'air & l'eau même très-facilement en la nature de ce végétal. Or ce que cette essence d'un végétal qui se produit naturellement sur toutes sortes de terres disposées en une heure ou deux, ce que, dis-je, fait l'essence qui est renfermée dans ces pierres, en deux ou trois jours; l'essence minérale le peut faire de même en plusieurs années, puisque nous avons vû que les métaux ont à leur maniere une essence séminale, végétable & multiplicative. J'avois oublié de dire que ce n'est pas seulement dans cette montagne de Poli que ces pierres à champignons se pro-

duisent, mais encore dans l'Abruze & en d'autres endroits d'Italie. Un curieux qui avoit voyagé dans ces Pays, en avoit apporté une à Paris il y a environ vingt ans, qui produisoit des champignons comme en Italie, en la gouvernant comme j'ai ci-devant dit. Plusieurs Auteurs parlent dans leurs Livres de ces pierres, entr'autres Mathiol, Cardan, Porta, Imperatus, & Kirker.

Je pourrois donner encore plusieurs autres exemples de ces reproductions, & particulierement de toutes les natures de sels fossils, entre lesquels je peux rapporter le sel qu'on tire continuellement de la montagne de Cardonne en Catalogne. Il n'y a point de doute que l'eau de la pluie & l'humidité de l'air se changent en sel, après qu'elles ont été quelque tems à fermen-

ter dans les terres où ce sel fossile se produit ; & que lorsque les pluies se répandent sur ce sel qu'elles dissolvent & avec lequel elles fermentent, il est certain que cette pluie par la chaleur du Soleil jointe avec l'essence séminale de la miniere, se convertit en vrai sel : & c'est ce qui fait que cette mine est inépuisable, puisqu'elle n'est pas détruite depuis tant de siécles qu'on en tire. Il en est à peu près de même des fameuses mines de sel de Cracovie en Pologne, dans lesquelles quoique l'eau de la pluie n'y tombe pas & n'y pénétre pas visiblement, cependant il est constant que le sel se reproduit sans cesse, & que les murs de cette ville soûterraine croissent & augmentent visiblement, tant par les vapeurs qui viennent du centre, que par celles de l'air qui ne peuvent manquer d'y pénétrer : ce qui

fait que que quoiqu'on tire continuellement une infinité de charges de sel qu'on trouve ordinairement très-pur & en forme de grosses pierres, elle est autant abondante que si on en avoit point encore tiré ; & cependant elle fournit quasi seule la Pologne, & plusieurs autres Provinces voisines depuis nombre de siécles : desorte qu'on la regarde comme inépuisable, parce que, comme je l'ai dit, elle se reproduit incessamment, la nature réparant comme aux arbres par le ferment séminal, la plus grande partie de ce qu'on lui a ôté.

J'aurois tant d'autres exemples à apporter de ces reproductions minérales, qu'à la fin je deviendrois ennuyeux. Ceux que je viens de donner doivent suffir aux Curieux qui ont des lumieres. S'ils en vouloient davantage encore pour les convaincre, ils

en

en trouveront chez les Naturalistes & les Sçavans dans cette Science qui en ont écrit ; il y a un assez grand nombre d'Auteurs sur ces matieres, pour les contenter. Ce n'est que pour les Curieux que j'ai mis ici toutes ces histoires, que je ne me serois pas donné la peine d'écrire pour les ignorans, puisque ce seroit travailler inutilement.

IIe. TRAITÉ.

La maniere d'extraire les essences séminales des corps des trois régnes, végétal, animal & minéral, pour la Medecine.

LEs Philosophes Chymistes disent que leur Art consiste à séparer le pur de l'impur : il faut voir ce qu'ils entendent par ces paroles.

Ils distinguent dans tous les

composés deux substances, une pure, l'autre impure. La substance pure est l'essence séminale du sujet, & cette substance se tire en forme liquide, laquelle par leur art & par une longue digestion, ils peuvent dessécher & réduire en poudre. Cette liqueur a toute la saveur, odeur, couleur, & toutes les proprietés spécifiques du mixte dont elle a été extraite ; & c'est cette substance essencielle en forme de liqueur, qu'ils appellent *mercure*, *humidité radicale de la chose*, *sémence*, *quintessence*, *ame du sujet*, & de plusieurs autres noms : & quand elle est réduite en forme séche, ils l'appellent *sel*, parce qu'elle est soluble comme le sel commun : & si ce mercure ou sel est inflammable ; ils l'appellent *soufre*, ou bien *mercure sulfureux*. Ce qui fait connoître que chaque individu a son propre mercure spécial, qui est

son humidité ou essence radicale. Cette essence étant extraite, ce qui reste du composé est ce qu'ils appellent *corps impur*, qui paroît ordinairement en forme d'une eau insipide & puante qu'ils nomment *flegme*, ou dans la forme d'une terre sans goût, ou bien il reste un peu de l'une ou de l'autre de ces deux substances, suivant les individus sur lesquels on travaille.

Ce corps impur n'ayant aucune des vertus du mixte, & étant une matiere puante, est appellé par eux avec raison *corps mort*, étant privé de son ame qui est son essence, & n'ayant aucune vertu ni propriété de l'essence dont il est dépouillé. Car le corps est formé d'une eau pluviale, & d'une terre grossiere qui est comme la boëte où l'ame est enfermée, & comme une éponge imbue de quelque baume ou au-

tre liqueur odoriférante, laquelle odeur étant parfaitement exprimée de l'éponge, reste sans aucune des vertus que la liqueur dont elle étoit imbue lui communiquoit. Or les Chymistes prétendent raisonnablement que toute la vertu du mixte consistant dans le mercure essenciel, deux ou trois gouttes de la chose a beaucoup plus de vertu pour la Médecine, qu'une grosse quantité d'herbes qu'on pourroit manger; & que l'estomac du malade affoibli d'ailleurs, en est bien plus facilement soulagé, n'ayant pas à digérer lui-même cette herbe, pour en diviser le grossier de la substance, & en extraire la quintessence qui doit être son remede: & d'ailleurs le mare des élemens impurs qui lui resteroient dans le corps, ne peut lui causer que de la corruption, & lui faire plus de mal que

l'essence ne lui feroit de bien.

Il est vrai que les Apoticaires par leurs infusions, décoctions & extraits, font quelque chose d'approchant, séparant le marc des végétaux autant qu'il leur est possible, d'une liqueur plus essencielle, & moins grossiere & impure: mais cela est bien éloigné de produire les effets des extraits philosophiques ; & d'autant plus que leur art ne s'étend pas plus loin que sur les végétaux, qu'ils ne traitent, comme je viens de dire, que superficiellement, & dont la plûpart sont corrompus par la malignité de l'humeur interne qui cause le mal, & lesquels n'operent que par des purgations qui font des révolutions violentes dans le corps, & qui emportent également les bonnes & mauvaises humeurs, d'où il arrive plutôt la mort du malade que son réta-

blissement : ce que les excellentes médecines & extraits philosophiques ne font point, & sont même très-agréables au goût, leur action principale consistant à fortifier les principes balsamiques de la vie, & rectifier & changer par la digestion les mauvaises humeurs en bonnes, & à chasser par une insensible transpiration tout ce qui est hétérogêne & malin, & par conséquent purifier la masse du sang, en quoi seul consiste la santé.

Il est vrai que l'extraction de ces essences est longue & pénible, mais avons-nous rien de plus précieux que la santé, & doit-on regarder comme une peine les soins que l'on prend pour se la procurer? C'est, je croi, à quoi tendent tous les sages, la vie étant une chose très-ennuyeuse sans la santé; & comme je sçai que les Curieux, outre l'interêt

qu'ils y ont, ont un vrai plaisir d'être instruits des choses qu'ils ne sçavent pas, je tâcherai de les contenter, en leur apprenant la maniere de faire des extractions. Mais parce que ce seroit un ouvrage trop long de donner les moyens d'extraire les essences de chaque corps, je donnerai seulement les régles générales des extractions de celles des trois régnes : on entend que c'est végétal, animal & minéral.

La premiere régle est qu'il est impossible de faire une véritable séparation des parties qu'on appelle *essencielles* & pures, des accidentelles & impures, que tout le composé ne soit corrompu & putréfié, & réduit en liqueur : car comme toutes choses viennent d'une humidité sensible qui se corporifie, il faut le mettre dans son premier état, le rétrograder & le faire redevenir liqueur ; &

c'eſt ce que les Chymiſtes appellent *réduire le corps en ſa premiere matiere.* Le corps étant ainſi corrompu & réduit en liqueur par la putréfaction, les parties pures & eſſencielles peuvent être facilement ſéparées des impures & accidentelles.

La deuxiéme régle eſt que cette putréfaction doit être naturelle & nullement violente, afin que rien ne ſe perde de ce que nous cherchons, c'eſt-à-dire qu'il faut que tout ſe corrompe par ſa propre fermentation en un vaſe où rien ne ſe diſſipe ni ſe perde par le feu ou autrement.

La troiſiéme, qu'il ne faut rien introduire ni mêler avec la choſe qu'on veut corrompre, qui ne ſoit abſolument de ſa nature : car l'eſſence d'une choſe altéreroit l'eſſence de l'autre, & il en réſulteroit un troiſiéme être qui ne ſeroit ni l'un ni l'autre. Car ſi

pour extraire l'eſſence du ſucre, on mêloit ou du vinaigre ou du jus d'abſinthe, il eſt aiſé de comprendre que l'on n'auroit pas la pure eſſence du ſucre, qui doit être d'une douceur admirable & d'un goût très-ſuave.

Enfin, que la ſéparation de la partie pure & eſſencielle ſoit entierement diviſée de la partie impure & groſſiere, & qu'elle ſe faſſe, comme j'ai dit, ſans violence: cette opération ſe fait aiſément; il n'eſt pas néceſſaire d'être Artiſte pour cela. La nature premierement nous inſtruit, & la pratique fait le reſte: nous n'avons qu'à diſpoſer les choſes, & ne pas pouſſer le feu, au cas que ce ſoit le feu dont nous nous ſervions. Il faut donc commencer par un petit feu, & voir dans cet état ce qu'il produit: quand on voit qu'il agite un peu la matiere, il faut le laiſſer, juſqu'à ce

qu'on voye que l'action se ralentisse, auquel cas il faut l'augmenter, & toujours avec la même précaution, & le mener ainsi de dégrés en dégrés jusqu'à la fin de l'œuvre. C'est donc, comme l'on voit, la prudence seule qui doit conduire, & qu'il n'est pas nécessaire d'avoir vû opérer, ni d'être conduit par quelqu'un qui ait déja travaillé, puisqu'on peut se rendre soi-même Artiste, & de cette sorte *fabricando fabri fimus.*

Mais afin qu'on ne puisse pas se plaindre que j'en dis trop peu, je veux bien rendre encore la chose plus sensible. Je dis donc que la manière d'extraire les essences des végétaux & des animaux qui ont en eux une humidité actuelle, est la même à peu de choses près. Mais parce qu'on ne se sert gueres des essences des animaux, nous par-

lerons plus particulierement des végétaux, qui nous serviront d'instruction pour les autres.

Prenez telle herbe qu'il vous plaira, par exemple de la sauge, pilez-la médiocrement, c'est-à-dire macérez-la, & faites-la putréfier & fermenter dans du fumier : après qu'elle aura été mise dans un vaisseau bien clos où il y aura quelque vuide, quand elle aura ainsi fermenté quelques semaines, retirez-la, vous la trouverez puante ; exprimez en à la presse tout le suc, & mettez à part le marc que vous pourrez faire sécher : & si vous voulez avoir une plus grande quantité d'essence, & même meilleure, ayez encore d'autre sauge, pilez-la comme la premiere, mettez-la de même dans un vaisseau, rejettez-y dessus le premier jus déja fermenté, & faites tout fermenter comme vous avez fait ci-devant.

Vous pouvez réitérer cette opération autant de fois qu'il vous plaira, le plus souvent est le mieux. A la fin, passez tout ce jus par un linge, & le mettez encore au fumier ou au bain pendant huit jours, séparez les féces par le linge ou en le filtrant: cela fait, distillez au bain pour séparer les élemens, il viendra une eau que vous garderez à part, & dans le fond il restera ce que Paracelse appelle *l'élément prédestiné*, qui est l'huile essencielle qui est encore très-impure. Il faut séparer les élémens purs des impurs. L'élément pur est en forme d'huile, mais qui a encore mauvaise odeur à cause des élémens impurs qui y sont restés: séparez-les avec adresse, vous servant de la partie plus spiritueuse de l'eau que vous avez distillée auparavant.

Quand vous aurez tiré cette

huile qui est le vrai mercure essenciel de la sauge, vous pouvez la faire circuler encore quelques jours, afin de la rendre plus pure ; elle aura pour lors l'odeur, la saveur la couleur, & toutes les propriétés de la sauge, dont quelques gouttes dans sa propre eau, ou dans un bouillon ou autre liqueur disposée à cet effet, seront un remede très-prompt & très-efficace aux maladies où la sauge est propre. On peut tirer du marc qui est resté une huile essencielle par la distilation à feu ouvert : cette huile qui distille est très-puante, mais si on la purifie, elle devient autant odoriférante que l'autre, & même meilleure.

On peut ensuite tirer des cendres un sel fixe qu'on peut volatiliser par la même essence, & en excitant une legere fermentation dans ce sel dissout dans son eau ;

car tous les sels fixes ne sont fixés que par une terre extrémement subtile, insipide, qui leur est adhérente, & qu'il faut séparer: cette terre séparée, ils deviennent sels purement essenciels, volatils, legers & très-pénétrans, lesquels étant dissouts dans leurs mercures & circulés ensemble, augmentent la force de ce mercure, qui par une longue circulation peut se coaguler en sel essenciel.

Cette opération est longue & ennuyeuse, ce qui pourroit dégoûter bien des gens de s'attacher à l'Art chymique; mais en voici une que le hazard a donné aux Modernes, qui est beaucoup plus courte, & par consequent moins ennuyeuse.

On prend la sauge ou autre simple tel que l'on veut choisir, que l'on fait dessécher à l'ombre, ensuite on prend cette sauge, si

c'eſt de la ſauge, on la fait macérer en grande quantité d'eau & dans un grand alembic de cuivre à grand feu. Quand cette eau bouilt, il en ſort une eau que les Diſtillateurs & Apoticaires vendent pour eau de ſauge, parce qu'elle en a l'odeur, & qu'elle eſt teinte d'un peu de l'eſſence de ſauge. La marque du peu d'eſſence qu'elle contient, eſt que mettant cette eau dans des caraffes à long col, ce qu'elle contient d'huile eſſencielle monte dans le col de ces caraffes que l'on a laiſſées repoſer, laquelle huile a à peu près les mêmes vertus que celle dont j'ai parlé ci-devant, & lui reſſemble aſſez; mais il y en a beaucoup moins que de l'autre, & le reſte de l'eau n'eſt propre à rien; & même cette huile eſt moins efficace que l'autre. Cependant le peu de tems & la facilité de l'avoir ne laiſſent pas

que de la faire estimer beaucoup.

J'ai connu une personne qui avoit de cette huile de sauge, & aussi de celle d'absinthe tirées de cette maniere, lesquelles mêlées avec du sucre fin, se conservoient très-bien. Pour en prendre aisément & efficacement, on peut faire fondre un petit morceau de sucre dans de l'eau pour en emplir une cuilliere, & y verser une demie goutte de ces essences: cela est très-propre à conforter l'estomac; & ces essences sont moins fortes à prendre de cette maniere, que dans quelque liqueur que ce soit, où l'essence sur-nageant, va s'attacher aux parois de la tasse en l'inclinant pour boire, & de cette maniere il s'en perd plus qu'on n'en boit.

Je crois qu'il ne sera pas mal à propos de faire ici une remarque, qui sera assez nécessaire, ce me semble,

femble, aux Curieux qui voudront faire cette opération, & qui pourroient peut-être ne la pas achever, lorſqu'il leur arriveroit ce que je vais dire : c'eſt que lorſqu'on fait pourrir les herbes ou les animaux, cette pourriture eſt ordinairement très-puante & quaſi inſupportable, ce qui feroit croire aux perſonnes qui n'auroient pas encore fait de ces ſortes d'opérations, que l'odeur naturelle de la quinteſſence feroit perdue, ou du moins gâtée ; c'eſt pourquoi je veux bien leur dire que bien loin de ſe gâter, elle eſt incorruptible ; que la mauvaiſe odeur vient du corps impur, qui eſt celui qui ſe corrompt, & dont les élémens groſſiers picotant âprement les narines, cauſent la mauvaiſe ſenſation. Mais, comme Paracelſe le dit fort bien, la quinteſſence reſte inaltérable, parce qu'elle eſt

composée d'élémens très-subtils ; on en peut faire l'expérience sur des roses.

Que l'on pile grossierement grande quantité de roses, les simples sont les meilleures ; qu'on les mette fermenter & pourrir dans la cave dans un vaisseau bien bouché pendant trente ou quarante jours : quand on retirera le vaisseau, on trouvera ces roses très-puantes ; qu'on les distille selon l'art au bain, vous aurez l'eau & l'essence d'une si grande odeur & si douce (si vous avez bien opéré, & particulierement si vous avez fait circuler cette essence au bain avec un peu de son eau) que ceux à qui l'odeur des roses est autant agréable qu'elle me l'est, en seront très-satisfaits. Il n'y a personne qui n'en puisse faire aisément, d'autant plus que cette opération ne coûte pas grande chose ; elle seroit même

meilleure que celle que l'on achette, qui n'est autre chose qu'un peu de cette essence répandue dans de l'eau pure : ce qui est facile à prouver, puisque si vous mettez quelques gouttes de l'essence que vous aurez extraite, dans une bonne quantité d'eau commune, & que vous les fassiez bien mêler ensemble, vous aurez de la plus excellente eau-rose qui se vende, suivant le plus ou moins d'essence que vous y aurez mis. Et même la plûpart des eaux que l'on fait, qui ont ou l'odeur ou le goût de quelques fleurs ou fruits, on ne fait qu'infuser les fleurs ou les fruits dans l'eau, qui est le mercure universel qui les a formés, & qui se chargeant de la plûpart de l'essence subtile, laisse le corps des fleurs & des fruits contaminé, c'est-à-dire que ce corps devient un marc inutile, sans goût & sans

odeur, plus semblable à la pourriture qu'à autre chose. De ce que je viens de dire, les gens éclairés peuvent tirer un grand secret, & s'attacher avec ardeur à séparer l'ame des individus du corps corruptible, pour conserver le leur de la corruption : car la quintessence étant de nature céleste & presque incorruptible, en usant d'une maniere convenable & avec prudence, peut préserver le corps de corruption.

On a un exemple sensible de cela dans l'esprit-de-vin, lequel quoique ce ne soit qu'un flegme teint d'un peu de quintessence de vin, car on laisse ordinairement le meilleur dans ce qu'on appelle *huile sordide*, qu'on ne sçait point purifier ; néanmoins les choses qu'on met dans cet esprit, & la chair même si facile à se corrompre à l'air, s'y conserve plusieurs

années ſans corruption. C'eſt dans cette occaſion où on peut dire, *qui poteſt capere capiat.*

De l'extraction des eſſences minérales.

Les corps des minéraux ſont plus compactes & plus ſecs, & par conſequent on en peut plus difficilement tirer l'eſſence.

On peut diſtinguer les corps minéraux qui ſont utiles à la Chymie & bons pour la ſanté, en corps ſalins & corps métalliques. On pourroit même les diſtinguer en pluſieurs autres, & en faire pluſieurs claſſes ; mais comme nous ne pouvons donner que de ſimples lumieres & les principes généraux de l'Art, il ſuffit de traiter de ces deux eſpeces, leſquels ſi on ſçait bien manier, on ſçaura bien-tôt le reſte, & puis on n'auroit pas beſoin d'autres choſes.

Quant aux ſels, il faut les corrompre ; & afin que leur eſſen-

ce ne soit pas gâtée, il faut les corrompre en les dissolvant dans leurs propres liqueurs, les distillant, digérant & cohobant tant de fois, que l'humidité flegmatique & insipide, soit entierement séparée, aussi-bien que la terre subtile qui tient étroitement embrassée l'essence dans son corps impur; car si vous sçavez la délivrer de ces deux impuretés corporelles, c'est-à-dire du flegme & de la terre morte, l'essence ou le mercure du sel paroîtra en forme oléagineuse, dont une goutte ou deux ont plus d'action qu'une poignée du sel dont vous l'avez tiré, & elle opere d'une maniere bien plus douce & bien plus efficace que le sel même accompagné de ses impuretés. Mais il faut prendre garde que le mercure de chaque sel a ses propriétés particulieres, & il ne faut s'en servir que suivant les con-

noiſſances que donne la bonne Phyſique & l'expérience. On peut voir le dixiéme des Archidoxes de Paracelſe, qui eſt la clef des autres, & les Livres d'autres Sçavans, comme Scingerus, les Rudimens de la Philoſophie naturelle de Loques & autres, qui donneront des lumieres plus amples pour l'extraction des eſſences des ſels & d'autres minéraux.

De l'extraction des eſſences métalliques.

L'extraction des eſſences métalliques eſt encore plus difficile, & cela par deux raiſons. La premiere, parce que les métaux ſont des corps encore plus compactes que les ſels ; & la ſeconde, parce qu'ils n'ont point d'humidité en eux-mêmes, ou du moins qu'on puiſſe extraire de leurs corps pour les corrompre. Or

nous avons dit qu'il faut corrompre nécessairement le corps & le réduire en liqueur, pour en séparer les parties grossieres des subtiles, & cependant n'y ajoûter rien qui puisse en quelque maniere que ce soit en altérer la nature essencielle.

Cependant l'industrie des Philosophes Chymistes n'a pas laissé de parvenir à une chose qui paroît impossible par les deux difficultés que je viens de dire. Ils ont considéré deux choses: la premiere, qu'il y avoit des métaux plus purs & plus parfaits que les autres; car l'or & l'argent sont plus purs sans contredit & composés d'élémens plus subtils, que les quatre autres, c'est-pourquoi ils y ont opéré différemment. Quant aux métaux imparfaits, ils ont considéré que les sels participans de la nature minérale, n'étoient pas absolument

absolument étrangers ; ils s'y sont pris de diverses manieres pour extraire la substance pure, mais les plus pénétrans ont bien vû qu'une essence pure de quelque sel pouvoit s'unir à l'essence d'un métal, & l'extraire en dissolvant auparavant radicalement en humidité & d'une maniere irréductible le métal imparfait, & ils y ont réussi.

Il faut donc avec quelque essence saline digérer & dissoudre parfaitement en liqueur le métal imparfait que l'on voudra, & la nature vous montrera le reste ; car vous verrez que l'essence métallique sera séparée du corps impur en forme de deux liqueurs de deux couleurs différentes.

Séparez l'essence & la lavez, & la circulez avec l'essence de vin ou de tartre pour l'adoucir, & pour vous en servir suivant la nature des maux ausquels ces

métaux peuvent être bons.

On peut tirer de la même maniere l'essence du vif-argent & d'autres minéraux, comme l'antimoine & autres semblables; mais il faut que l'Artiste soit bien habile & bien versé dans les principes de la Physique: comme il y a plusieurs & différentes routes qui conduisent à même fin, nous ne faisons ici qu'indiquer succinctement les régles générales de l'Art.

Les essences des métaux sont excellentes; mais elles sont sujettes à un inconvénient, c'est que quoiqu'elles confortent la nature & s'oposent à la malignité du mal, cependant quelquefois la masse du sang est tellement corrompue, & il y a une si grande malignité dans les fermens naturels contractée depuis long-tems, qu'au lieu de dominer, elles peuvent être dominées, & au lieu de

changer la corruption en pureté, elles peuvent être corrompues elles-mêmes ; ce qui en ce cas augmenteroit encore le mal, & même le rendroit incurable.

Les essences salines & particulierement les minérales résistent davantage ; c'est pourquoi elles sont plus puissantes contre les maladies invétérées. C'est ce qui fait que les Philosophes préferent les essences minérales aux végétales & aux salines, parce qu'elles sont moins sujettes à être altérées.

Mais comme les essences des métaux imparfaits ne sont spécifiques que pour certains maux, ils ont cherché dans l'argent & encore plus dans l'or une Médecine universelle qui résistât à toutes sortes de maux ; & on peut croire que ce ce n'est pas sans raison qu'ils se vantent de

l'avoir trouvée, ce qui sera le sujet du Discours suivant.

IIIe TRAITÉ.

S'IL se peut trouver une Médecine universelle contre toutes sortes de maladies :

Quelle peut être la matiere dont on peut l'extraire, & de quel moyen on peut se servir pour la composer ;

Et sçavoir si cette Médecine peut changer les mercures des métaux imparfaits en véritable or & argent.

AVant toutes choses, je crois qu'il est à propos d'examiner s'il se peut trouver une Médecine qui soit propre contre toutes sortes de maladies, & conserve l'homme (reglé d'ailleurs) en bonne santé, & lui augmente la vigueur du tempérament ; de

maniere qu'il puiſſe prolonger ſes jours ; & enfin ſi cette même Médecine peut purifier les corps des métaux imparfaits, de maniere qu'elle les change en vériritable or ou en véritable argent, & qu'elle puiſſe faire tous les autres effets merveilleux que les poſſeſſeurs de ce grand ſecret lui attribuent dans leurs écrits.

Quant à ſçavoir s'il y a un tel ſecret & remede qu'on appelle *Pierre Philoſophale*, y a-t-il apparence qu'un ſi grand nombre de perſonnes qui en ont écrit, & aſſuré même avec ſerment que ce qu'ils écrivent eſt véritable, qu'ils ont fait cette merveilleuſe Pierre de leurs mains, avec tous les miracles qu'ils publient d'elle ; y a-t-il, dis je, apparence que tant d'habiles gens ayent menti, & qu'ils ſe ſoient donné la peine d'écrire tant de Livres ſur une chimere & ſur une imagination

sans fondement ? Joint à cela que ces Livres ont été écrits en des tems bien éloignés les uns des autres, puisque j'en ai vû faits à mille ans de distance, & par des Auteurs d'esprits très-supérieurs & très profonds : or on conviendra que de si grands génies ne s'amusent pas à des bagatelles, & n'assurent pas avec tant de démonstrations & d'argumens, & même avec tant d'expériences sensibles à ceux qui sçavent cet art, s'ils n'avoient la vérité & l'expérience de leur côté. D'ailleurs, quels fruits auroient-ils prétendu tirer d'avoir écrit des faussetés, & d'en avoir ainsi imposé ? puisque la plûpart des Livres de ces Philosophes n'ont été imprimés que sous des noms empruntés, ou sous leurs noms en anagrammes que l'on ne peut pas trouver au juste, du-moins une grande partie ; & dont plu-

sieurs ne portent aucun nom, & beaucoup d'autres n'ont paru en public qu'après leur mort, ou après qu'ils avoient disparu, sans qu'on eût depuis plus entendu parler d'eux. Il n'y a qu'à lire les écrits de Geber, de Raimond Lulle, de Cosmopolite, d'Ispagnetus, & de plusieurs autres de ce genre; on verra aisément que ces Philosophes étoient d'un esprit sublime. D'autres ont écrit l'histoire de leurs travaux avant que d'avoir acquis ce grand secret, faisant voir les erreurs où ils ont été, & les friponneries & visions des faux Chymistes; & ensuite ils ont parlé de ce secret d'une maniere moins philosophique & profonde: mais leur naïveté n'est pas la plus foible preuve des vérités qu'ils ont avancées. Tels ont été le Trevisan, Zacharie, Flamel, & plusieurs autres.

Il est vrai que le langage des Chymistes est obscur, & n'est pas même intelligible ; mais cela est commun à tous les Livres qui traitent de quelque Science dont le Lecteur ignore les principes, ou dont il n'a aucune connoissance. Il est vrai aussi que leurs discours sont le plus souvent pleins d'énigmes, de paraboles, & souvent mêlés de contradictions ; ce qui rebute le Lecteur qui voudroit apprendre : mais ils disent dans ces mêmes Livres qu'ils parlent ainsi à dessein de tromper les ignorans & les grossiers, cette science étant d'une nature si relevée & d'un si grand prix, & ayant après soi de telles conséquences, qu'on ne peut l'enseigner clairement sans renverser l'ordre de la nature, & sans déranger toute l'harmonie qui se trouve dans le monde, par la difference des états ; & qu'ils

ne font que rendre témoignage de la vérité de l'Art, répandant la vérité avec le mensonge, & mélant les paraboles avec le discours sincere, afin qu'il n'y ait que les vrais Physiciens & ceux qui ont assez de lumieres qui puissent développer le vrai d'avec le faux. Car ils prétendent qu'un bon esprit qui a compris les principes fondamentaux de l'Art, & qui a une véritable connoissance des matieres, peut avec un peu de peine parvenir à la possession de ce grand secret, qu'ils assurent être très facile à acquérir : ce qui paroît d'autant plus véritable, qu'ils s'efforcent de cacher les matieres sur lesquelles il faut travailler, & particulierement leur dissolvant ; ce qu'ils n'auroient pas fait si le reste du travail étoit fort difficile. Cependant tous les gens éclairés se sont apperçûs & s'apperçoivent

qu'ils n'ont pas tant caché ces matieres, qu'un homme qui a quelque principe de Physique ne les démêle aisément, comme on pourra le voir dans la suite de ce Traité, duquel quoique je ne l'aye fait que pour ma propre satisfaction & pour m'amuser, quelques-uns pourront peut-être tirer de grands avantages.

On peut encore ajoûter à toutes ces raisons spéculatives, que plusieurs personnes vivant actuellement & plusieurs Auteurs graves assurent ou dans leurs Livres ou de vive voix, avoir vû l'effet de la transmutation métallique; & j'ai vû plusieurs personnes dignes de foi, qui m'ont assuré l'avoir vûe de leurs yeux & fait de leurs mains, quoiqu'ils ne sçûssent pas la composition de cette précieuse & rare poudre dont on leur avoit donné quel-

ques grains. Entre ceux-ci je puis citer feu M. Ménager, que le défunt Roi d'immortelle mémoire a employé si heureusement dans les négociations d'Utrech, qui étoit fort mon ami, lequel m'a assuré avoir vû deux fois cette transmutation métallique à deux differens endroits, dont l'un étoit Gênes & l'autre Genève; ce qui lui avoit tant donné de goût pour la recherche de cette divine poudre, qu'il a dépensé beaucoup d'argent secretement avec plusieurs Paticuliers qui lui promettoient la conquête de cette toison, pour y parvenir. Mais comme il avoit beaucoup d'esprit, & qu'il se payoit de raisons quand il les trouvoit solides, principalement lorsqu'il s'étoit défait de ses préventions; je lui fis voir si sensiblement la fausseté des promesses que lui faisoient ces trompeurs, qu'il se

détermina, quoiqu'avec peine, à s'en défaire : mais il garda toujours un opérateur jusqu'à sa mort, qui arriva, comme tout le monde sçait, lorsqu'il y songeoit le moins, c'est-à-dire subitement. J'en pourrois nommer plusieurs autres ; mais comme ils ne sont pas connus, cela seroit assez inutile.

Ces raisons & autres doivent persuader les moins crédules que l'Art est véritable ; mais il est vrai qu'il est aussi rare de trouver le véritable possesseur de ce secret, comme il est commun de trouver des fripons & des trompeurs ignorans & visionnaires, qui veulent faire croire qu'ils sçavent ce qu'ils ignorent absolument.

Quant aux raisons qui peuvent persuader que l'essence séminale de l'or puisse non seulement préserver des maladies,

mais encore les guérir toutes ; il faut auparavant considérer l'origine de tous les maux en général, & ensuite la nature du remede.

Peu de personnes ignorent que l'origine des maladies en général vient des mauvaises digestions, lesquelles produisent des levains malins qui s'introduisent dans le sang, & se jettant sur diverses parties du corps, causent les obstructions, ensuite les fiévres, & enfin cette infinité d'accidens divers ausquels nous sommes sujets : or si cette essence aurifique peut faire l'effet que nous verrons qu'elle peut faire, c'est-à-dire de conforter la chaleur naturelle sans l'enflammer ni dissiper, comme font ordinairement les essences végétales, par exemple l'esprit-de-vin, qui dans le même tems qu'il réchauffe, brûle & consomme les esprits & l'hu-

mide radical, comme il eſt très-vrai. Si donc au contraire, au lieu de conſommer l'humide radical qui eſt le principe de la vie, puiſqu'il contient ce ſoufre céleſte & cette ame du monde qui fait vivre tout animal; elle l'augmente conſidérablement, rétablit ce qui pourroit être dérangé dans le microſcome, & entretient cette harmonie, ſans laquelle nous ne pouvons avoir de ſanté: ſi cette Médecine peut produire ces deux effets, il eſt certain qu'elle détruira les cauſes des maladies en confortant les principes de la vie, & qu'elle pourra même la prolonger un peu plus qu'on ne pourroit faire ſans ce ſecours, en ſuppoſant cependant qu'un homme qui auroit ce remede ne menât pas une vie déreglée: or il n'eſt pas poſſible que l'eſſence de l'or n'ait ces deux propriétés. Car le ſoufre & la chaleur qui eſt

en puissance dans ce corps, & que nous verrons avoir été mise en acte par l'Art qui l'a par ce moyen approché de la nature végétale ; ce soufre, dis-je, & cette chaleur qui est dans l'or, est un soufre incombustible, puisque le feu n'a nulle puissance sur lui, & ne peut ni l'enflammer ni le détruire : de même l'humidité qui l'accompagne est indestructible, quoiqu'elle se liquifie à la chaleur du feu. D'ailleurs cette substance étant d'une subtilité extrême, puisque, comme nous l'avons montré ci-devant, les métaux sont formés d'un air rempli des influences célestes condensées dans le sein de la terre, lesquelles ont été réduites par l'Art dans leur premiere subtilité ; il est aisé de comprendre qu'étant comme elle est très-pure & très-pénétrante, elle se répand facilement dans toutes les parties du corps,

conforte les deux principes de la vie, étant composée de cet esprit universel qui contient toutes choses, aide par conséquent la nature intérieure, expulse par les pores & sans aucune violence toutes les impuretés malignes qui causent l'intempérie, pénétre & dissout toutes les obstructions, cuit ce qui est mal cuit & mal digéré, & par ce moyen adoucit les acides qui sont la principale cause des maladies ; & enfin donnant des forces à la nature, purifiant le sang & détruisant les fermens malins, ôtant les obstructions, remettra dans le temperament l'harmonie & la circulation nécessaire à la santé.

Si on considere la nature de l'or corporel, on y reconnoîtra les marques des propriétés de son essence, étant certain qu'il n'y a pas de corps plus pur dans le monde, qui soit autant incombustible,

ſtible, & qui dans ſon état corporel même faſſe connoître combien eſt grande la ſubtilité de ſon eſſence, puiſque ſon corps peut s'étendre d'une maniere preſque inconcevable, comme les tireurs & batteurs d'or le ſçavent très-bien, & plus encore les Chymiſtes.

Mais ce que l'on doit conſidérer avec plus de ſoin, c'eſt que comme nous l'avons déja dit, étant le propre de la nature des eſſences séminales de changer autant que le ſujet le permet le tout en ſa nature, l'eſſence séminale de l'or qui eſt d'une pureté céleſte & aſtrale, & dans laquelle il y a un mélange parfait des quatre élemens, dont l'union eſt indeſtructible & incombuſtible; cette ſémence ou ferment pur changera en élemens très-purs les fermens naturels, & détruira en confortant la nature & la

transmuant, tout ce qui est impur dans le sang & dans les esprits, sans nulle altération sensible, sans que les levains les plus malins qui causent les maladies puissent agir sur elle, n'y ayant rien qui puisse agir sur l'or, & encore moins sur son essence ; dont il résulte qu'elle peut être une Médecine universelle contre toutes les maladies les plus obstinées, puisqu'elle en détruit les principes, & peut par consequent allonger la vie, non seulement parce qu'elle peut nous délivrer d'une mort, qui avec les remedes ordinaires seroit inévitable, mais encore parce qu'elle fortifie les principes de la vie. Au reste je ne croi pas les fables des Alchymistes sur une espece d'immortalité qu'ils supposent ; les bons Philosophes modernes s'en mocquent ; c'est pourquoi le Cosmopolite se laissant inter-

roger dans son Livre par l'Alchymiste qui lui demande combien un homme peut vivre avec le sécret de cette Médecine, il lui répond, *jusqu'au terme préfix de la mort.* Cette Médecine ne peut pas non plus rétablir les organes tout-à-fait gâtés, comme les poumons ou le foie tout-à-fait pourris & gangrenés : il faut aussi en user avec discrétion. Car comme le même Cosmopolite nous enseigne, elle détruiroit les principes animaux, de même, dit-il, qu'une flamme trop grande éteint la plus petite. Et pour encore mieux faire, il faut mêler & spécifier l'essence de l'or avec des choses convenables à la nature humaine ; car quoiqu'elle ait été raprochée de la nature végétable par l'Art ; cependant elle tient encore de la nature métallique : c'est pourquoi il faut la rendre encore plus

homogêne à notre nature, suivant ce que les Maîtres de l'Art enseignent, ce qui résout l'objection qu'on pourroit faire contre cette Médecine universelle, de laquelle ceux qui ne la connoissent pas parlent comme les aveugles des couleurs. Car enfin nous ne sçavons la vertu des choses que par les effets ; & si la Médecine existe, il faut croire ceux qui l'ont possedée & ceux qui la possedent & qui la connoissent, quoiqu'ils en ont peut-être trop exagéré la vertu.

Quant à l'autre effet qui consiste dans la fixation du vif-argent commun & du vif-argent des métaux imparfaits, qui est la seule substance que la Pierre Philosophique fixe & transmue en or ou argent, nous l'avons suffisamment montré dans la section précedente, en disant que la sémence de l'or ou de l'argent peut chan-

ger facilement en sa nature aurifique ou argentifique le vif-argent commun & celui des corps imparfaits : ainsi il est inutile de le répeter.

IVe TRAITÉ.

De la maniere d'extraire la véritable & pure essence de l'or & de l'argent, pour en faire ce qu'on appelle grand œuvre, *ou* Pierre Philosophale.

J'Ai supposé jusqu'ici que la Pierre Philosophale que l'on nomme aussi *Médecine universelle*, n'est autre chose que la quintessence de l'or, & que dans son extraction & dans la composition de cette Pierre tant renommée, il n'y entre autre chose que l'or ou l'argent ; & que si l'on y ajoute quelque chose, pour dissoudre & corrompre ces corps,

il faut que le dissolvant soit tellement de la nature de ce qui doit être dissout, qu'il ne fasse plus avec ces corps qu'une même chose, de maniere qu'il ne puisse absolument pas être désuni d'avec le corps, par la régle générale que j'ai posée, je veux dire afin que le dissolvant n'altere pas l'essence aurifique, ce qu'il feroit assurément s'il étoit d'une nature différente: & j'ai déja dit & je le répette, que ce dissolvant ne peut être que le vif-argent que tout le monde connoît sous ce nom, & que l'on vend communément dans les boutiques des Droguistes, lequel néanmoins le Philosophe purifie & prépare par art chymique, sans aucune altération de sa substance; & cette purification ne se fait que pour le rendre plus homogêne à la pureté de l'or, en le dépouillant de toutes les terrestréités &

des impuretés qu'il auroit contractées dans sa miniere, comme tous les autres métaux.

Mais parce que je sçai que tous les Curieux de cet Art ne sont pas de mon avis, & qu'il y a quasi autant de sentimens différens sur ce sujet, qu'il y a de personnes qui travaillent aux opérations chymiques, quoique ce que j'en ai dit jusqu'à présent pourroit ou devroit suffire pour les fondemens de la science; je vais encore me servir de l'autorité de nos Maistres pour l'appuyer, & je rapporterai leurs propres paroles, pour faire voir que ceux qui pensent autrement & qui travaillent sur tant de diverses choses, comme sur l'esprit universel, sels centriques, minéraux, demi-minéraux, marcassites, végétaux ou animaux, excrémens & autres choses semblables (car je ne finirois pas si je voulois nommer

toutes lès choses différentes sur lesquelles operent ceux qui sont occupés à la recherche de cet Art, dont je ne crois pas que deux se servent de même chose) sont tout-à-fait hors du vrai chemin, & qu'il n'y a & ne peut y avoir que les matieres que j'ai dites ci-dessus, qui puissent servir à faire la Pierre des Philosophes.

Peut être que ce petit travail que je n'ai fait que pour mon plaisir, pourra être utile à quelques uns de ceux qui le liront & qui ont les vrais principes de la Physique, & qu'ayant lû avec attention mes autres Traités des essences minérales, des végétaux & animaux. Ils connoîtront sensiblement que dans le seul or est la sémence de l'or, qu'il peut devenir végétable par un artifice industrieux & naturel, de même que le laboureur par la préparation & culture de la terre contri-

bue

bue à faire que les grains qu'il séme dans les tems convenables, puissent produire de bons fruits & multiplier dans leurs especes ; ce qu'elles ne feroient pas, ou du moins pas si bien, s'il les laissoit à l'air & à la seule nature, sans avoir auparavant disposé la terre.

Je sçai bien que les Auteurs qui ont traité de cet Art ont écrit avec beaucoup d'obscurité & par énigme, qu'ils se contredisent à tous momens, ou semblent le faire ; qu'ils mêlent quelquefois le mensonge avec la verité, ou du moins nous le croyons ainsi, parce que souvent ils confondent le commencement de l'œuvre avec la fin, dont les opérations sont différentes, afin de nous mieux tromper, ou de nous embarasser davantage. On dira aussi que j'ai choisi les passages qui pouvoient soutenir le mieux mon sentiment,

& qu'on pourroit m'en apporter d'autres tout-à-fait opposés : je répondrai à cela que rien ne ſe contredit dans les Ecrits des vrais Auteurs, qu'il n'y a qu'à bien les entendre; que s'ils ont mêlé les opérations, ou qu'ils ayent nommé diverſes choſes qui paroiſſent contraires, ils n'ont cependant prétendu parler que des mêmes choſes, auſquelles ils ont ſeulement donné différens noms, à deſſein de tromper les ignorans, qui ſans raiſon veulent parvenir à cette ſcience qui eſt le plus fin de la Philoſophie naturelle; & je ſoutiens que le véritable Philoſophe qui connoît les principes naturels, n'y ſera point trompé, parce qu'il ſçaura diſtinguer non ſeulement les opérations, mais encore ce qui conviendra à l'œuvre, ſans s'arrêter à la différence des noms. Or j'ai donné de telles inſtru-

ctions sur les principes de cet Art dans mes autres Traités des essences séminales, & dans la section précedente, qu'à moins que d'avoir la tête très-dure & l'entendement obstrué, on ne doutera pas de ce que les Philosophes vont nous dire, & on aura en même tems la clef de leurs paraboles & enigmes, dont je parlerai aussi dans la suite de ce Traité.

La premiere regle que tous les Philosophes naturels nous donnent pour entendre leurs Livres, & pour démêler ce qui paroît mensonge d'avec la verité, c'est que le bon Physicien doit considérer ce qui est conforme à la nature : car quand ils disent quelque chose qui paroît y être contraire, nous devons croire, comme ils l'assurent eux-mêmes, qu'ils n'en usent ainsi que pour cacher la science aux ignorans, qui

n'ont rien en vûe que les richesses dans cette recherche. Ils donnent encore une autre régle pour trouver le bon chemin & bien entendre leurs Livres, c'est que dans les choses où ils s'accordent tous, c'est où certainement ils disent vrai ; & c'est en effet dans la concordance où est la verité.

Or ils conviennent tous sur ce point, & ils le répettent continuellement, que dans l'ordre de la nature chaque chose s'engendre & se multiplie par la sémence de son espece, & non autrement. Ils nous disent aussi tous & à tous momens que l'homme engendre l'homme, le cheval le cheval, & qu'il n'y a que le métal qui puisse produire le métal, & par conséquent l'or qui puisse produire l'or: ils sont tous d'accord en cela, il les faut donc croire.

Ils ajoûtent que les métaux

ont leur sémence multiplicative qu'il faut extraire par l'art, car elle est cachée dans le profond du corps dur & presque inexpugnable de l'or. Dans l'or, dit Augarellus, est la semence de l'or, quoiqu'elle soit enchaînée & puissamment retenue dans son corps. La vertu multiplicative, dit Ispagnettus, est cachée dans le corps des métaux; elle a besoin du secours de l'art pour être mise en action: les corps des métaux plus parfaits ont une sémence plus parfaite, & sous leur écorce dure est la sémence parfaite; & qui sçaura rompre les liens qui la tiennent enchaînée, en dissolvant le corps par une dissolution philosophique, celui-là marche dans le chemin royal de la verité. Mais parcequ'il seroit long de citer tous les Auteurs qui conviennent de cette verité, je n'en dirai pas davantage.

Il eſt vrai qu'il y en a peu qui expliquent ce que c'eſt que cette ſémence, & que ceux qui ne ſont pas bons Philoſophes ne comprennent pas que les métaux puiſſent avoir une ſémence : j'ai tâché dans mes précedens Traités de leur faire voir clairement qu'ils en ont, & j'ai fait de mon mieux pour leur rendre ſenſible.

Une autre raiſon naturelle, nous diſent-ils, pour montrer que la Pierre des Philoſophes doit être formée d'une ſubſtance métallique, & de la ſubſtance même de l'or ou de l'argent ; c'eſt premierement qu'il faut que la Pierre tranſmutative puiſſe s'unir intrinſéquement au métal que vous voulez tranſmuer en or ou en argent ; or il n'y a rien qui s'uniſſe intrinſéquement aux métaux que ce qui eſt métallique ; il faut donc que la matiere de la Pierre ſoit métallique, il

faut aussi qu'elle soit de nature incombustible & parfaitement fixe, puisqu'elle doit donner la fixité au vif-argent, & garantir les métaux imparfaits de brûler au feu ardent : or il n'y a que l'or qui soit parfaitement fixe & incombustible, & après lui le vif-argent qui est aussi de nature incombustible, quoique non fixe ; car quoiqu'il s'envole du feu, ou qu'il se réduise en poudre par le feu, il revient toujours dans sa nature fluide d'argent-vif. Ceux donc qui travaillent sur autre chose que sur l'or & l'argent, pour vouloir faire de l'or & de l'argent, perdent leur tems & leur bien. Ecoutez Arnaud de Villeneuve. La cause de l'erreur de ceux qui ne réussissent pas dans cet Art, c'est qu'ils ne travaillent pas en matieres convenables ; car il est certain qu'il n'y a que l'homme qui engendre

l'homme, & le cheval qui engendre le cheval : les matieres sur lesquelles ils travaillent étant fort éloignées de la nature des métaux,& particulierement de l'or, il est assurément impossible qu'ils puissent engendrer aucun métal; parce que les métaux ne s'engendrent & ne peuvent se multiplier que par leur propre sperme, & chaque métal ne peut produire qu'une sémence propre & de sa nature. C'est pourquoi la premiere chose à quoi il faut s'appliquer, c'est de connoître ce que c'est que le sperme des métaux, & où on le peut prendre, car on ne trouve pas une chose où elle n'est pas ; & les métaux ou leurs spermes ne se trouvent pas dans les chevaux, dans les œufs, dans les herbes, ou dans d'autres choses semblables.

Nous avons montré ci-devant que le sperme de quelque indivi-

du que ce soit, est l'humidité radicale & essentielle de la chose, & ce qu'on appelle *mercure*, dans lequel sperme réside la véritable sémence & l'esprit minéral qui est invisible : donc le sperme de l'or est son mercure, duquel par l'art on peut tirer la véritable sémence, ou la quintessence séminale aurifique ; & qui travaille sur autre chose perd son tems.

Il y en a, ajoûte Arnaud, qui prennent les esprits minéraux, qu'ils subliment & calcinent : mais leur ouvrage est vain, car ils ne sont point les spermes des métaux, excepté le mercure, & le soufre qui est sa presure : de même que pour la génération des hommes ou des animaux il ne faut aucun mélange que celui des deux spermes du mâle & de la femelle, de même devons-nous joindre les deux spermes dans notre magistere. C'est ce que

tous les Philosophes disent avec Arnaud de Villeneuve, & la plûpart commencent leur Livre par nous enseigner la maniere dont les métaux se produisent dans les minieres, & que les principes immédiats dont ils sont formés ne sont autres que l'argent-vif & le soufre; mais que le seul or est formé d'un argent-vif très-pur, & d'un soufre pur & incombustible, & qui par conséquent a changé sa nature brûlante, lequel soufre teint & coagule l'argent-vif en or. Mais parce que quelques-uns pourroient croire que le soufre & l'argent-vif vulgaire pourroient être la matiere de la Pierre, en les mêlant & cuisant ensemble, comme je sçai que plusieurs l'ont fait; il faut leur faire voir que cela est impossible par deux raisons. La premiere est que le soufre parfait qui coagule l'or est incombustible, &

qu'il a changé de nature, tant parce qu'il ne brûle plus, qu'à cause que la nature l'a dépouillé de toutes ses impuretés terrestres & grossieres qui causent son inflammabilité, ce que l'art ne sçauroit faire, ou du-moins en un très long-tems; & d'autant plus qu'il faudroit le rendre fixe, ce qui demande encore un long travail. Mais l'autre raison encore plus forte, c'est que l'homme ignore les proportions du mélange qu'il faut faire du soufre avec le mercure, afin que ce mélange forme l'essence aurifique; car un peu plus ou un peu moins gâteroit toute la nature du composé: c'est pourquoi ils nous conseillent de prendre ce soufre incombustible & pur, mêlé avec son vif-argent pur & fixe dans les corps où la nature l'a mis, & de l'extraire d'eux, en dégénérant les mêmes

corps pour en avoir la quintessence qui est le véritable soufre & le véritable mercure des Philosophes ; ce qui ne se peut faire que par la dissolution du corps. Ecoutez Roger Bacon, qui nous enseigne de quelle maniere il faut tirer le mercure & le soufre incombustible pour faire la Pierre des Philosophes ; & quoiqu'il l'enseigne avec obscurité & par des détours ordinaires, cepen-dant il est aisé de le découvrir.

C'est le III. de son Miroir d'Alchimie.

Nous avons montré, dit-il, dans les chapitres précédens, comme les métaux parfaits & imparfaits se produisent dans la terre ; voyons à présent quelles sont les matieres qui peuvent perfectionner les métaux imparfaits. Je dis donc que nous avons vû que tous les métaux sont formés d'argent-vif & de soufre, & que l'impureté qui se trouve dans ces deux principes, est

cause de l'imperfection & corruption de quelques métaux ; & d'autant qu'on ne peut pas ajoûter aux métaux aucune chose qui ne soit venue d'eux-mêmes & qui ne soit de leur origine, d'autant que s'ils étoient de nature diverse, ils ne se pourroient pas mêler ensemble intimement : il paroît clairement qu'aucune chose ne peut perfectionner les métaux imparfaits, & les transmuer en une nature métallique plus parfaite, qu'une nature qui tire son origine de ces deux principes, c'est-à-dire de l'argent-vif & du soufre, & qu'on ne doit employer aucune chose étrange & différente de la nature métallique. C'estpourquoi il me paroît étonnant qu'il y ait des gens tant-soit-peu raisonnables qui puissent fonder leur opinion sur les animaux & sur les végétaux, qui sont des choses fort éloi-

gnées de la nature des métaux, lorsque nous avons des choses prochaines en nature. Il ne faut pas croire qu'aucun Philosophe ait mis l'Art dans des choses si éloignées, que par similitude; car on sçait bien que les métaux ne se produisent que d'argent-vif & de soufre, & qu'aucune chose ne s'attache ni ne s'unit à eux, ni peut les altérer ni transmuer, que ces deux choses, ou celles qui viennent immédiatement d'eux: c'est pourquoi la droite raison veut que nous prenions l'argent-vif & le soufre pour la matiere de la pierre, mais faites bien attention que ni l'argent-vif seul, ni le soufre seul n'engendrent pas le métal, mais que leur génération se fait de la mixtion de tous les deux ensemble, & que c'est de leur différent mélange que se produisent les différens métaux, comme aussi

différens minéraux métalliques: donc il eſt conſtant que nous devons choiſir une matiere qui ſoit formée du vif-argent & de ſoufre mêlés enſemble, ſans que l'Artiſte ſe mette en peine de faire ce mélange, dont il ignore les doſes. Mais la fin de notre Secret eſt très-excellente & fort cachée, de ſçavoir de quelle choſe minérale plus proche & plus immédiatement on peut ou doit compoſer la Pierre; car c'eſt préciſément ce que nous devons chercher & choiſir avec grand ſoin, puiſque nous ne ſçaurions rien faire ſans cela. Suppoſons donc que quelqu'un choiſiſſe pour matiere de la Pierre les végétaux, comme les herbes & tout ce qui végette ſur la terre, il faudroit toujours par une longue décoction & par un art qu'on ne connoît point, en faire du vif-argent & du ſoufre, du-

quel travail nous sommes dispensés, quand la nature nous donne le soufre & l'argent-vif tout fait. Si nous choisissons quelque chose des animaux, comme est le sang humain, les cheveux, l'urine, les excrémens, les œufs de poules ou d'oiseaux, & toutes autres choses qui proviennent des animaux; il faudroit par la décoction & par un art que tout Chymiste ignore, en faire de l'argent-vif & du soufre, duquel travail nous sommes dispensés. Et si nous choisissions quelqu'un des moyens minéraux, comme dans tous les genres de magnésies, marcassites, tuties, atraments, vitriols, alums, borax, sels, & plusieurs autres choses fossiles & minérales de cette nature; il faudroit aussi par la décoction & par l'art en faire de l'argent-vif & du soufre, lequel travail seroit inutil.

Et si nous choisissions quelqu'un des sept esprits tout seul, comme le vif-argent, le soufre-vif, ou l'orpiment, ou l'arsénic citrin, ou le rouge, ou son compagnon, chacun à part, tout cela seroit inutile, parce que comme la nature ne perfectionne aucune chose sans un mélange égal & déterminé des deux, c'est-à-dire de l'argent-vif & de l'un des soufres, & que nous ne sçavons & ne pouvons pas faire ce mélange avec les proportions convenables que l'esprit humain ignore : & après il le faudroit cuire en une masse solide & fixe. C'est pourquoi nous n'avons pas besoin de prendre aucun d'eux dans leur propre nature de vif-argent & de soufre, & même il nous seroit inutile de le faire, puisque nous ignorons les proportions nécessaires à ce mélange, & que nous trouvons des

corps dans lesquels ce vif-argent & ce soufre sont proportionnés & coagulés d'une maniere juste, & assemblés comme ils nous sont nécessaires. L'or est un corps parfait & masculin, sans aucune superfluité, & dans lequel il n'y a rien qui manque ; & si par la seule liquefaction il pouvoit pénétrer intimement les imparfaits, il les perfectionneroit, & il seroit l'élixir au rouge. L'argent est aussi un corps quasi parfait, & s'il pouvoit par la fusion ordinaire pénétrer & se mèler intimement avec les imparfaits, il seroit l'élixir au blanc. Mais cela n'est point & ne peut être, parce qu'ils sont seulement parfaits ; car si leur perfection étoit commissible avec les corps imparfaits, c'est-à-dire s'ils étoient assez subtiles pour pouvoir pénétrer dans les parties les plus internes des corps imparfaits, ils

les perfectionneroient; mais étant tels qu'ils sont, les imparfaits diminuent plutôt ce qu'ont de perfection l'or & l'argent, quand ils sont mêlés ensemble. Mais si les parfaits étoient rendus plus que parfaits au double, au triple, ou au centuple, & encore plus, pour lors ils perfectionneroient les imparfaits: mais parce que la nature opere simplement, leur perfection est simple, & ne peut se communiquer tant qu'ils sont dans leur état naturel & dans leur corporéité grossiere; car s'il étoit autrement, la nature n'auroit pas besoin de l'art, lequel pour abréger les met dans la composition de la Pierre pour lui servir de ferment, & les réduit dans leur premiere nature, en faisant que le volatil surmonte en quantité le fixe: & parce que l'or est un corps parfait, formé d'argent

vif rouge & clair, & d'un semblable soufre, nous ne le choisissons pas seul, parce qu'il est seulement parfait, à moins que nous ne l'aidions par une purification ingénieuse; car il est si fortement cuit & digéré par sa chaleur naturelle, qu'à peine pouvons-nous agir sur lui avec notre feu artificiel: & quoique la nature l'ait perfectionné, elle n'a pû cependant le purifier & perfectionner intimement; elle n'avoit pas besoin même de lui donner une plus grande perfection. Ainsi si nous choisissons l'or ou l'argent seuls & tels qu'ils sont pour la matiere de la Pierre, à peine trouverions-nous le feu qui eût action sur eux; & quand même nous aurions le feu, nous ne pourrions jamais parvenir à son intime purification, à cause de sa grande compaction & de la forte union de ses parties. C'est

pourquoi il ne nous est pas nécessaire de prendre le premier au rouge tout seul, & le second au blanc, * puisque nous avons une chose & un corps composé d'un soufre & d'un argent-vif aussi pur & aussi net, & sur laquelle matiere la nature a opéré fort peu, & même point du tout ; ensorte qu'avec notre feu artificiel & avec l'expérience de notre art, & par une action ingénieuse & continuée, nous pouvons parvenir à sa décoction convenable, à sa purification, coloration & fixation. Il faut donc choisir une matiere dans laquelle il y ait un argent-vif pur, clair, blanc & rouge, qui ne soit pas venu à perfection, mais mélangée également & proportionnellement par des moyens convenables avec un

* Ici Bacon commence à déguiser la vérité, mais dans la fin de ce chapitre il fait assez connoître la matiere.

tel soufre, & coagulée en masse solide, afin qu'avec notre art & avec notre feu artificiel nous puissions parvenir à sa modification & purification intime, & les rendre tels, qu'après la fin de l'ouvrage ils soient mille & mille fois plus parfaits que ces corps simples qui ont été cuits par la chaleur naturelle. Soyez donc sage; car si vous êtes un peu habile & ingénieux dans la lecture de mes chapitres, vous trouverez que je vous ai enseigné assez clairement la maniere d'opérer, & le choix que vous devez faire de la matiere de la Pierre.

Bacon a déguisé un peu la vérité, en disant que l'or & l'argent ne sont pas la matiere de la Pierre; & il est certain qu'ils ne le sont pas seuls, car il faut un argent-vif pur & net; lequel contient aussi dans son interieur son soufre blanc & rouge, pour

réincruder ces corps parfaits, afin de les rendre ensuite mille & mille fois plus parfaits, par le moyen de leur feu qui est l'argent-vif: ce qu'il dit dans le chapitre suivant le déclare assez. Je crois, dit-il, que si tu n'as pas la tête dure, & que tu ne sois pas tout-à-fait enveloppé du voile de l'ignorance, tu as pû conjecturer par mes paroles quelle est la matière de la Pierre pour perfectionner les métaux imparfaits, c'est-à-dire qu'il faut la faire avec ceux qui sont plus que parfaits. Et d'autant que la nature ne nous a donné uniquement que les imparfaits, il faut que par notre art nous rendions plus que parfaite la matiere connue & dont nous avons tant parlé dans nos chapitres; & si nous ignorons la maniere d'y opérer, nous devons considérer comment agit la nature.

Son compagnon Richard Anglois, dans son Correctoire, éclaircit le peu d'obscurité que l'on trouve dans le discours de l'autre; ou, comme il y a bien de l'apparence, les paroles de Bacon ont été altérées par les envieux qui l'ont fait imprimer. Ecoutons donc Richard, lequel après s'être fort étendu sur la maniere dont les métaux se produisent dans les minieres, & ayant fait connoître qu'ils se forment de soufre & d'argent-vif, il continue ainsi.

Ceux-là sont bien fous, dit-il, qui mettent en avant tant de sofistications pour tromper les hommes, & tant de choses peu probables, & qui n'ont nul fondement en nature. Ils extravaguent en prenant un arriere-faix, des coques d'œufs, des cheveux, le sang d'un homme roux, les basilics, les vers, toutes

sortes

sortes d'herbes, les excrémens humains & d'autres animaux ; & ainsi ils prétendent avec des choses très-méchantes, imparfaites & très-éloignées du sujet, donner la perfection aux métaux. Mais parce que dans leurs imaginations ils n'ont jamais sçû connoître ce qu'ils devoient faire, ils ont prétendu qu'en sémant de la fiente ils pourroient recueillir de l'or ; ce qui paroît impossible, suivant l'axiome que *votre récolte sera semblable à ce que vous aurez semé* : c'est pourquoi celui qui sémera de la fiente, ne recueillera que de la fiente. Ainsi il n'est pas étonnant si ceux qui veulent faire nos merveilles avec des choses si vilaines & si éloignées de la nature métallique, sont trompés, de même que ceux qui ajoûtent foi à ce qu'ils disent. Semez donc l'or ou l'argent, si vous voulez qu'ils apportent

un fruit convenable à votre travail, & suivant la nature; car c'est l'or & l'argent seuls qui peuvent produire l'or & l'argent, & il n'y a autre chose au monde qui le puisse faire, d'autant que toutes les autres choses sont détruites & brûlées par le feu; & c'est folie de chercher une chose dans un sujet & dans un lieu où elle n'est pas : c'est donc une vanité de chercher la source de l'or & de l'argent dans les choses fœtides & adustibles.

Il continue dans la suite à montrer que quoique le soufre & le mercure commun soient les principes prochains des métaux, cependant le soufre & le mercure commun, tels qu'ils sont dans leur nature, n'entrent point dans l'ouvrage du Philosophe, lequel cherche le soufre & le mercure très-fixes, très purs & incombustibles, dans les lieux où la na-

ture les a produits, & non ailleurs. Voilà ses paroles, qui montrent la difference qu'il y a entre le soufre commun & celui des Philosophes; il faut à présent voir quelle difference il y a entre le simple soufre combustible vulgaire & le soufre incombustible des Philosophes, d'autant qu'ils disent que le soufre coagule le mercure. Il faut donc sçavoir si tout soufre coagule le mercure, j'entens en métal parfait, tel que fait le soufre de la Pierre: on ne balance point à dire que non, parce que, selon les Philosophes, tout soufre vulgaire est contraire aux métaux. C'est pourquoi Avicenne dit qu'il n'entre pas dans notre magistere, car le soufre vulgaire salit, infecte & corrompt, de quelque maniere & par quelque artifice qu'on le prépare, d'autant qu'il est un feu infecté & sale;

car si on le fixe, il empêche la fusion, comme Geber & l'expérience font voir, & alors il n'est pas possible de le joindre aux corps métalliques, puisqu'il est contraire à leur fusion. Cela paroît assez dans le fer, qui contient en lui un soufre grossier, terrestre & fixe; & si le soufre est calciné, il se réduit en une substance terrestre & semblable à une terre morte, non fusible: comment donc pourroit-il donner la vie aux autres métaux? Il a aussi une double superfluité & imperfection, c'est-à-dire une substance inflammable & des ordures terrestres; c'est pourquoi il ne nous sera pas difficile de voir la différence qu'il y a entre le soufre vulgaire & celui des Philosophes, qui est un feu vif simple & vivifiant les autres corps morts, qui les mûrit & nettoie, suppléant aux défauts de nature, parce

qu'il est plus mûr, puisqu'étant très-pur en lui-même, par notre artifice il est de plus en plus dépuré, & mené à une plus grande perfection. C'est ce qui fait, dit Avicenne, qu'un tel soufre ne se trouve point sur la terre, si ce n'est que parce qu'il existe dans les corps du Soleil & de la Lune; mais il est plus parfait dans le Soleil, parce que son corps est plus cuit & plus épuré: or les Philosophes ont fort subtilement imaginé la maniere dont ils pourroient tirer de ces deux corps leur soufre, c'est-à-dire leur sperme, leur sémence ou essence séminale, & comment ils pourroient purger leurs qualités par l'art, c'est-à-dire séparer l'essence du corps hétérogêne, suivant les moyens de nature, & faire ensorte que leur vertu occulte, l'esprit séminal qui est caché dans le fond de leur corps, pût

paroître & se réduire à l'acte : & ils disent tous que cela ne se peut faire que par la dissolution & putréfaction desdits corps, les réduisant en leur premiere matiere, c'est-à-dire en argent-vif, duquel ils ont été formés au commencement ; ce qu'il faut faire sans y mêler rien d'étrange, les choses étranges n'ayant nulles qualités pour perfectionner la Pierre, c'est-à-dire la quintessence de l'or & de l'argent ; au contraire elles gâtent & alterent la vertu séminale de l'espece. En effet une chose ne peut être dite convenable à une autre, que quand elle lui est propre en nature, comme est cette Médecine, qui est simple & de nature minérale, faite & p oduite par l'humidité du mercure dans lequel l'or & l'argent ont été auparavant dissouts ; de même que si vous mettez la glace en

l'eau, l'eau & la glace ne sont plus qu'un seul corps & une même substance; mais si la glace ne se résout point dans l'eau, la glace ne se joint point à l'eau, quoiqu'elle y demeure, & l'eau n'est point imbue ni remplie de la qualité froide qui est le propre de la glace. De même, si vous ne sçavez rendre le corps de l'or en mercure par le moyen du mercure, vous ne pourrez jamais avoir la vertu qui est cachée & comme congelée dans ce corps: cela veut dire que vous ne pourrez pas avoir le soufre parfait, cuit & digéré par la nature dans la mine, qui est la quintessence de l'or. Ainsi quoique la nature & l'or soient deux choses, la Pierre est une, la substance est une, & la Médecine unique, qui cependant est appellée par les Philosophes *rebis*, c'est à-dire une chose composée de deux qui ne sont

qu'une en nature & en ſubſtance. Il eſt aiſé d'entendre que c'eſt l'eſprit & le corps, rouge ou blanc, le vif-argent, & l'or ou l'argent ; ce qui a trompé pluſieurs ignorans, qui ont donné une mauvaiſe interprétation au mot de *rebis*. Il eſt vrai que cela ſignifie *deux choſes*, en effet ce ſont deux choſes ; mais ces deux choſes n'en ſont qu'une, puiſque ce n'eſt autre choſe que l'eau ou l'eſprit joint au corps, lequel corps ſe doit au commencement réſoudre en eſprit, ou pour parler plus clairement, en eſprit minéral, de laquelle il avoit été produit auparavant ; & par ce moyen, du corps & de l'eſprit ſe forme une eau minérale que l'on nomme *élixir*, ou plutôt *ferment*, puiſqu'il corrompt enſuite & aſſimilie la pate métallique à ſa nature ; & ainſi le corps & l'eſprit ne ſont plus qu'une même choſe,

de laquelle on fait la teinture & la médecine de tous les corps qu'on veut purger, ce qui paroît impossible aux ignorans : & ce ce n'est que de cette maniere que nous pouvons avoir le même soufre & le même mercure sur la terre, desquels la nature a fait l'or & l'argent dans le profond de ce globe ; ce qui marque la nécessité qu'il y a que l'art imite la nature, & qu'il n'est pas possible d'y parvenir par d'autres moyens.

Avicenne que Richard a cité, dit en fort peu de mots que celui qui veut faire l'élixir au blanc, trouvera le soufre blanc dans l'argent, & le soufre rouge dans l'or ; & parce qu'un tel soufre ne se trouve en aucun autre lieu sur la terre que dans ces deux luminaires, il faut donc préparer ces deux corps, & les rendre extrémement subtils, afin que vous

puissiez tirer d'eux un soufre & un argent-vif semblables à ceux qui ont formé l'or & l'argent dans le fond du globe terrestre.

Ce soufre & cet argent-vif étant purifié & exalté par l'art en quintessence, est le véritable sperme ou sémence métallique, végétable & multiplicative, comme on l'a déja montré.

L'or donc est la véritable matiere de la Pierre des Philosophes: il n'est cependant pas lui-même la Pierre, quoique quelques Auteurs semblent le dire; mais ils prennent exprès le contenant pour le contenu, à la maniere des Poëtes. Il est certain que l'or dans son état simple & sa corporéité grossiere, n'a aucune action transmutative; car comme il a déja été dit, il n'y a que sa quintessence séminale qui puisse végéter & transmuer en sa nature aurifique l'argent-vif com-

mun & celui des métaux, n'y ayant uniquement que l'argent-vif qu'elle transmue & assimilie. Il faut donc dépouiller l'or de sa corporéité & de ses superfluités terrestres, car il en a comme les autres corps, pour avoir son ame végétable qui est la quintessence, & c'est ce que nos Maîtres appellent exalter l'or au plus haut dégré de perfection, le rendre plus digeste, extraire son soufre, sa teinture, sa sémence, le subtiliser, & rendre ce corps spirituel; ce qui ne se peut faire qu'en dissolvant & purifiant ce corps par une dissolution & putréfaction naturelle, c'est-à-dire qui n'altere point son essence: & cette dissolution naturelle ne se peut faire que par une humidité homogêne qui le ramollit & le réduit en substance liquide, & alors l'art peut séparer le grossier du subtil, & l'ame du corps.

Et comme il n'y a que l'argent-vif qui soit de la nature prochaine de l'or, c'est par lui seul qu'on peut faire cette dissolution, qui nous donne le moyen d'avoir la substance plus que parfaite de l'or ou de l'argent, qui est ce qu'on appelle *Pierre Philosophale* & *Médecine de tous les corps* : & quoique cette vérité soit évidente par tout ce que j'en ai dit, je le confirmerai encore par les sentences de nos Maîtres.

Chap. 10 des 12 Trait. La Pierre des Philosophes, dit le Cosmopolite, n'est autre chose que l'or digéré & exalté au suprême dégré de perfection, c'est-à-dire réduit en quintessence.

Somme de perfection, *cap.* 32 & 33. Geber : L'or est la teinture au rouge, car il teint & transforme tous les corps métalliques.

Augurellus : Dans l'or est la sémence de l'or, quoiqu'elle soit étroitement enfermée dans le plus profond de son corps.

Iſpagnettus : Celui qui cherche la teinture des Philoſophes ailleurs que dans le Soleil & la Lune, perd ſon tems & ſa peine ; car l'or ſeul peut donner la teinture exuberante aurifique, & l'argent la teinture argentifique. Que ces deux métaux ſont appellés parfaits par pluſieurs raiſons, mais entr'autres parce qu'ils abondent en ſoufre très-dépuré & fixé par la nature. Que ces deux métaux ont deux proproprietés qu'ils peuvent communiquer aux autres imparfaits, c'eſt-à-dire la teinture reſplendiſſante & parfaite, & la fixité parfaite, parce qu'eux ſeuls ont ces deux proprietés : ainſi ceux qui les cherchent ailleurs ne les trouveront pas, car on ne peut trouver une choſe où elle n'eſt pas.

Canon 28.

294

304

Richard Anglois : Le ſoufre des Philoſophes ſe trouve dans le

Dans le petit

Rozaire. Soleil, en le digérant & cuisant long-tems, & le soufre blanc dans la Lune.

Hispagnettus : Notre teinture n'est autre chose que le soufre rouge tiré du corps de l'or.

Au commencement du II. Livre. Valois, que le Cosmopolite a si fort imité : Croi seulement que l'homme engendre l'homme, & le métal le métal : car quoique l'or soit dit mort, il a cependant en lui la sémence par laquelle il peut être multiplié à l'infini. Et à un autre endroit il dit : Tiens pour certain que l'or est le commencement de notre grand œuvre, mais non pas en l'état où il est, parce qu'il est dur & solide, & très-uni dans toutes ses parties ; c'est pourquoi il le faut rompre & briser, & puis après faire opérer la nature : aussi est-il dit qu'il faut le réduire en sa premiere matiere qui n'est autre chose que vif-argent, duquel il

a été premierement créé & engendré ; mais d'autant que pour le réduire à cette premiere matiere nous avons besoin d'une nature liquide, ainsi que le safran jette sa teinture dans l'eau. Car quelle chose peut rendre liquide un corps qui est déja fort dur & sec, si ce n'est une matiere liquide, comme on voit que la boue est faite d'eau & de terre ? Il faut donc une eau tiéde dans laquelle ledit corps se convertira & dissoudra ; & au lieu qu'il est épais, il deviendra boueux & fangeux : & cela se fait par deux raisons, c'est-à-dire pour le purger & nettoyer d'aucunes impuretés qui par nature sont demeurées en lui ; & il ne peut être nettoyé qu'en lui ôtant sa dureté, d'autant qu'en l'état où il est, ni même quand il est fondu, rien n'en peut être séparé, à cause qu'il est amoli par la solution qui facilite

l'humidité qu'il désire : alors les évacuations se font d'elles-mêmes, & les impuretés se séparent par la simple digestion.

Je ne sçai si on peut enseigner l'art plus clairement & avec des raisons plus évidentes : cependant les Artistes n'en veulent rien croire ; ils s'imaginent en sçavoir davantage, n'ayant la plûpart pour objet de leurs opérations que l'esprit universel, les sels centriques, & autres imaginations chimériques. Mais voyons la suite du même Auteur.

Jaçoit, dit-il, que la Pierre des Philosophes soit partout & en tous lieux, c'est à-dire le principe universel de toutes choses, & par conséquent de la même Pierre, elle n'est pourtant parfaitement & prochainement que dans l'or, car en icelui est enclose toute la puissance de nature, qui

qui est dite soufre & feu : car c'est une vertu astrale, qui après plusieurs circulations dans la terre, est condensée & épaissie par double vertu avec l'humidité de l'air, qui à mesure lui a été adjointe : ainsi dans l'or est la Médecine universelle & la source de vie.

Vicot son compagnon dit : La Pierre est une quintessence descendue du Ciel en terre, qui donne vie à toutes les choses du monde. Sa premiere origine est au Ciel, & secondement selon l'art elle est dans l'or & dans l'argent, c'est-à-dire liquides & molles de leur nature, qui est l'argent-vif.

Nous avons déja dit comment l'air imprégné des influences des astres, s'épaissit dans la terre & produit les métaux, & que de la plus pure & subtile substance se produit l'or & l'argent, qui sont

les matieres de laquelle on fait la Pierre ; & les Livres de ces deux Philosophes sont remplis d'une telle doctrine, que le Cosmopolite semble avoir copiés dans ses douze Traités.

Il faut donc ramolir l'or,& le réduire en mercure par le mercure qui est essenciellement de la nature de l'or, aussi incombustible & aussi parfait que lui, quoiqu'il soit volatil : mais sa volatilité n'empêche pas que sa nature ne soit inaltérable ; il ne tire ses proprietés, comme dit Geber, que de l'incombustibilité de l'argent-vif, c'est pourquoi il s'écrie que béni soit le grand & sublime Auteur de la Nature, qui a créé l'argent-vif, & qui lui a donné une substance incombustible, & la propriété de conserver les métaux de l'adustion du feu ; propriété qu'aucune créature ne possede comme lui, car c'est lui

Som. perf. *l.* 1, *cap.* 3.

qui ſurmonte le feu, & il n'en eſt pas ſurmonté, mais il s'y réjouit & y demeure tranquilement comme dans ſa ſphere, ce qui paroît encore mieux lorſque la nature le fixe en or. Et le Coſmopolite fait alluſion à cela, lorſqu'il répond à ſon Chymiſte qui lui demande où il faut chercher Dialogue du ſoufre. le ſoufre des Philoſophes; que le ſoufre des Philoſophes eſt dans les plantes, dans les animaux, dans la terre & dans l'air, & partout; mais que pour leur ouvrage ils honoroient ce ſoufre, lorſqu'ils le voyoient être incombuſtible, nager au milieu des flammes, & ſe jouer de leur ardeur.

L'argent-vif étant donc une humidité minérale, métallique, incombuſtible, & de la nature de l'or, eſt celle qu'il faut prendre pour réſoudre l'or en pourriture, avec la conſervation de l'eſpece

ou essence séminale : car nous avons fait voir que l'essence est de sa nature incorruptible & inaltérable, quoique le corps soit putréfié, & elle ne peut être altérée que par le mélange d'une essence de nature diverse : or rien n'est plus proche en nature aux métaux, & particulierement à l'or ; que le vif-argent : c'est pourquoi Geber dit que cette humidité est amiable & agréable aux métaux, & que c'est par son seul moyen qu'on peut extraire les teintures ou essences des corps parfaits, pour les transmettre dans les autres métaux.

Tout l'œuvre consiste donc dans ces deux substances qui ne sont proprement qu'une en essence, & il n'y a point d'autre différence, sinon que l'une est fixe, & l'autre ne l'est pas encore, quoiqu'elle le puisse devenir facilement. Ecoutons encore Arnaud de Villeneuve.

Sans le Soleil & sans la Lune vous ne trouverez aucun corps qui puisse teindre en or ou argent : tirez donc la teinture de l'or par le moyen de l'argent-vif, car ils sont tous deux de la même nature ; c'est l'or qui donne la teinture de l'or, & l'argent celle de l'argent. Celui donc qui fera imbiber l'argent-vif de la teinture de l'or & de l'argent, il aura l'art & le magistere : ne travaillez donc point autrement qu'avec l'or, l'argent & l'argent-vif, parce que l'argent-vif est la mere de tous les métaux, & ils se résolvent en lui. Et un peu plus bas : Dans le grand Rozaire.

Il faut donc prendre le corps dans lequel est le soufre rouge & fixe, & le réduire dans les premiers principes, c'est-à-dire en argent-vif ; car il faut que le corps devienne esprit semblable à l'argent-vif, pour être ensuite dépouillé de sa nature grossiere & terrestre.

Le Trevisan : Notre Médecine se fait de deux choses qui sont d'une seule & unique essence, c'est-à-dire de l'union & du mélange du mercure non fixe avec le mercure fixe, du mercure spirituel avec le mercure corporel.

Alanus : Celui qui ne sait tirer l'ame du Soleil & de la Lune, pour les transmettre ensuite aux corps imparfaits dans la projection, est hors de chemin : or le moyen de l'extraire, c'est par l'esprit du mercure, car c'est l'eau naturelle qui dissout le corps.

Ferie du Testam. *cap. 6.* Raimond Lulle : Je te dis, mon fils, que pour faire notre Pierre, tu dois prendre la nature de ces deux luminaires qui sont proprement naturels à la Pierre, c'est-à-dire la substance naturelle de la Pierre, au-dedans desquels est la splendeur permanente, le soufre lumineux, clair & fixe, la-

quelle ſplendeur reſplendit juſque ſur leur ſuperficie ; je veux dire, qu'il faut prendre le Soleil & la Lune, qui avec leurs rayons lumineux obſcurciſſent le feu & y réſiſtent. Mon fils, conſidérez que celui qui ne prend pas une de ces deux matieres, reſſemble à un Peintre, qui voudroit peindre ſans couleurs & ſans pinceau. Et parmi les corps innaturels, c'eſt-à-dire qui ne ſont pas ſi naturels que l'or, vous devez prendre le corps volatil qui cache ſa nature (notez bien) dans la concavité profonde de ſon ventre, & laquelle on ne peut avoir que par une certaine amiable concorde. Et ailleurs,

Il exhorte ainſi le Roi Edouard ſon ami : Ne travaillez donc avec autre choſe qu'avec le Soleil & le mercure pour le Soleil, & avec l'argent & le mercure pour l'argent.

Avicenne : Celui qui veut faire l'élixir blanc trouvera le soufre blanc dans l'argent, & celui qui voudra faire l'élixir rouge trouvera le soufre rouge dans l'or, & comme ce soufre ne se trouve sur la terre que dans ces deux corps, il les faut préparer subtilement, afin que vous puissiez avoir leur mercure.

Le son de la Trompette : Dissolvez le corps parfait dans le mercure, vous aurez de là la vertu occulte, c'est à dire le soufre philosophique digéré & cuit.

Le même : Tirez l'argent-vif, c'est-à-dire la Pierre philosophique, tant des corps que de l'argent-vif, puisqu'ils sont d'une même nature, & vous aurez sur la terre la même matiere dont l'or & l'argent sont engendrés dans les entrailles de la terre.

Le Trévisan : Si vous dissolvez l'or dans l'argent-vif par un

moyen convenable & un chemin naturel, vous aurez un argent-vif qui aura les proprietés de l'or.

Richard : le mercure crud réduit les corps dans leur premiere matiere; ce que le mercure des corps ne peut pas faire.

Il faudroit faire un très-gros volume pour citer de semblables passages, qu'on ne veut pas croire quoiqu'ils soient conformes à la raison, qui est la régle que les Philosophes donnent pour connoître quand ils disent la vérité.

Je sçai que ceux qui n'y croyent point, soutiennent qu'ils ont de bonnes raisons pour réfuter les argumens de ces Philosophes, entre lesquelles deux me paroissent très-fortes, & plus encore la premiere : laquelle est que l'or & l'argent ne se dissolvent pas dans le mercure, quelque feu

qu'on luy donne, & quelque industrie qu'on y mette; ce qui a été expérimenté par un très-grand nombre de personnes.

L'autre, que l'expérience qu'en ont faite, comme je viens de dire, plusieurs personnes, rend convaincante; c'est que tous les Philosophes qui ont écrit de cet Art, disent d'une commune voix que l'or & le mercure dont ils se servent ne sont pas l'or ni le mercure commun, & qu'ainsi il est inutile de citer tant d'Auteurs, puisqu'ils disent tous la même chose. Ils disent de plus que leur or est vif, & que le commun est mort. Il n'y a rien à dire à cela : il faut convenir qu'ils ont raison, puisque la marque de la verité est dans la concordance. Mais nous dirons aussi que l'or philosophique & le mercure philosophique se tirent de l'or & du mercure commun, par

une préparation philoſophique ; mais comme cela demande une explication plus particuliere, nous en ferons un chapitre à part.

Ve TRAITÉ.

Du Mercure & de l'Or Philoſophiques.

LEs Philoſophes Chymiques ne créent rien de nouveau, mais ils préparent & purifient ce que la nature leur donne accompagné de ces immondices qu'on appelle *le peché originel des individus*, c'eſt-à-dire une tache impure qui accompagne tous les êtres, & dont le mercure & l'or même ne ſont pas exemts.

Quand les Philoſophes ont réduit ces deux ſubſtances à la pureté réquiſe à leur grand œuvre, ils l'appellent en cet état *or &*

mercure philosophiques ; & d'ailleurs comme le grand œuvre est un ouvrage de plusieurs mois, & même de quelques années, selon la maniere dont il est conduit, & qu'il y a plusieurs dégrés de coctions & plusieurs manipulations, principalement dans le commencement, il arrive que ces deux choses prennent diverses formes & divers dégrés de perfection. Les Artistes les ont considérés suivant les differens tems & les diverses formes, & les ont appellés *notre argent-vif* & *notre or*. Cela semble dire qu'il y a plusieurs ou divers argens-vifs & or philosophiques, quoiqu'en substance ce ne soit qu'une même matiere, de laquelle l'or & l'argent-vif parfaits sont tirés, & cette matiere n'est que l'argent-vif, l'or & l'argent commun. C'est le plus grand énigme que le Lecteur trouve dans les Livres,

& c'eſt ce qu'il faut faire voir par l'autorité des mêmes Philoſophes : mais parce que l'argent-vif commun eſt proprement la clef qui nous ouvre la porte pour trouver tous les autres argents-vifs que les Philoſophes ont cachés de maniere qu'à peine quelques-uns ont oſé le nommer ou dire qu'il faut s'en ſervir, il faut parler de lui auparavant ; car c'eſt de lui & par lui que nous avons l'or philoſophique vif, comme nous le verrons dans la ſuite.

Le maître de tous les maîtres, Geber, enſeigne bien clairement que la Pierre conſiſte dans l'argent-vif, & qu'elle ſe fait d'argent-vif : il veut même inſinuer que du ſeul argent-vif on peut faire la Pierre ; mais comme cet ouvrage ſeroit trop long, il conclud dans ſes Traités du parfait Magiſtere, que pour abréger cet

œuvre qu'on pourroit faire sur l'argent-vif crud, on y ajoûte le corps parfait qui est un argent-vif cuit & perfectionne par la nature. lequel corps doit être subtilisé & rendu spirituel par l'argent vif crud.

Pars prima, lib. 2, cap. 4. Il est vrai que dans la Somme de perfection, il dit nettemennt que l'argent-vif commun dans sa nature & tel qu'il est, ne peut pas produire la perfection; mais aussi il ajoûte qu'il le fera en ôtant les deux imperfections accidentelles qui sont en lui, c'est-à-dire une humidité superflue & une téreistréité fœtide qu'il a contractée dans la mine, afin d'avoir sa moyenne substance pure & resplendissante, qui est sa véritable substance; surquoi il est bon de remarquer que quasi toute la substance du mercure est essencielle, & qu'il a très-peu de superfluités, cependant ce peu

de féces empêche qu'il puisse agir sur l'or, & pénétrer la petitesse de ses pores, pour le dissoudre, & le réduire en sa nature mercurielle, comme il est nécessaire qu'il soit. Il faut donc ôter au vif-argent ses imperfections par l'art philosophique, sans altérer ni détruire sa nature de vif-argent, pour lors vous aurez le premier mercure philosophique, qui est sa moyenne substance & son essence. Cette verité est confirmée par tous les Auteurs qui ont été un peu plus ouverts & moins jaloux. Ecoutez Ispagnettus.

Les Auteurs les plus graves, dit-il, aussi bien que l'expérience nous montrent que l'argent-vif des Philosophes, n'est point l'argent-vif dans toute sa nature & dans toute sa substance; mais sa substance moyenne qui est son essence pure que le Philosophe

Secret hermetique, n° 45 &

par ſon art ſépare de l'impur; car l'argent-vif commun eſt en partie naturel & en partie innanaturel ; ſa nature parfaite & eſſencielle eſt cachée dans ſon intérieur, parce que les ſuperfluités externes enveloppent ſon eſprit interne, céleſte & pénétrant. Séparez donc l'impur de l'impur, la ſubſtance des accidens, par une voye naturelle, mettant au jour ce qui eſt caché de bon dans ſon intérieur ; & ſi vous ne pouvez faire cela, ne paſſez point outre, car c'eſt tout le fondement de l'art.

Il fait voir enſuite quelles ſont ces impuretés. L'argent-vif vulgaire, dit-il, eſt infecté comme les autres corps, de l'infection du peché originel propre à tous les mixtes, c'eſt-à-dire des ſuperfluités d'une terre groſſiere & d'une eau ſale qui le rend hydropique & lépreux; & dans cet état

il eſt plus corporel & plus groſ-ſier qu'il ne faut pour diſſoudre & pénétrer l'or : il faut donc ſé-parer la ſubſtance ſubtile des ſu-perfluités groſſieres & aqueuſes ; qui n'étant qu'accidentelles, ſont ſéparables.

Nous avons vû ci-deſſus ce que Raïmond Lulle dit du vif-argent, qu'il cache ſa nature eſ-ſentielle dans la concavité pro-fonde de ſon ventre ; mais il en parle plus clairement dans le chapitre ſuivant.

Mon fils, dit-il, à moins que l'eſprit ne ſoit purgé de ſes impu-retés corruptibles qui ſont ſa mort, ſon corps ténébreux & impur empêchera que la lumie-re reſplendiſſante de ſon ame ne paroiſſe, & tu ne pourras jamais faire le mariage entre le corps & l'eſprit. *Feſte. Teſtam. cap. 7.*

Purgez le donc de toutes ſes ſuperfluités & impuretés terreſ-

tres qui font sa mort, & qui mortifient son esprit vivifiant & agissant.

Le Cosmopolite, dans son plaisant dialogue entre le Mercure & l'Alchymiste, quand il lui demande ce qu'il est dans son intérieur, il lui répond ces paroles remarquables : Tu vois ma forme externe, de laquelle tu n'as pas besoin : mais quant à mon intérieur, c'est le centre du feu le plus pur, immortel, très-pénétrant & très-fixe. Et lorsqu'il parle de cette eau dans laquelle les pommes d'or & d'argent doivent être dissoutes, afin de pouvoir porter fruits & sémences multiplicatives, il dit qu'elle doit être tant de fois purgée & rectifiée, jusqu'à ce qu'elle puisse dissoudre l'or.

Philalette dans son Traité, ne parle quasi d'autre chose que de cette préparation de mercure

philosophique ; & quoique l'un dise qu'il est composé de mercure commun & du régal martial d'antimoine, comme Paracelse & Artephius, & d'autres d'autre maniere, c'est pour ne pas trop enseigner le vrai chemin : ce que nous pouvons tirer de leurs discours, c'est qu'il y faut une préparation, & que ce soit de choses de sa nature, pour ne rien altérer de sa substance.

Raimond Lulle va encore nous montrer que l'or philosophique, qu'il nomme aussi *soufre*, est dans l'or commun, aussi-bien que le premier mercure philosophique est dans l'argent-vif commun.

Mon fils, dit-il, tu dois entendre que le soufre blanc & rouge viennent uniquement de la matiere des métaux, c'est-à-dire le blanc de l'argent-fin, & le rouge de l'or fin ; mais pour l'avoir, il

Férie Testam. *cap.* 17.

faut que la matiere soit extrêmement dépurée par la cuisson, comme nous le verrons dans le chapitre suivant.

Oh, mon fils, un tel soufre ne se peut trouver sur la terre que dans ces deux corps seulement; c'est pourquoi il faut préparer noblement ces deux corps, afin que nous ayons un soufre & un argent-vif tel que la nature l'a employé sous terre: à cette fin on mêle avec ces corps l'argent-vif d'une maniere fort subtile, & si tu les sçais mêler intimement ensemble, tu parviendras à un grand secret, qui est de faire le soufre blanc & rouge que nous appellons la *bénite Pierre* & *l'or philosophique*, & on ne peut tirer ces deux soufres que de ces deux corps, parce que eux seuls contiennent le soufre blanc & rouge incombustible & purifié par l'adresse de nature, ce qui est une

chose si haute & si excellente que l'art ne peut l'imiter, parce qu'il y a de certaines choses que la nature seule peut faire ; car si tu voulois commencer comme elle commence, comme de faire ses soufres de la matiere universelle, ce seroit un ouvrage qui te sembleroit si long, si plein d'inquiétude, & rempli de tant de difficultés, que tu déséspérerois d'en venir jamais à bout, sans compter les fatigues & dépenses inutiles ; & supposant même que tu pourrois faire quelque chose, tu ne le ferois jamais si bien que la nature l'a fait : c'est pourquoi cette Science choisit l'or ou l'argent pour pere, & l'argent-vif commun pour mere ; car ces deux corps préparés dans la suite, & joints avec leur propre soufre ou arsénic, forment la Pierre des Sages. Donc dans l'or est le soufre & l'or vif des Philosophes

& la teinture rouge, & l'argent donne l'arsénic pour la teinture blanche, qui teignent les corps imparfaits d'une couleur parfaite. Mêlez donc l'argent-vif avec ces deux corps, non pas l'argent-vif commun tel qu'il est; car tu dois sçavoir que l'argent-vif commun tel qu'il est, ne se mêle point intimement aux corps. Et plus bas: Mon fils, il faut que tu sois stable dans ton propos, car notre Art ne consiste pas en beaucoup de choses, puisqu'il n'y a qu'une seule Pierre qui est notre soufre & une seule Médecine qui est la composition de notre soufre, auquel tu ne dois rien ajoûter, mais seulement ôter la matiere superflue, qui sont les parties terrestres & flegmatiques.

Lib. 3, cap. 2. Ecoutez le bon Prêtre Vicot compagnon de Valois. Sçachez donc, dit-il, que chaque chose

engendre son semblable; car la sémence de l'or fait l'or, & la sémence de l'argent fait l'argent: mais l'or & l'argent aussi-bien que l'argent-vif vulgaire, sont morts, mais les nôtres sont vifs, c'est-à-dire ils operent comme choses vivantes: c'est pourquoi ils ne sont pas les vulgaires, qui sont bien différens des nôtres. Et cependant les vifs sont descendus des morts; car notre or, notre argent & notre argent-vif sont tirés de l'or, de l'argent & de l'argent-vif vulgaires, qu'on voit tous les jours.

Et en effet, d'ou pourroient-ils venir, si ce n'est de-là, puisque les Philosophes nous disent ce que la raison même dicte, que nous ne pouvons pas faire les essences des choses, parce que ce seroit un ouvrage trop long de commencer par la matiere universelle; & que même nous ne

pouvons pas sçavoir les proportions que la nature emploie ; que l'or & l'argent-vif des Philosophes est partout, c'est à-dire dans la matiere universelle, mais qu'en certaines choses elles sont plus proches qu'en certaines autres ; qu'ils disent & enseignent que dans les deux corps parfaits & dans l'argent-vif minéral consiste la perfection. Il faut donc croire que l'or & l'argent-vif des Philosophes est plus prochainement dans l'or & l'argent-vif communs, qui deviennent agissans & vifs par la préparation que le Philosophe leur fait.

Parole délaissée au commenc.

Trévisan le confirme : La matiere, dit il, dont est extraite notre Pierre ou Médecine souveraine & secrette des Philosphes, est seulement or très-pur & argent très-fins & notre vif-argent, tous lesquels tu vois journellement

ment, altérés toutefois & mués par artifice en nature d'une matiere blanche & seiche, en maniere de pierre.

Je pourrois rapporter un très grand nombre d'autres Auteurs, sentences & raisons que ces Philosophes nous donnent pour prouver cette vérité, & faire connoître sensiblement que la matiere de la Pierre est l'or ou l'argent, & le mercure commun & vulgaire, & que ces matieres vulgaires deviennent matieres philosophiques par l'industrie de l'Artiste.

Mais comme ces préparations philosophiques sont diverses quant aux opérations, & aussi que les effets aussi-bien que les tems sont divers, les Philosophes parlent comme s'ils avoient plusieurs argens-vifs & plusieurs sortes d'or, aussi-bien que diverses sortes de métaux, par les dif-

férentes ſortes de noms qu'ils leur donnent, & qu'ils appellent *notre or*: comme ces manieres de parler embaraſſent fort le Lecteur qui cherche à apprendre, & plus encore ceux qui n'ont pas les principes d'une bonne Philoſophie, & qui n'ont que peu ou point de pratique de cet Art, cela cauſe les ſyſtêmes différens que ces perſonnes font au hazard, ne pouvant aſſeoir rien de certain ſur tous ces ſentimens; c'eſt pourquoi on ne doit pas s'étonner s'il y en a ſi peu qui réuſſiſſent, puiſque les plus habiles de ceux même dont nous conſultons les Ecrits, ont eu tant de peine à y parvenir.

Ce ſera donc faire un grand plaiſir au Lecteur, & les tirer de grands embarras, ſi je leur donne le fil qui peut les tirer d'un tel labyrinthe, en leur enſeignant combien de mercures, combien

de sortes d'or & d'autres métaux ils tirent de l'or commun & du mercure commun.

Mais comme cela dépend des préparations & des régimes de l'ouvrage entier, il faudra en même tems traiter des diverses préparations & régimes des matieres philosophiques, afin qu'on puisse plus facilement entendre les paraboles & sophismes de ces Sçavans, dont la plûpart auroient beaucoup mieux fait de ne pas écrire, que de composer des Livres pleins d'obscurités, qui servent plûtôt à détourner le Lecteur qu'à le mettre dans le bon chemin ; & pour me servir des termes de Geber, ils ne nous ont pas laissé cette Science, mais plûtôt une spéculation diabolique ; qu'ils soient donc maudits à toujours, dit-il, & que je sois maudit aussi, si je ne corrige pas leurs fautes, en exposant cette Scien-

ce suivant la verité qu'elle requiert, c'est à-dire de ne la pas entierement divulguer, attendu les fâcheuses conséquences qui en résulteroient, mais aussi de ne la pas cacher de maniere que personne n'y puisse rien comprendre. En effet ce grand Philosophe a tenu sa parole; car ceux qui liront ses Livres, à moins qu'ils n'ayent l'esprit bien obstrué, connoîtront aisément d'où on peut tirer la matiere: il semble même qu'il enseigne assez clairement en beaucoup d'endroits de ses Ecrits les préparations qu'il convient faire pour rendre cette matiere capable de l'effet que nous entendons: quelques-uns même ont réussi dans cet œuvre admirable par la seule lecture de ses Ecrits, bien entendu que ce n'étoit pas d'ailleurs des ignorans. Ce qui est de certain, c'est que de tous ceux

qui liront ses Livres, pas un ne sortira du régne métallique: mais revenons à nos Philosophes, à leur énigmes & régimes.

VI[e] TRAITÉ.

Explication des Enigmes & Paraboles des Philosophes, avec les préparations des matieres qui entrent dans le grand œuvre, & les régimes de la Pierre Philosophique, avec un Traité des feux & des vaisseaux.

LA Turbe dit: Maître, tout ce que nous disons n'est sinon faire du fixe le volatil, & du volatil le fixe, & puis du tout faire un moyen entre-deux, qui n'est ni sec ni moëte, ni froid ni chaud, ni dur ni mou, ni trop fixe ni trop volatil, & tout pour faire un moyen entre-deux. Art. 57.

Artefius: Tout le secret con-

siste à sçavoir extraire du corps de la magnésie incombustible, l'or, son argent-vif, & c'est ce qu'on appelle notre antimoine, notre sublimé mercuriel ; c'est-à-dire qu'il faut extraire une eau incombustible, & la congeler avec le corps parfait du Soleil qui se dissoudra en icelle en une substance blanche & à demi caillée comme la crême : mais auparavant sa lumiere s'éclipsera, & c'est ce qu'on appelle blanchir le laiton rouge & le sublimer philosophiquement, & le réduire en sa premiere matiere, c'est-à-dire en soufre incombustible & en argent-vif fixe ; & ainsi l'or qui est notre corps par une liquéfaction & circulation réitérée dans notre eau résolutive, se convertit & se réduit en soufre & en argent-vif fixe, & le corps parfait de l'or prend vie dans cette eau, ressuscite & croît, &

se multiplie dans son espece comme les autres choses : car dans cette eau les corps du Soleil & de la Lune se renflent, grossissent, s'élevent & végettent, prenant une substance & une nature animée d'ame végétable. L'or donc ou l'argent sont le véritable sujet de la Pierre ; parce que c'est en eux qu'est le soufre incombustible, & l'argent-vif fixe ; c'est pourquoi les Philosophes l'appellent *la Pierre*, prenant le contenant pour le contenu.

Un autre dans la Turbe dit : Prenez la Pierre que je vous ai montrée, & mettez-là dans l'eau de notre mer pour l'y faire dissoudre ; mais comme cette dissolution ne se peut faire que par le moyen d'une humidité minérale la plus proche en nature, telle qu'est l'argent-vif, & que cette matiere a besoin d'être purifiée, comme on l'a dit, afin d'en

tirer une essence subtile & pénétrante, en telle sorte qu'elle puisse résoudre l'or en argent-vif par ladite manipulation & purification. Il en résulte le premier argent-vif des Philosophes, qui est la clef qui ouvre la porte de la maison royale où est enfermé le deuxiéme & véritable argent-vif des Philosophes qui ne se trouve point sur la terre, & qu'il faut que le Philosophe fasse naître, & qu'il compose de l'argent-vif crud, & de l'argent vif cuit qui est le fils plus cuit, plus mûr que sa mere; car alors que l'or est résolu en argent-vif par le moyen du premier argent-vif, il en résulte de l'union des deux un troisiéme argent-vif, qui est, comme je viens de le dire, le véritable vif argent philosophique.

Le bon Prêtre Vicot, après avoir parlé du premier mercure crud, dit: Mais nous avons un

autre mercure plus prochain, lequel est enfermé dans le corps de l'or & de l'argent qui doit être tiré par le premier & remot, donc par cette vertu crue tu tireras une vertu plus chaude, humide, aërée, subtile, congelée en espece métallique.

Notre argent-vif, dit-il ailleurs, est le corps de l'or même liquéfié & purifié; ce qu'il répette en cent endroits, aussi-bien que ses deux compagnons & beaucoup d'autres.

L'argent-vif de l'or qui est proprement toute sa substance, est cet argent-vif que Hermes dit être caché dans les cavernes dorées; & c'est de cet argent-vif duquel le fin Cosmopolite entend parler, quand il fait voir la différence qu'il y a entre l'argent-vif vulgaire encore dans sa nature, & l'argent-vif des Philosophes: & pour le rendre encore

plus obſcure, il parle des deux quelquefois comme diſtincts, & quelquefois comme unis, & une autre fois comme déja fixés & coagulés en pierre ; & c'eſt ce que le Lecteur doit examiner avec attention.

Le mercure vulgaire ne diſſout point l'or & l'argent, de maniere qu'il ſe ſépare d'eux très facilement ; mais le mercure des Philoſophes diſſout l'or & l'argent, & ne peut plus en être ſéparé, non plus que l'eau mêlée avec une autre eau. Le mercure vulgaire a en ſoi un ſoufre combuſtible & mauvais, par lequel les métaux ſont rendus vilains & ſales ; mais notre argent-vif a en ſoi un ſoufre incombuſtible, fixe & parfait, très-blanc & très-rouge. Le mercure vulgaire eſt froid & humide ; mais le nôtre eſt chaud & humide : le mercure vulgaire ſalit les corps ; & le nô-

tre les purifie, & les rend luisans plus que le cristal: le mercure vulgaire par la décoction se précipite en une poudre citrine ou rougeâtre, & en mauvais soufre; & le nôtre par la chaleur se convertit en un soufre très-blanc ou rouge, très-bon, très-fixe, & fluide comme la cire; l'argent-vif commun, plus on le cuit, plus il devient coulant; mais le nôtre s'épaissit toujours de plus en plus.

Voilà comme parle cet habile Philosophe, qui a dit partout la vérité, mais d'une maniere si fine, qu'il faut être bien pénétrant pour percer son obscurité. Et pour embarasser encore plus l'esprit du Lecteur, & rendre plus obscur ce qu'il dit du merre philosophique, il y ajoûte ce que Geber enseigne, c'est-à dire que l'on peut faire la Pierre avec le seul argent-vif commun dépuré philosophiquement, en le

fixant & insérant, de la maniere qu'il le dit dans la Somme de perfection : mais il ajoûte dans le Livre du parfait magistere, que pour abréger l'ouvrage qui seroit trop long avec le seul mercure, on y ajoûte l'or qu'il faut atténuer & dissoudre en icelui. C'est pourquoi le Cosmopolite ajoûte, après avoir exagéré la clarté de son discours : Notre argent-vif est d'une telle vertu, qu'il te suffit tout seul, & il se suffit seul à lui-même, sans addition d'aucune chose étrangere, par la seule digestion : il se dissout & se congele soi-même ; mais les Philosophes pour abréger l'ouvrage lui joignent son soufre bien digéré & mûr, & ils operent avec eux.

On peut voir par ce que vient de dire le Cosmopolite, que toute l'adresse des Philosophes consiste à entre-mêler ces deux mer-

cures, & à en parler d'une maniere qu'on ne sçait pas souvent duquel ils parlent ; & ce qui est encore plus trompeur, c'est qu'ils nomment souvent l'or & l'argent leur mercure, parce qu'ils contiennent tous deux leur vrai mercure, & qu'ils se résolvent en vrai mercure : & ce qui est encore plus obscure, c'est que lorsque le corps parfait est dissout dans le premier mercure philosophique, & que des deux, c'est-à-dire du corps & de l'esprit, s'est formé le second mercure philosophique ; & comme dans le courant de l'œuvre il arrive plusieurs changemens, dissolutions, congellations & couleurs diverses, les Philosophes donnent à ces diverses solutions & couleurs le nom de divers mercures & de métaux ; comme quand le composé paroît noir, ils l'appellent mercure de saturne ou d'anti-

moine, de magnésie, ou d'autre minéral auquel le composé a quelque ressemblance : souvent même ils le nomment du nom du métal tout court, comme quand ils disent notre Saturne, notre Jupiter ou étain, notre Lune, notre cuivre, notre fer, ou notre or.

Ce qui embarasse le plus, c'est que comme la Pierre n'est que le mercure philosophique desséché, ils l'appellent assez ordinairement notre mercure, & souvent notre soufre & notre or. Ils le nomment encore plus souvent notre or vif, lorsque pour la premiere fois l'or vulgaire étant réincrudé & réduit en mercure, il est fixé en poudre rouge qui n'a pas encore été multipliée ni imbibée de nouveau mercure ; & parce que pour lors cette quintessence d'or a une couleur rouge semblable au cuivre, ils

l'appellent aussi notre cuivre, ou notre soufre incombustible : comme lorsqu'il est au blanc, ils disent que c'est leur arsénic ou leur Lune philosophique ; & parce que cette Lune est transparente & blanche comme du sel, ils la nomment sel ; & suivant les couleurs, les propriétés ou accidens, ils leur donnent le nom de tous les sels, de vitriol, d'alum, de sel armoniac, & autres semblables : & enfin parce que suivant les divers sentimens on peut les comparer à toutes les choses du monde, ils lui donnent aussi le nom de toutes les choses du monde, suivant les différentes applications qu'on peut faire de la chose dans les différens états où elle se trouve.

Il faut donc que celui qui veut lire les Livres des bons Philosophes, ait l'esprit adroit pour démêler & découvrir à quoi son

Auteur fait l'application ; car il est bien vrai qu'ils n'écrivent pas pour enseigner l'art, mais comme ils le disent eux-mêmes, c'est seulement pour rendre témoignage que la science est véritable : très souvent ils parlent sans déguisement, mais ils enveloppent la vérité avec tant d'énigmes & d'ambiguités, qu'il faut avoir beaucoup de pénétration pour les comprendre ; comme le mercure est la clef de tout l'œuvre ; c'est aussi ce qu'ils s'efforcent de rendre plus obscur & plus difficultueux.

Quoique je ne croye pas fort nécessaire de prouver ce que j'ai dit des ténébres dans lesquelles marche le Lecteur dans ces lectures, & quoique je pourrois m'appuyer sur ce qu'en ont dit plusieurs Auteurs, pour prouver que l'éclaircissement que j'ai donné est bien fondé, & extrait

des Livres mêmes des Philosophes; je ne laisserai pas que de rapporter ce qu'en dit l'Auteur anonime du Secret hermétique, qui avec sa droiture ordinaire parle comme il suit.

Les Philosophes ont caché aux avides les matieres de leur Sécret sous les noms équivoques de soufre & de mercure. Les plus clair-voyans par la lecture des meilleurs Auteurs, ont compris que sous le nom de soufre ils entendent le Soleil, d'où l'on tire le vrai soufre incombustible; mais ils sont encore en doute sur le mercure; car il est enveloppé en tant d'obscurités & tant de noms équivoques, & avec tant de tours & détours, qu'il est très-difficile de comprendre ce qu'ils veulent dire, & qu'elle est la véritable matiere de ce mercure: & afin de le rendre plus obscur, ils nous présentent plusieurs &

différens mercures ; car en chaque régime & en chaque partie de l'ouvrage, ils parlent d'un nouveau mercure, de maniere que celui qui n'a pas une parfaite connoissance de toutes les parties de l'ouvrage, ne pourra jamais comprendre quel est ce mercure philosophique. Ils reconnoissent parmi les autres trois principaux mercures : le premier est celui qui résulte de la premiere purification & sublimation de l'argent-vif vulgaire ; car alors ils appellent cet argent-vif ainsi dépuré & essentifié, leur mercure : le second mercure est celui qui résulte de la seconde préparation, lorsque le Soleil est déja réincrudé & résolu en sa premiere matiere ; & c'est ce mercure qu'ils appellent proprement leur mercure & le mercure des corps, & c'est cet assemblage des deux qu'ils appel-

lent *rebis*, *cahos*, *tout l'univers*, d'autant que tout eſt dans ce mercure; & il n'y a rien autre choſe que de le cuire pour en faire la Pierre; ils parlent plus de ce mercure que de celui qui doit être le premier ouvrage du Philoſophe, duquel ils ne parlent pas pour la plûpart, ou fort peu, laiſſant à l'Artiſte à le deviner. Souvent ils nomment l'élixir parfait & la Médecine parfaite leur mercure, nom qui ne convient proprement qu'à une choſe volatile & humide; & c'eſt pour cette raiſon qu'ils appellent leur mercure tout ce qui ſe ſublime & s'éléve dans le cours de l'œuvre & dans le vaiſſeau: & comme l'élixir étant une choſe très fixe, ſemble ne devoir pas porter le nom de mercure, c'eſt pourquoi ils le nomment leur mercure pour le différencier du volatil; mais, ainſi que je l'ai dit,

n'étant qu'un mercure très-fixe, ils peuvent l'appeller mercure & obmettre l'épithéte de *fixe*, étant les maîtres de dire ce qu'ils veulent.

Une des choses qui embarasse le plus le Lecteur, c'est que la plûpart des Auteurs qui ont écrit de la Pierre, disent que le mercure des Philosophes est partout & en toutes choses. Il est vrai que les Philosophes qui ont le plus de sincérité, avouent que la matiere pour leur ouvrage est une substance prochaine plutôt en certaines choses qu'en autres; mais comme cela ne suffit pas pour ôter l'équivoque & résoudre cet énigme, & que cela est cause que la plûpart s'attachent à extraire leur mercure des plantes, des animaux & des sels, & de toutes sortes de différentes matieres, quoique les Philosophes s'écrient contre, & que plusieurs

autres prétendent l'extraire, ou de la terre vierge qu'ils appellent *adamique*, & les plus habiles, de l'esprit universel. Je croi qu'il n'est pas mal à propos de donner quelque éclaircissement là-dessus.

Premierement il faut sçavoir ce que les Philosophes les plus subtils ont entendu par le mot de mercure. *Nota* que j'ai fait voir que le nom de mercure ne signifie proprement que l'humidité ; ainsi le mercure universel est proprement l'eau, ou pour mieux dire l'humidité de l'eau : mais il y a un autre mercure universel, qui est celui que les Philosophes entendent sous ce nom ; c'est un assemblage & composition spéciale de tous les élémens, dans laquelle composition l'humidité domine : & comme ce mercure est rempli de la chaleur qui provient des astres, & de

l'ame générale du monde, le mercure est chaud & humide, & il ne manque pas d'un sel très-subtil interne; mais quant aux sens, il ne paroît & on ne sent que l'humidité. C'est de ce mercure universel que toutes choses proviennent; car c'est la nourriture des grains & des plantes dont les animaux se nourrissent, & qui est aussi leur nourriture invisible, y ayant, comme dit le Cosmopolite, une nourriture occulte dans l'air que nous respirons: or c'est cette humidité aërienne qui donne l'accroissement aux graines dont l'essence féminale transmue ce mercure universel en leur mercure particulier, qui est leur humidité radicale; & c'est ce mercure universel qui forme le mercure métallique, aussi-bien que celui de tous les êtres; & c'est dans ce te... que le mercure des Philoso-

phes est partout & en toutes choses..

Ecoutons l'excellent Philosophe Vallois, qui voulant faire connoître aux enfans de la science quel est le mercure qui dissout l'or, ne croyant pas le pouvoir dire ouvertement, il le décrit philosophiquement en la maniere suivante:

Je veux te donner encore un plus grand éclaircissement sur les deux principes, & spécialement de la premiere eau mistique des Philosophes, qui est la mere de tous les métaux & de toutes les choses qui sont au monde, laquelle je te dis n'être qu'eau ardente par laquelle tout corps doit être rompu & mis en piéces.

Sçachez donc, fils de doctrine, que le Soleil, la Lune & les Etoiles jettent perpetuellement leur influence dans le centre de la

terre, pour à laquelle parvenir, il faut premierement passer par les moyennes régions de l'air, dans lesquelles sont assemblées lesdites influences, lesquelles mêlées & jointes les unes aux autres, sont après distillées dans les pores de la terre jusqu'au centre d'icelle, se dépurant de sable en sable, jusqu'à la derniere goutte de leur humidité aërienne. L'air est donc tout rempli de ces influences, la terre en est aussi tout à fait pleine: car il n'y a rien dans le monde qui n'en soit rempli: parce que c'est l'essence de toutes choses, & l'ame universelle de tous les corps. Mais cette sémence est grandement abondante en deux qualités principales, sçavoir chaleur & humidité, desquelles on voit sortir toutes choses qui sont au monde; ce qui arrive néanmoins par l'union du premier mâle, c'est-

c'est-à-dire par le ferment des sémences particulieres qui se joint à ladite sémence universelle ; lequel ferment attire & convertit icelle en sa nature particuliere, divisant ainsi les especes, & les ordonnant suivant la volonté & premiere ordonnance du Tout-puissant, afin que rien ne soit confondu, & que chaque chose produise des fruits de sa nature. La chaleur de cette sémence est cachée dans le centre de l'humidité ; c'est pourquoi elle est invisible, mais cette humidité est le corps & le sperme de la chaleur, lequel en grossissant dans l'air, demande une séparation & purgation philosophique, qui est la préparation des externes, que l'on doit considérer soigneusement sur l'opération de nature. En cette maniere cette sémence universelle appellée par Hermes triple mercure, à cause de la tri-

ple vertu animale, végétale & minérale, passant de lieu à autre par les pores & veines de la terre, purge & nettoie ces lieux par une réitération infinie, parce que ces humidités se suivent & & se succedent comme les vagues de la mer, jusqu'à ce qu'elles soient à leur terme, qui est le foyer ou centre de la terre: car étant parvenu en ce lieu, l'eau élémentaire ou l'eau de l'air a quitté l'air pur qui est élevé jusqu'à la superficie en forme de vapeur, comme elle étoit descendue en forme d'humidité aqueuse, jusqu'à ce qu'elle ait fait rencontre d'une terre purifiée par les évacuations précédentes, pour s'attacher & se joindre à elles, lesquelles selon leur pureté ou impureté produisent l'or, l'argent, ou les autres métaux. Mais quand cette vapeur ne trouve pas une telle terre, ou

que cette terre n'est pas enfermée entre d'autres terres épaisses, comme sont les lieux qui sont les minieres, mais qui est de toutes parts poreuse ; alors cette vapeur ne se peut cuire, mais s'élevant toujours vers la circonférence, elle y produit par l'attraction des vapeurs du Soleil céleste, des herbes, des arbres, & toute autre chose ; ou bien elle est congelée par l'air en un certain corps blanc, quelquefois mêlé avec la graisse de la terre, & quelquefois visible aux lieux où il y a de l'adhérence ; c'est le sel nitre : puis étant rencontré par la pluie ou autre humidité, est dissoute & reportée en bas par une circulation qui n'a jamais de fin. Ainsi examinez bien quelle peut être cette matiere qui doit faire le dissolvant de l'or ; car notre principale intention n'est autre que de prendre

ce corps sur les termes que la nature l'a laissé imparfait, & de le parfaire par l'art, c'est-à-dire que la nature avoit dessein de rendre ce corps dans la miniere tout-à-fait purgé de sa térestréité, puis le cuire jusqu'à parfaite maturité, pour être la même chose que l'élixir parfait. Mais l'empêchement est venu de l'air, qui transperçant les parois du four souterrain de nature, a refroidi les matieres, & fait que nature n'a pû passer outre, tels efforts qu'elle ait pû faire pour cet effet. Je dirai présentement comment les principes minéraux se font. Premierement il est à remarquer que les principes des métaux sont seulement soufre & mercure, c'est à dire la chaleur & pureté de la terre : soufre est cette vapeur humide dont nous avons parlé; mercure qui est le même, qui a nettoyé & purifié le

ſoufre de ſes fœculentes terreſtréités, les réduiſant en forme de diſtillations en une matiere graſſe en divers & particuliers lieux de la terre. Quelquefois elle eſt enfermée dans un endroit où la chaleur provenant du centre, eſt retenue par une certaine voûte naturelle qui la fait reverbérer ſur cette matiere; quelquefois en un lieu vague & environné de pores par où cette chaleur ſe dilate. En ces lieux-là jamais ne ſe produit de métal, ou très-rarement, ſi ce n'eſt du fer: mais en celui qui eſt environné de chaleur, & où cette graiſſe s'eſt amaſſée par longueur de tems & par des diſtillations naturelles, lorſque cette vapeur humide arrive, elle ſe joint à cette graiſſe, qui ſe pétrifient enſemble, parce que l'une réſiſte & ſe fermente avec la vapeur: mais la vapeur ſurmontant toujours le ſoufre,

elle le digere de maniere qu'il se consomme dans ce mercure, qui augmente à mesure que l'autre diminue : & enfin l'or ne seroit que mercure cuit par la vertu & ferment du soufre, qui étant séparé de ce mercure, nous auroit laissé un corps aussi lucide que le Soleil ; mais, comme j'ai dit, l'air froid qui s'est augmenté petit à petit, & qui s'est multiplié par la longueur des tems, a empêché la séparation totale & par conséquent la maturité parfaite. C'est pourquoi l'or ne donne & ne porte point de sémence externe comme les végétaux ; car il ne peut être mûri qu'après que le soufre a été bien digéré & épuré : aussi l'or vulgaire n'est point diaphane comme l'est son essence séminale, à cause du soufre indigeste qui est répandu en son corps ; & les autres métaux le sont encore moins, cha-

cun en son dégré, à cause qu'ils abondent davantage en mauvais soufre. Il faut donc commencer le travail où la nature a fini & s'est arrêtée, c'est-à-dire par la séparation totale du soufre; ce qui ne se peut faire qu'en réduisant le corps dans sa premiere matiere, c'est-à-dire dans l'état où il étoit avant que d'être congelé. Voilà comme cet habile Philosophe insinue avec beaucoup d'adresse aux enfans de la science quelle est la nature du mercure universel philosophique; & comme il est dans toutes choses, dans lesquelles il se spécifie par la vertu séminale de la chose.

Le Cosmopolite dans ses douze Traités, non seulement a suivi, mais on peut dire qu'il a copié cet Auteur; ce qui a donné lieu à bien des gens de travailler sur un certain esprit universel

qui ne se trouve point, & qui n'est point sujet aux sens; & à d'autres de chercher le dissolvant de l'or, ou de faire la Pierre entierement, ou avec l'air, ou avec le nitre, ou avec le sel de tartre vierge, ou avec d'autres choses semblables. Et le même Cosmopolite nous fait assez voir que le mercure des Philosophes est bien partout & en toutes choses; mais il nous dit aussi qu'il est plus prochain en de certaines qu'en d'autres, & qu'il est bien plus à propos de prendre ce qui est près que ce qui est loin, d'autant que, comme il l'enseigne, il faut réduire ce mercure universel à la nature particuliere de mercure minéral & métallique.

C'est ce que le bon Prêtre Vicot déclare sans déguisement par ces paroles: Jaçoit, dit il, qu'en toutes choses soit cette

même

cette même ſubſtance de mercure en forme d'humidité liqueureuſe, laquelle après décoction parfaite peut endurer toute chaleur, pourtant elle ne peut bonnement être trouvée qu'aux ſeuls métaux pour notre ouvrage, deſquels on la doit extraire par une ſemblable vertu giſſante en choſe crue, le mercure minéral, laquelle n'a encore terminaiſon qu'en médiocrité, de laquelle il convient de ſéparer les élémens impurs, & par le moyen de cette vertu crue, il faut faire ſortir la nature cuite, chaude, humide, aërée, ſubtile, congelée en eſpece métallique; car notre argent-vif n'eſt point argent-vif vulgaire, ni en ſubſtance, ni en nature; mais mercure philoſophique de l'or & de l'argent approché par art au premier être, c'eſt-à-dire à la quinteſſence ou mercure uni-

Lib. 1, cap 3, n° 61 & ſeq.

verſel aſtral, & de ſubtilité ſemblable à la lumiere. Voilà en quel ſens le mercure des Philoſophes eſt partout & en toutes choſes, & comme tout vient de lui, & c'eſt cette même raiſon & en ce même ſens qu'Hermes a dit qu'il eſt dans le ventre du vent, c'eſt-à-dire de l'air. Ecoutez Oſman ſçavant Arabe, qui ſuivant la maniere de ſa nation, a accoutumé de parler par métaphores, équivoques, paraboles & énigmes : il parle de même de la matiere de la Pierre & du mercure philoſophique ; mais cependant quoiquil ſoit aſſez obſcur dans ſes écrits, il eſt aſſez de bonne foi en ceci pour en donner l'intelligence. Voici ſes paroles : Hermes dit que cette précieuſe Pierre eſt en tous lieux, & que c'eſt une eau vive, perpetuelle, primordiale, & qu'elle eſt dans toutes les chſes & dans toutes

les maiſons. Heureux qui peut bien comprendre ce ſecret & en uſer ſagement. Il continue encore, & dit qu'Hermes dit que ce ſecret conſiſte dans l'eau, laquelle eau prend nourriture par le ſecours des hommes, & ajoûte ledit Hermes que toutes les choſes les plus viles du monde ſe vendent plus cherement que ladite eau ; car elle eſt auprès & parmi tout le monde, & chacun a beſoin d'elle ; elle eſt auprès de chacun, & elle ne l'abandonne point, & ſon eſprit ne la quitte pas. Abaamil en parlant de cette eau, dit qu'on la trouve en tous lieux, dans les champs, dans les vallées, dans les montagnes ; qu'elle eſt entre les mains & en la poſſeſſion du pauvre auſſi-bien que du riche, du foible & du puiſſant : & cette parabole que tous les ſages approuvent, n'eſt que l'eſprit de l'humidité,

Dans ſa Parabole, après le XXII. Traité.

& par cette humidité mercurielle dont Sandivogius Auteur dit que toutes les créatures se nourrissent, mais invisiblement. Voilà donc le vrai sens de la Parabole tant répetée dans les Livres chymiques, du mercure philosophique, sur le mercure ou menstrue universel qui est partout & en toutes choses. C'est aux Alchymistes de le chercher où il leur plaira, & aux plus sages de le prendre où il est plus proche. La même chose qui a été dite du mercure, se doit aussi entendre du soufre, car sous ce nom les Philosophes entendent la chaleur du feu céleste, & qui est dans le centre de l'essence de tous les êtres, qui est leur ame & leur vie, quoiqu'ils font assez connoître qu'il y a un sujet dans lequel il se trouve, & sans lequel ils disent assez qu'on ne peut rien faire. Il est bien vrai qu'aucun

ne se nomme, ou s'ils l'ont nommé dans quelques-uns de leurs écrits, ils l'ont placé de maniere qu'il n'est presque pas possible de penser que ce sujet soit une chose nécessaire à la composition de la Pierre, quoique cependant un certain nombre de ces Philosophes ayent suffisamment montré en quel lieu on trouve le soufre & le mercure minéral pour la Pierre, laissant la liberté aux creuses écouelles de le composer & de l'extraire de tous les principes universels, ou bien de suivre ce qu'ils en ont dit, & particulierement le sentiment de Sandivogius, qui en parle directement dans le Traité du soufre & dans le Dialogue de l'Alchymie, qu'on entendra facilement si on s'applique à ce que j'ai dit.

IVe TRAITÉ.

De quelques autres équivoques & paraboles du feu.

COmme cette ſcience ne ſe peut enſeigner clairement, les Philoſophes ont été obligés de ſe ſervir de paraboles & d'énigmes pour la laiſſer deviner à ceux qui en ſont curieux ; & parce que tous les hommes ſont de génies différens, il y a eu des Auteurs qui l'ont traité diverſement, ſelon le plus ou le moins de ſubtilité d'eſprit qu'ils ont eu, qui leur a fait conſidérer dans cet œuvre certaines actions de la nature que d'autres n'ont pas remarquées. La plûpart des Philoſophes ſe ſont fait un mérite de ces ſubtilités, car la vanité qui eſt naturelle à tous les hommes, nous conduit à tâcher de faire

paroître que nous avons plus d'eſprit & plus de pénétration que les autres, & même une habileté plus particuliere à ſçavoir dire la vérité ſous des termes que le commun des hommes n'entend pas. Ceux qui ſçavent l'art, entendent bien ces ſubtilités, parce qu'ils poſſedent le mot de l'énigme ; mais ceux qui étudient pour parvenir à cette divine ſcience, s'y trouvent bien embaraſſés : or comme les Philoſophes Chymiſtes ſemblent avoir travaillé à l'envi les uns des autres à inventer de ces parabo- & énigmes ſubtiles, j'en expliquerai quelques-unes qui me paroiſſent les plus importantes, entre leſquelles eſt celle du feu.

Les Philoſophes Chymiſtes ont pluſieurs ſortes de feux : il y en a qu'ils nomment & qui ſont en effet feux intrinſeques, & d'autres externes.

Les feux internes de cet art sont aussi plusieurs : Raimond Lulle en parle de trois ; le feu naturel, le feu innaturel, & un un autre qu'il appelle feu contre nature.

Le feu naturel est celui qu'on regarde comme la chaleur naturelle & interne de la matiere de la Pierre, & particulierement la chaleur interne de l'or, lequel étant une fois dissout, est le feu de son soufre vivifiant, qui cuit, digere & perfectionne tout l'ouvrage ; c'est pourquoi quelques Philosophes ont dit que leur ouvrage se cuisoit à la chaleur du Soleil ; ce que les ignorans ont pris à la lettre.

Feris Testam. cap. 6.

Le feu interne du mercure dissolvant le corps, est appellé chaleur innaturelle, parce qu'elle est moins naturelle à la Pierre que celle de l'or ; elle est comme le sperme féminin qui a besoin

de la chaleur du mâle : cependant cette chaleur innaturelle devient naturelle par la digestion, & par l'action de la chaleur masculine, de même que le sperme de la femme & son sang forment & nourrissent l'enfant par le ferment du mâle.

Le feu contre nature est celui de tous les sels & autres choses qui sont contre la nature de la Pierre, & qui peuvent altérer la substance essentielle de la Pierre, & les eaux fortes qu'on en tire. Ces choses peuvent servir aux préparations de la matiere de la Pierre ; mais étant contre sa nature, il n'entre point dans sa décoction. Cependant pour augmenter l'embaras du Lecteur, ils appellent quelquefois le mercure dissolvant *feu contre nature*, parce qu'il brise, détruit & corrompt le corps de l'or : cependant cela est dit improprement,

car l'espece essentielle de l'or non seulement n'en est pas corrompue, mais encore c'est par sa vertu que la substance du corrupteur est convertie en feu naturel, faisant aussi partie de la Pierre, & se changeant en souffre séminal. Il n'est rien plus ordinaire que de trouver dans leurs Livres, que l'eau dissolvante est un feu plus brûlant que le feu commun des fournaises, qui ne peut pas altérer l'or; & que cette eau pénétre, liquéfie & corrompt, le changeant de forme, & de sec, dur & fixe, le faisant devenir mou, liquide & volatil. C'est pourquoi ils l'appellent quelquefois feu infernal, d'autres feu celeste, & proprement eau de feu. La puissance de ce feu interne aqueux se manifeste non seulement par la dissolution du corps de l'or, mais encore mieux par la facilité que

cette eau métallique a de se transformer en soufre aurifique à l'infini ; car en arrosant & imbibant le premier soufre avec cette eau pleine de feu céleste, elle se convertit en soufre aurifique : c'est pourquoi quelques-uns l'ont appellée eau de soufre. Le feu humide & coulant est aussi appellé bain-marie, le bain du Roy, du Soleil & de la Lune, où ils se baignent pour se nettoyer de leurs impuretés, & pour acquérir de nouvelles forces & une jeunesse immortelle.

C'est ce feu dont Trévisan parle avec tant de mystere, qu'il dit être subtil, vaporeux, digérant, continuel, environnant, aërien, clair & pur, enfermé, non coulant, altérant, pénétrant & vif.

Enfin ils ont donné le nom de feu à tout ce qui agit dans les matieres qui sont enfermées,

dans le vaisseau ; & comme ils ont observé attentivement tous les mouvemens, altérations & changemens qui arrivent dans les matieres dans le cours de l'œuvre, ils ont donné le nom feu à tout ce qui cause ces mouvemens, les désignant ou par les couleurs, ou par les effets sensibles qu'ils ont remarqués.

Le feu externe est un autre feu, & un des plus grands secrets de l'art, qu'ils ont aussi tâché d'envelopper & de cacher sous des énigmes ; & cependant ce n'est autre chose que le feu élémentaire que chacun peut faire à sa maniere, pourvû qu'il sçache le régler suivant que les matieres le requiérent, en observant exactement les dégrés selon les tems. Il est certain qu'il se peut faire en différentes manieres, quoique les matieres soient toujours fondamentale-

ment ſes mêmes ; cela dépend de l'induſtrie de l'Artiſte : il faut ſeulement que ce feu ſoit proportionné à l'œuvre qu'il entreprend, & qu'il garde le régime qui eſt néceſſaire : le feu de charbon & celui de lampe ſont les plus ſûrs & commodes.

Des vaiſſeaux.

Le nom de vaiſſeau eſt auſſi équivoque, car il y a le vaiſſeau de l'art & celui de la nature.

Le vaiſſeau de l'art eſt un ſimple vaiſſeau de verre, tel que la plûpart des Philoſophes le dépeignent, rond & oval.

Mais le vaiſſeau de nature eſt le plus important & le plus difficile à trouver ; c'eſt proprement le vaiſſeau féminin qu'on appelle *matrice*, dans laquelle le Roi doit ſe corrompre & répandre ſa ſémence, pour y produire l'enfant philoſophique.

Ils appellent aussi ce vaisseau naturel le vaisseau de l'art, parce que c'est le seul moyen par lequel l'art s'accomplit.

Et comme ce vaisseau est en même tems liqueur, ils appellent cette liqueur *menstrue*, d'autant qu'il fait le même effet de menstrue féminin, lequel donne accroissement à la sémence masculine qui se change en sa nature, de même que fait celle du mâle à l'égard de celle de la femelle : c'est pourquoi les Philosophes comparent si souvent l'union de l'or & du vif-argent, au mariage & à la génération de l'homme.

Jusque sur le scel du vaisseau ils ont fait une équivoque; car ils disent qu'il faut sceller le vaisseau hermétiquement : or le sceau d'Hermes a un double sens. Le sens litteral est de sceller le vaisseau de verre, de maniere

que rien de ce qui eſt dedans ne puiſſe s'évaporer ; mais le ſens philoſophique du ſcel d'Hermes eſt de faire enſorte que les deux mercures ſe joignent de telle maniere, quils deviennent un ſeul être & une ſeule Pierre ; & c'eſt auſſi ce qu'on appelle ſceller l'enfant dans le ventre de la mere, c'eſt-à-dire, réſoudre & enfermer l'or dans le plus profond des entrailles du mercure qui l'a produit.

Des noms de la Pierre.

La Pierre ſe peut conſidérer ou comme étant en état d'être faite, c'eſt-à-dire encore liquide ; ou bien comme étant déja parfaite & ſéche. Dans ces deux états elle a le nom de toutes les choſes auſquelles le Philoſophe qui la fait peut ou veut la comparer, dans le tems qu'il l'obſerve ; de ſorte que pendant qu'-

elle est liquide & coulante, il l'appelle mercure: si elle s'éleve en vapeurs, il l'appelle fumée, esprit, vent, air, & même feu; & si elle se précipite, il la nomme eau, rosée du mois de Mai, urine, *&c.* & s'il voit monter ce qui est au fond sur la superficie de la matiere, il l'appelle sublimations, distillations, filtrations: mais lorsqu'elle est séche au blanc, ils la disent talk, & du nom de tous les sels, ou d'arsénic ou de marbre, & de tout ce qui est blanc. Et lorsqu'elle est rouge, ils lui donnent le nom de soufre, d'orpiment, rubis, cuivre, cinabre, & de tout ce qui peut lui ressembler. Le nom de *notre* qu'ils y ajoûtent ordinairement, marque que ce n'est pas le vulgaire; & ainsi notre soufre, notre cinabre, notre orpiment, & le reste, fait voir la différence qu'il y a du commun à celui dont ils parlent.

De

De quelques autres paraboles & énigmes.

Comme il feroit très-dangereux d'enfeigner cette fcience nettement & naturellement, & que tous les Philofophes Chymiftes qui en ont écrit, ont tâché de la faire connoître fous quelques figures ou paraboles énigmatiques, par lefquelles les fages peuvent cependant affez facilement comprendre ce qu'ils veulent dire; j'en rapporterai quelques-unes, afin que l'on voye que lorfqu'on s'applique, qu'on a du bon fens, & que l'on eft initié dans les fondemens naturels de la Philofophie, ces énigmes ne font pas difficiles à expliquer, fuppofant que le Lecteur a lû les Livres des Philofophes, & qu'ainfi il a déja quelque connoiffance de ces énigmes. Je ne m'étendrai pas beau-

coup là-dessus, j'en rapporterai seulement quelques-unes.

Je commencerai par la parabole du Cosmopolite, qui n'est pas une des plus difficiles à entendre. Il dit qu'il y avoit deux arbres du Soleil & de la Lune, qui ne pouvoient porter de fruit que par la vertu d'une certaine eau claire & blanche plus que la neige, & dans laquelle les fruits de ces arbres se liquéfioient comme la glace dans l'eau tiéde. On entend bien que Saturne qui faisoit la liquéfaction de ces fruits, veut marquer la noirceur qui paroît dans le tems de la putréfaction du composé, comme tous les Philosophes le disent, & qui produit le vrai mercure philosophique de l'or ou de l'argent. Il fait ensuite dire à Neptune que dans cet ouvrage il n'y entre rien que les fruits des arbres du Soleil & de

la Lune, & l'eau philoſophique: il montre le tems, le poids & le régime. Et dans les deux Dialogues du mercure & dans celui du ſoufre avec l'Alchymiſte, il eſt facile de voir quel eſt le mercure des Philoſophes & leur ſoufre. Il eſt vrai que cet Auteur eſt fort ſubtile & captieux; mais avec ce que j'ai dit ci-devant, il eſt facile d'entendre ſon ſens, pour peu qu'on ait d'eſprit.

Les figures de Flamel ne ſont pas plus difficiles à entendre: il en explique lui-même une partie; & il eſt aiſé de comprendre que les deux bêtes qui ſont dans le vaiſſeau de verre, l'une qui a des aîles & l'autre ſans aîles, ſont le fixe & le volatil, comme lui-même l'explique. Il eſt vrai que les figures d'Abraham Juif ſont un peu plus difficiles; mais pour faire plaiſir à pluſieurs perſonnes qui ne les entendent pas, je vais

mettre ici l'explication que le bon homme Vicot nous en donne.

Il y avoit trois fois sept feuillets dans ce Livre, le septiéme duquel étoit toujours sans écriture; mais il y avoit des figures hiéroglifiques comme au premier, une verge avec des serpens entortillés, signifiant que mercure après la septiéme dépuration est venu en magistere. Cette explication est un peu obscure pour ceux qui n'ont encore que de legeres lumieres de la Science; mais ceux qui ont lû les Livres, & qui sont un peu Philosophes, entendent bien ce que cela veut dire. On peut encore entendre qu'après les sept semaines ou environ par le moyen de Saturne qui est la putréfaction & noirceur des matieres, les deux mercures fixe & volatil se sont joints & entortillés en-

semble, comme il paroît dans ce caducée mistérieux, pour parvenir à achever le magistere.

Au deuxiéme septiéme feuillet étoit un serpent crucifié, c'est-à-dire que Saturne avec sa faux ayant tranché les pieds au mercure volatil par l'union du fixe, ce mercure volatil & aqueux est devenu fixe & est resté en terre ; & l'un & l'autre mercure forment un serpent crucifié, dont l'arbre composé de quatre parties égales, c'est-à-dire des quatre élémens en égale portion : & ce serpent ainsi exalté dans la croix, signifie le soufre de l'or exalté en vertu.

Au troisiéme septiéme feuillet la figure représentoit un désert, avec plusieurs belles fontaines d'où sortoient des serpens qui alloient de côté & d'autre. Cela signifie le nombre des dissolutions & putréfactions (car

les serpens marquent toujours la putréfaction) qui arrivent tant dans le cours de l'ouvrage, que celles qui se font dans la multiplication de la Pierre.

Il y a plusieurs autres figures dont Flamel parle; mais Vicot n'en parle pas, parce qu'elles sont très-faciles à entendre, faisant assez clairement voir les matieres & les couleurs, & ce qui arrive dans le cours de l'œuvre, aussi-bien que dans la multiplication.

La parabole de Zachaire est plus simple, mais elle ne marque que les couleurs qui paroissent dans le vaisseau, ce qui le fait paroître trop cacher son secret, quoique quelques autres disent qu'il a déclaré l'œuvre mot à mot dans son opuscule.

La parabole de Trévisan, de son petit Livret d'or qui tombe dans la fontaine où il se perdit,

& du Roi qui vient se laver dans cette fontaine d'eau vive pendant plusieurs mois, est assez naïve pour qu'elle nous fasse clairement voir quelles sont les matieres de l'œuvre. Le tems dans lequel il se parfait, & les couleurs qui paroissent dans le vaisseau sont fort bien marquées par les couleurs des Planetes dont il parle.

L'énigme qui est à la fin de la Turbe des Philosophes, n'est pas moins claire ; elle nous montre sous le nom de Begu la blanche, mercure, & sous le nom de Gabertin le blond & resplendissant, l'or qui est son frere, c'est-à-dire d'une même origine. Le reste de l'énigme ne marque que ce qui se passe dans le vaisseau.

Or il faut remarquer que les Philosophes, & particulierement les anciens, ont été si jaloux de cet ouvrage, qu'ils n'ont jamais

osé seulement nommer les matieres de la Pierre, ni même parler de leur premiere préparation ; ils ont crû beaucoup faire de les désigner par leurs propriétés ; encore ont-ils tâché d'en envelopper le sens, & voici comme par un effort de bonne foy Pitagore parle dans la Turbe.

Je vous dis que notre œuvre a dès son commencement à besogner de deux natures, & ne sont qu'une substance. L'une est chere, & l'autre est vile ; l'une dure, & l'autre molle & aquatique ; l'un est rouge, & l'autre est blanche ; l'une est fixe, & l'autre volatile ; l'une est corps, & l'autre est esprit ; l'une chaude & séche, l'autre froide & humide ; l'une mâle, l'autre femelle, de grand poids, & de très vive matiere ; & l'une tue l'autre, & ce n'est autre chose que magnésie & souffre. Et sçachez qu'au commen-

cement

cement l'une domine les trois parts, & l'autre qui a été tuée, commence à dominer & tuer son compagnon, quatre parts; & il s'éléve des trois parts Kukul noir, l'air blanc, sel fleuri, marbre blanc, étain & Lune; & des quatre parts s'éleve airain, rouille, fer, safran, & sang & pavot, (les couleurs) & l'esprit venimeux qui a dévoré son compagnon. Et sçachez que l'un a besoin de l'aide de l'autre; car vous ne pouvez faire le corps dur être volatil & spirituel, ni pénétrant sans l'esprit: ni aussi vous ne pouvez faire l'esprit corporel, ni fixe & demeurant sans le corps, lequel corps est rouge & mûr, & l'esprit est très-froid & crud dans sa miniere. Et sçachez qu'entre l'eau vive & l'étain blanc & net il n'y a aucune proximité ni aucune nature sinon commune; car

l'eau vive a son certain corps auquel elle se conjoint. Et sçachez que celui qui n'entend pas cela, n'est qu'un âne, & jamais ne se doit mettre à cet art, car il est prédestiné de n'y jamais parvenir. Laissez homme & nature humaine, laissez volatils, pierre marine, charbon & bête brute, & prenez matiere métalline.

La Turbe dit: Notre Maître, sauf votre révérence, il semble que vous avez trop clair parlé; & il dit: Il nous semble, mais aux ignorans qui le leur diroit encore plus clairement, à peine l'entendroient-ils.

Ce que Pitagore dit est très-vrai; car quand les Philosophes auroient écrit mot à mot & de suite matieres, préparations, régime & feu, peu de personnes y auroient encore réussi, chacun d'une part ayant son sentiment

dans cette ſcience, dont on ne veut abſolument pas ſortir, quoique ſouvent on trouve un ſens tout opposé au ſien dans les écrits, mais on l'accommode à ce que l'on s'eſt une fois mis dans l'imagination. Pluſieurs Auteurs ont fait ce que je viens de dire : ils ont écrit l'œuvre & les matieres mot à mot ; nombre d'habiles gens les liſent tous les jours, & s'arrêtent moins à ces endroits-là qu'aux autres. Ce qu'ils trouvent dans ces mêmes Auteurs de ſophiſtique & d'ênigmatique leur convient davantage ; ils s'imaginent que c'eſt dans ce ſens caché qu'ils doivent trouver ce qu'ils cherchent, ils s'y rompent la tête ; & lorſqu'après avoir tourné de tous les côtés ce qu'ils ont lû, ils rencontrent quelque choſe qui s'accommode avec ce qu'ils penſent, ils croyent avoir trouvé tout le

secret, & ne sont point en repos qu'ils n'ayent mis la main à l'œuvre. Il y en a même qui sont si obstinés dans leurs prévention, qu'ils récommencent un très-grand nombre de fois ces fausses opérations, croyant toujours qu'ils sont dans le bon chemin, mais qu'ils ne réussissent pas à cause de quelques tours de main qu'ils n'observent pas bien; car c'est leur maniere de parler.

Les Anciens aussi-bien que les Modernes, mais non pas tous, ont tâché de déguiser les matieres; mais pour ce qui est de leurs préparations, peu en ont parlé; & ceux qui l'ont fait, à peine ont-ils dit que ces matieres avoient besoin d'être préparées: ce qu'ils ont le plus caché a été la matiere du dissolvant, & encore plus la maniere de le rendre habile à dissoudre les corps; ils ont laissé à l'industrie de l'Ar-

tiste de la trouver & de la mettre en cet état : & comme c'est la clef de tout l'œuvre, ils ont tenu caché ce grand secret, comme le plus important. Ils se sont beaucoup plus étendus sur les choses qui se passent dans le vaisseau ; encore plusieurs ont-ils jugé à propos de se rendre obscurs, & de les déguiser sous une infinité d'opérations, de distillations, circulations, filtrations, sublimations, imbibitions, calcinations, & autres manipulations qui sont plus allégoriques que réelles, & qui ayant été prises à la lettre, ont donné occasion à de grandes erreurs ; & c'est ce qui rend les Livres du grand Raimond Lulle si difficiles à comprendre. Cependant ces Livres sont expliqués & rendus assez clairs, autant que la matiere le peut permettre, par le bon Prêtre Vicot qui en parle le

mieux, & avec une profondeur véritablement philosophique; mais parce que cette lecture demande l'esprit pénétrant d'un vrai Physicien, je conseille les moins éclairés de s'en tenir à ce que les Livres des Philosophes moins subtils & plus sinceres nous enseignent. Ils nous disent qu'après avoir préparé les deux matieres par la purification, & qu'on les a mises dans l'œuf de verre, à la chaleur requise, il ne faut plus y toucher, mais laisser opérer nature, qui seule peut conduire l'œuvre à sa perfection; car le volatil dissoudra le fixe en liqueur mercurielle, & passant par diverses couleurs, tout se coagulera & fixera en une poudre blanche ou rouge, selon la matiere sur laquelle vous aurez travaillé, qui est la vraie Pierre; laquelle poudre ou Pierre étant de nouveau imbibée de son mer-

cure par une décoction réitérée, donnera l'Elixir, qui sera d'autant plus pénétrant & multiplicatif, que vous lui donnerez de nouvelles imbibitions. Quasi tous les bons Auteurs, comme Flamel, Trévisan, Dispagnette, Philalette & plusieurs autres l'enseignent sans déguisement; mais ce dernier surtout a merveilleusement bien désigné & décrit tout ce qui se passe dans le vaisseau, & assez bien montré la maniere de gouverner le feu: tout ce qu'on pourroit lui reprocher, c'est qu'il a par malice fait une confusion & entremêlé les deux ouvrages; de maniere que, comme il le dit lui-même, ce qu'il dit de l'un, on s'imagine qu'il se passe dans l'autre, c'est-à-dire qu'il a entre-mêlé les signes que l'on voit dans l'œuvre qui se fait pour la réincrudation de l'or vulgaire, avec celui qui

se fait dans l'or philosophique, auquel appartiennent proprement les signes & les régimes qu'il décrit si bien, & dont on ne voit qu'un emblême dans le premier œuvre, comme il le dit lui-même. Mais il faut y faire attention pour déveloper cette confusion, & distinguer ce que nous devons faire & ce que nous devons laisser faire à la nature; car elle ne veut point être interrompue dans ses opérations: Préparez seulement, & elle fera le reste.

Plusieurs des Anciens ont dit que quand on a une fois mis les deux spermes dans le vaisseau, il
n° 36. ne faut plus y toucher. Cyrus dans la Turbe le fait bien entendre par l'exemple de ce qui se passe dans la génération de l'enfant dans le ventre de la mere. Je conseille le Lecteur de lire cet endroit dans la Turbe; car il est

fort beau & très-naturel. Artefius dit aussi dans un endroit qu'il faut mettre les matieres dans un vaisseau scellé hermétiquement, & n'y toucher ni des pieds ni des mains ; quoiqu'en d'autres endroits il dise qu'il faut tirer la crême qui sera dessus la matiere avec une plume, & cela pour faire perdre le fil. Trévisan dit la même chose dans sa parabole, & ajoûte que l'homme le plus simple peut conduire l'œuvre, n'ayant autre chose à faire qu'à chauffer le bain où le Roi se lave pour se rajeunir. Et Flamel dit que la conduite de l'ouvrage est si simple & si aisée, qu'une femme pourroit le faire sans se détourner des plus petites de ses autres occupations : il dit,

Qu'une femme filant fusée
N'en seroit point détournée.

En un mot tous les Auteurs

sinceres ont conclu à cet aphorisme, que c'est un jeu d'enfant & un ouvrage de femme, tant il est facile; & que ceux qui ont décrit tant de diverses opérations, ne l'ont fait que par similitude de ce que la nature opere toute seule dans le vaïsseau, & pour que les esprits subtils ayent plus de difficulté à pénétrer leur secret.

RÉCAPITULATION.

VOilà ce qui me paroît de plus essentiel à sçavoir pour la composition de ce grand ouvrage, tant pour les matieres que pour le régime & la conduite qu'on doit tenir dans sa cuisson.

Il n'est donc question que de choisir ces deux matieres, c'est-à-dire l'or ou l'argent d'une

part, & le vif-argent de l'autre. Il faut en premier lieu rendre ces deux substances propres à être employées, en purifiant parfaitement les corps par la coupelle ou par le départ, afin qu'il n'y reste aucun métal impur. Les uns s'en sont servi réduits en chaux; les autres l'ont pris en feuilles afin que la dissolution soit plus aisée & plus prompte, d'autres l'ont mis en grenaille: il est donc indifférent en quel état, pourvû que le dissolvant soit bien préparé.

Et en second lieu il faut rendre le mercure si subtil, qu'il puisse réincruder l'or, & le réduire dans sa premiere nature de vif-argent.

Cela arrivant, ces deux argens-vifs qui ne sont pour lors qu'une seule matiere, forment le mercure philosophique, qui est désigné par le caducée mysté-

rieux du mercure entortillé par deux ſerpens qui ſemblent ſe mordre ; ce qui marque la putréfaction, qui eſt le tems certain dans lequel ſe fait l'union intime.

Ces deux mercures en ſe cuiſant & par la ſimple digeſtion, font ce que les Philoſophes appellent *ſuc de la Lune* : & peu à peu ils deviennent dans un certain eſpace du commencement de l'œuvre, noirs, après ils prennent la couleur griſe, & enſuite diverſes autres couleurs ; & enfin blancs, qui eſt le ſel ou ſuc de la Lune, ou la Lune des Philoſophes ; & en continuant toujours la cuiſſon, deviennent verds, couleur de cuivre, de rouille, couleur d'or, & enfin de rubis tranſparent & luiſant, ce qui eſt la quinteſſence ſéminale de l'or & le ſoufre des Philoſophes.

Le soufre rouge se multiplie par une ou plusieurs nouvelles imbibitions, comme le répettent assez de fois les Livres des Modernes ; & enfin on le fermente avec l'or pur par la fusion de quelques heures : ce qui se fait afin de rendre l'élixir plus fixe, qui par les imbibitions réitérées de l'esprit volatil, pourroit avoir acquis quelque volatilité.

De cette maniere & par ce régime, on voit assez que le fixe devient volatil au commencement par l'union du volatil, & que dans la suite le volatil devient fixe par l'union du fixe ; & que de ces deux substances du corps & de l'esprit, il en résulte une troisiéme matiere qui tient de la fixité du corps d'une part, & de la subtilité & pénétration de l'esprit de l'autre, qui flue comme la cire à la chaleur du feu, & qui en même tems résiste à tou-

tes sortes de feux, qui se mêle intimement avec le mercure vulgaire & avec le mercure de tous les métaux, qui n'est autre que le mercure vulgaire qui a changé sa forme, lui donnant sa fixité & sa teinture aurifique ou argentifique, suivant le soufre blanc ou rouge dont vous vous êtes servi.

Et comme ces choses sont traitées assez au long & assez clairement dans les Livres des Philosophes, que chacun a la liberté de lire si bon lui semble; je croi qu'il est inutile d'en dire davantage: je craindrois même de devenir ennuyeux.

Des préparations des métaux & du mercure.

Quant à la préparation des métaux parfaits, il est certain qu'il en faut séparer tout métal imparfait, & les bien purifier. Aucun Auteur n'a parlé de la

maniere de les purifier ; le seul Philalette parle d'un certain or philosophique qu'il dit tirer de son même mercure préparé : mais je n'ai lû aucun Philosophe que lui qui en parle.

Il est cependant vrai que Paracelse dans sa clef des Archidoxes parle aussi d'une préparation d'or dans laquelle il introduit une maniere de mercure philosophique pour l'ouvrir ; mais la préparation de ce même mercure est très-difficile & longue, & encore plus la maniere dont il en parle très-obscure, aussi-bien que sa réincrudation ou préparation d'or vulgaire.

Quant à la premiere préparation ou purification du mercure vulgaire, les Anciens qui n'ont seulement pas osé dire nettement que cet esprit étoit le vrai dissolvant de l'or, sont bien éloignés d'en enseigner la prépara-

tion : ce qu'ils ont très-sagement fait, car sçachant la maniere de le préparer, le reste n'est plus rien. Le seul Geber dit que c'est par la sublimation qu'on peut le purifier de ses impuretés terrestres & grossieres, & que c'est par ce seul moyen qu'on peut avoir sa moyenne substance pure. Mais plusieurs l'ont sublimé, & un très grand nombre de fois, sans que cela ait produit l'effet qu'ils en attendoient : c'est qu'ils ignoroient les matieres convenables & nécessaires pour faire cette sublimation. Quelques habiles gens ont crû qu'on y pouvoit parvenir par les essences de certains sels & par quelque souffre ; mais on ne voit personne qui l'ait fait ainsi : ou si quelqu'un y a réussi par ces moyens, ils ne l'ont point encore déclaré. Plusieurs conviennent qu'il y a plusieurs moyens de faire cette

purification,

purification, & même de faire la Pierre; mais quand cela seroit, il faudroit toujours que les matieres essentielles soient les mêmes, c'est-à-dire le corps parfait & le vif-argent.

Ce qui le pourroit persuader, ce seroit entr'autres les Livres des Expériences de Raimond Lulle, les tours de main, & le Livre des teintures de Basile Valentin, les Ouvrages de Ripleus, de Parisinus, & autres Auteurs de l'Ecole de Raimond Lulle, & surtout de Paracelse, & en dernier lieu de Philalette. Il se pourroit que les Modernes ayent perfectionné cet art, en trouvant des manieres plus faciles & plus promptes, étant aisé de perfectionner un art quand on le sçait.

Quoiqu'il en soit, je conseille à tout homme curieux de cette science, de ne s'en point mêler,

s'il n'est bien instruit des principes, s'il n'est sçavant dans la Philosophie naturelle, & s'il n'a la pratique manuelle de la Chymie, ou du-moins quelque bon Artiste qui exécute sans entêtement & sans obstination ce qu'il lui ordonnera : il faut même auparavant qu'il acquiere une connoissance parfaite des métaux & des minéraux, qu'il lise les bons Auteurs, & surtout pour les fondemens de l'art, les Livres du profond Philosophe Geber, qu'Arnaud de Villeneuve appelle toujours du nom de Maître des Maîtres ; qu'il ne sorte en nulle maniere du genre métallique, comme font les trois quarts & demi des gens qui travaillent. Cela me fait souvenir d'un Prêtre que je connois, homme fort entêté dans ses sentimens, qui se croyant habile & voulant faire la Pierre, ligué avec quelque

autre d'un génie pareil au sien ; s'étant imaginé y parvenir par le salpêtre, mais croyant qu'il ne falloit pas un salpêtre profane, il s'avisa lui & ses compatriotes, de le prendre aux piliers de la Paroisse où il étoit habitué. Par une superstitition d'autant plus condamnable qu'il étoit revêtu d'un caractere qui ne doit être possédé que par des personnes exemtes de ces foiblesses, lui & ses associés se mirent dans l'esprit je ne sçai sur quel fondement ni dans quel Auteur ils avoient trouvé ce procedé, car j'avoue sincerement n'en avoir jamais lû un tel ; ils se mirent, dis-je, dans l'esprit que ce salpêtre ne devoit être pris que dans le tems de l'ablution, encore falloit-il que que ce fût pendant la grand'-Messe de Paroisse, & avec cette précaution, qu'il ne falloit point le toucher en nulle ma-

niere : de ſorte qu'apparemment pour ſatisfaire à cet Auteur qui leur enſeignoit de prendre de la terre vierge qui n'eût jamais été touchée, ou à leur folle imagination, ce Prètre ſe chargea de ce ſoin ; il ſe munit d'un petit matras, d'un gand neuf & d'un petit couteau de même, toutes leſquelles choſes n'avoient encore ſervi à rien, & prit le moment de l'ablution pour grater le pilier, & faire tomber ce prétendu ſalpêtre dans le matras ſans y toucher : après quoi, je croi, avec la même dévotion ou plûtôt la même ſuperſtition, ils mirent ce matras en digeſtion, où ſans doute il eſt encore, & y reſtera longtems. Si on pouvoit ſçavoir toutes les folies qui ſe font ſur ce ſujet, on ſeroit ſouvent ſurpris de voir des gens, même qui paſſent pour être de bon ſens, faire des choſes auſſi éloignées de la

raison que celle dont je viens de parler. Il faut éviter ces sortes de personnes, aussi bien que ces souffleurs & leurs particuliers (qui sont des recettes qu'ils disent avoir, qui m'ont causé autrefois à moi & à beaucoup d'autres de grandes dépenses, & en causent tous les jours à ceux qui veulent donner dans les opérations chymiques, par où on commence ordinairement avant que de s'attacher aux principes philosophiques, par lesquels on connoît qu'il n'y a qu'un seul art qui soit véritable, sans lequel on ne peut faire aucune transmutation de métal imparfait en métal parfait ; & que comme sans le tronc de l'arbre on ne peut avoir de fruit, de même sans le tronc & la racine de la Pierre on ne peut rien produire qui lui ressemble.

FIN.

APPROBATION

De M. ANDRY, *Conseiller-Lecteur & Professeur Royal, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, & Censeur Royal des Livres.*

J'Ai examiné par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, ce Manuscrit intitulé *Les Secrets les plus cachez de la Philosophie des Anciens, decouverts & expliquez, &c.* par le Sieur CROSSET DE LA HEAUMERIE. Je n'y ai rien trouvé qui en puisse empêcher l'impression. Fait à Paris ce 19 Novembre 1719. ANDRY.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il apartiendra, Salut. Notre bien amé CHARLES-MAURICE D'HOURY fils Libraire à Paris Nous ayant fait exposer qu'il lui auroit été mis en main un Manuscrit qui a pour titre *Les Secrets les plus cachez de la Philosophie des Anciens, découverts & expliquez, à la suite d'une Histoire des plus curieuses, par le sieur Crosset de la Heaumerie*, qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public, s'il

Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége sur ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Livre en tels volumes, forme, marge, caractere, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois anées consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangére dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Livre en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui ; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, domages & interêts : à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & en beauxa craćtéres, conformément aux Réglemens de la Librairie ; & qu'avant

que de les exposer en vente, le manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau D'ARMENONVILLE; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notred. très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur Fleuriau d'Armenonville : le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empéchement. Voulons que la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Sécretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; car tel est notre plaisir. Donné à Paris le dixiéme jour du mois de Juillet l'an de grace mil sept cent vingt-deux, & de notre Régne le septiéme. Par le Roi en son Conseil,

CARPOT.

Registré sur le Registre V de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 174, n° 224, conformément aux Réglemens, & notament à l'Arrest du Conseil du 13 Aoust 1703. A Paris le 7 Aoust 1722.

DELAULNE, Syndic.



